



HAL
open science

Témoignages de la vie scientifique, culturelle et mondaine du Paris des Lumières. Le voyage de Paris de Barthélémy Faujas de Saint-Fond entre 1782 et 1783

Guillaume Comparato

► **To cite this version:**

Guillaume Comparato. Témoignages de la vie scientifique, culturelle et mondaine du Paris des Lumières. Le voyage de Paris de Barthélémy Faujas de Saint-Fond entre 1782 et 1783. Histoire. 2011. dumas-00610624

HAL Id: dumas-00610624

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00610624>

Submitted on 22 Jul 2011

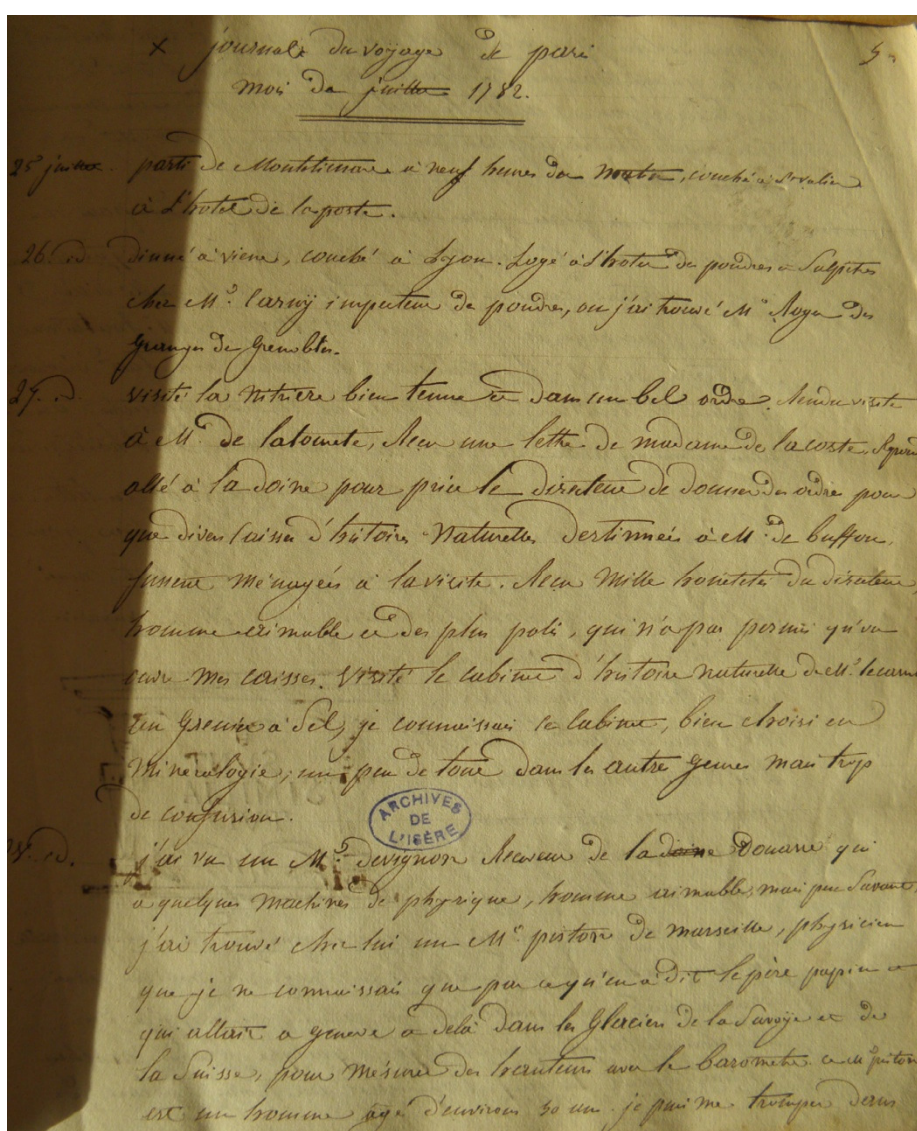
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TEMOIGNAGES DE LA VIE SCIENTIFIQUE, CULTURELLE ET MONDAINE DU PARIS DES LUMIERES

LE VOYAGE DE PARIS DE BARTHELEMY FAUJAS DE SAINT-FOND ENTRE 1782 ET 1783

TOME I



Mémoire de Master Présenté par Guillaume Comparato sous la direction de monsieur Gilles Bertrand
Université Pierre Mendès France (Grenoble II)

Master « Sciences humaines et sociales » Mention Histoire et Histoire de l'art
Spécialité Histoire des échanges culturels internationaux

Juin 2011

GUILLAUME COMPARATO

TEMOIGNAGES DE LA VIE SCIENTIFIQUE, CULTURELLE ET MONDAINE DU PARIS DES LUMIERES

LE VOYAGE DE PARIS DE BARTHELEMY FAUJAS DE SAINT-FOND

TOME I



Mémoire de Master Présenté sous la direction de monsieur Gilles Bertrand
Université Pierre Mendès France (Grenoble II)
Master « Sciences humaines et sociales » Mention Histoire et Histoire de l'art
Spécialité Histoire des échanges culturels internationaux
Juin 2011

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier Monsieur Gilles Bertrand pour m'avoir permis de réaliser ce travail passionnant, m'avoir épaulé et distribué autant de conseils toujours utiles et précieux sur des ouvrages, des méthodes de présentations ou sur mon projet de thèse. Je le remercie également de m'avoir fait découvrir le savoureux journal de voyage de Faujas de Saint-Fond dont les anecdotes plus passionnantes les unes que les autres m'ont tenu en haleine toute cette année, et qui m'ont donné l'envie d'élargir ce travail à une étude plus large sur le monde des sciences.

Je tiens tout particulièrement à remercier Candice Tuy-Nardin qui chaque jour m'épaulé et me pousse à persévérer dans mon travail et dans ma vie, et qui a passé de si longues heures à me relire et à me conseiller sur mon style souvent bien trop lourd. Son travail de correction est absolument indispensable et contribue tous les jours au bon déroulement et à la réussite de mes études.

Enfin, je remercie mes parents Charles Comparato et Marie Hélène Négri pour m'avoir procuré ce cadre d'étude si agréable, et de me soutenir dans mes choix et dans mon désir de continuer à étudier l'Histoire, et à me rapprocher des métiers de la recherche. Ils m'ont souvent apporté un regain de motivation par leurs encouragements et leurs messages de fierté et d'intérêt pour mon travail, même dans les cas où il s'avère être parfaitement hermétique.

« En cherchant à découvrir, en matière de Sciences, ce qu'on cherche, on trouve souvent ce qu'on ne cherchoit pas ; nous découvrons ce qui est hors de nous, nous trouvons ce qui n'est proprement que dans notre entendement, & qui dépend uniquement de lui ; ainsi on découvre un phénomène de physique ; on trouve la solution d'une difficulté. »¹

D'Alembert, dans cet article « Découvrir », énonce une idée scientifique des plus intéressantes. Chercher à découvrir une notion ou une donnée permet souvent, ou oblige à réaliser des détours intellectuels qui nous conduisent parfois à changer radicalement de cap. Ce modeste travail sur le monde des sciences à l'époque moderne participe à cette idée de détour, de voyage intellectuel à travers des objets. Parti d'une réflexion sur les nouvelles sciences invisibles dans les années 1780 - comme l'électrothérapie ou le magnétisme animal de Mesmer – une source concrète et vivante a eu un impact plus important que prévu sur la perception de la science moderne. Au départ cantonné à un rôle informatif sur les pratiques de l'utilisation de l'électricité, cette source a peu à peu fait grandir l'intérêt pour la vie et le vécu de ce microcosme. Supplantant alors le goût pour les théories brutes, cet intérêt pour une Histoire des pratiques culturelles et sociales de ces hommes de sciences apparaît comme un désir de rendre compte de morceaux de vies, lus d'abord trop brièvement.

SCIENCES CULTURELLES, SCIENCES SOCIALES

Cette réflexion sur une Histoire « des sciences », et non pas « de la science », suscite une compréhension assez poussée de l'imaginaire, voire d'une certaine dose de psychologie des protagonistes concernés, en particulier celle de Faujas. Sans faire une étude purement ethnographique de ce monde des sciences, il faut néanmoins se poser quelques questions d'ordre social sur ces personnages. Grâce à certains ouvrages qui ont été fondamentaux dans tout ce travail, une réflexion sur ce rapport entre science et mondanité a pu être menée. On

¹ Jean le Rond d'Alembert, « Découvrir, Trouver » in Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert [dir.], *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, Tome IV, Paris, chez Briasson, David, Le Breton et Durand, 1754, page 706.

pense notamment au *Monde des Salons* d'Antoine Lilti², ouvrage qui fut un des outils majeurs et une vraie référence pour tout ce qui touche aux mondains et à leurs modes de fonctionnement, qu'ils soient sociaux, culturels ou artistiques. Mais également *Les passions intellectuelles* d'Elisabeth Badinter³ qui retrace les péripéties politiques et sociales des grands savants de la première moitié du XVIII^e et notamment des encyclopédistes. Enfin, *Le monde des Lumières*⁴ et *L'Homme des Lumières*⁵ ont tous deux été d'un très grand secours pour appréhender et parfois croiser des articles permettant de cerner cet esprit des Lumières et cet effet de changement qui caractérisent les années 1780. Des changements scientifiques avec la transformation de la raison newtonienne pure vers des modèles ésotériques et irréalistes portés par des hommes comme Mesmer et Deslon que Robert Darnton traite de façon magistrale dans *La fin des Lumières*⁶ ; des changements politiques avec la découverte d'une réalité républicaine grâce aux victoires des insurgés Américains ; des changements sur la vision du monde avec l'invention progressive du voyage pittoresque et de la découverte du « moi ».

Une Histoire également culturelle des sciences qui reste tout de même attachée à la production des savoirs. Le scientifique se spécialise peu à peu dans « une science » mais conserve toutefois une attache et un goût certains pour toutes les curiosités scientifiques de son temps. Le médecin est aussi physicien ou chimiste ; le chimiste, lui, s'attache parfois à l'Histoire Naturelle ; le Naturaliste exécute des expériences d'autres sciences pour comprendre ses propres objets. Les sciences modernes sont alors absolument et résolument plurielles, comme l'explique parfaitement Simone Mazauric dans l'introduction de son manuel sur les sciences modernes⁷, et tous ces scientifiques font ensemble partie de ce tout, de ce microcosme où les idées savantes circulent à travers un modèle social courtois et où la civilité semble aussi importante que le savoir brut. Un microcosme de privilégiés qu'il faut parfois savoir rattacher à un monde plus vaste et qui apparaît souvent comme démesuré en comparaison avec les situations sociales économiques des Parisiens. Il faut toujours garder à l'esprit que ces hommes de sciences ne sont pas des « monsieur tout le monde » et que leur spécificité est qu'ils sont aussi bien intégrés dans un milieu économique leur permettant

² Antoine Lilti, *Le monde des salons*, Paris, Fayard, 2005.

³ Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles, Désirs de gloire*, Fayard, 1999.

⁴ Vincenzo Ferrone et Daniel Roche [dir.], *Le monde des lumières*, Fayard, 1999.

⁵ Michel Vovelle [dir.] *L'homme des Lumières*, Paris, Univers Historique, Seuil, 1996.

⁶ Robert Darnton, *La Fin des Lumières : le Mesmérisme et la Révolution*, Paris, Librairie académique Perrin, 1984 (1^{er} édition 1968).

⁷ Simone Mazauric, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Collection U, Armand Colin, 2009.

d'acquérir, d'échanger, et de donner des objets dont le coût représente une vie de travail ouvrier.

C'est alors dans ce monde que nous avons eu la chance de trouver un témoin. Il connaît assez la capitale pour y être intégré et il en est assez éloigné pour la redécouvrir. Il est assez riche et connu pour être mondain, mais trop peu pour ne pas en critiquer les largesses. Il est assez savant pour être respecté, mais pas assez connu pour être un grand. Ce savant, venu de Montélimar à la conquête de Paris, est en même temps notre guide et notre témoin dans le microcosme scientifique de la capitale des Lumières.

FAUJAS DE SAINT-FOND : PARCOURS D'UN AUTODIDACTE

Barthélemy Faujas, signant ses lettres par Faujas de Saint-Fond, personnage principal de ce périple dans le Paris savant et mondain, est né à Montélimar - ville du sud du Dauphiné - le dix sept mai 1741. Son biographe, Louis de Freycinet, nous donne les quelques clefs importantes de sa formation et de sa vie avant les années qui nous intéressent⁸ : entre 1753 et 1758, il étudie la poésie au collège Jésuite de Lyon ; il part ensuite pour Grenoble où il se met au droit et devient avocat au parlement. C'est pendant ses années grenobloises que Faujas aurait pris goût à la nature et aux montagnes, facilement accessibles depuis la capitale des Alpes. Il rentre dans sa ville natale en 1765 pour occuper un poste de vice-sénéchal et se lie à Marguerite Richon, issue d'une riche famille. Mais son intérêt pour l'Histoire Naturelle prend rapidement le pas sur ses fonctions administratives et il se met à l'étudier à partir de 1770. Par la suite, il entre en 1776 en correspondance avec Buffon qui lui ouvre les portes du monde des sciences. Son premier grand ouvrage est publié en 1778 chez Cuchet et traite de l'Histoire Naturelle des volcans français⁹, ce dernier étant apparemment attendu par un Buffon déjà intéressé par la question. Le directeur du Jardin du Roi écrivait à Faujas le vingt-huit mars 1777 :

« A mon retour à Paris, monsieur, j'ai trouvé la collection choisie des matières volcanisées que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour le Cabinet du Roi, et j'ai reconnu qu'elle a été faite avec autant de discernement que de connaissance. Cela me donne une grande curiosité de lire votre Mémoire, et je désirerais qu'il fût déjà

⁸ Louis de Freycinet, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, Montélimar, Montal, 1820.

⁹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et de Velay*, Grenoble, J. Cuchet ; Paris, Nyon, Née et Masquelier, 1778, BMG R.755. BN.

publié, parce que je profiterais de vos observations et des lumières que vous aurez répandu sur cet objet. J'en ferais même un usage assez prompt, parce que je vais imprimer un volume de supplément à ma Théorie de la terre¹, dans lequel l'article des volcans tiendra une place assez considérable, et je serais enchanté de vous citer avec les nouvelles découvertes qu'ont produites vos recherches. »¹⁰

Faujas, dès le début de sa correspondance avec le grand naturaliste, commence à prendre des positions dans le monde de l'Histoire Naturelle grâce à cette correspondance et à ses envois de matières minéralogiques. Buffon - de son côté - prend en compte l'intérêt de Faujas pour les volcans et les matières volcaniques et commence à former son équipe de collaborateurs en vue des tomes de *L'Histoire Naturelle des Minéraux*. La même année, Faujas publie un mémoire sur une étude sur la pouzzolane et la chaux dans les liants de construction¹¹, complétée en 1780 par un autre mémoire sur les différents types de pouzzolane et leur utilisation en construction¹².

Faujas était de passage à Paris dans le courant de l'année 1777 comme l'atteste une autre lettre du treize juillet où Buffon demande à Faujas s'il compte rester à Paris jusqu'à l'automne pour qu'ils puissent se voir¹³. Ainsi, cette aventure parisienne de ces quelques mois entre 1782 et 1783 fait office de retour dans la capitale.

ECRITURE ET TEMOIGNAGES

Le *Journal du Voyage de Paris* du savant dauphinois, conservé aujourd'hui aux Archives Municipales de l'Isère (cote J546), retrace les aventures parisiennes de ce personnage policé. Du vingt-cinq juillet 1782 au dix-sept avril 1783, il parcourt la capitale de Lumières en quête perpétuelle de découvertes, que ce soit dans le domaine des sciences, dans celui des arts, ou encore dans la recherche de nouvelles découvertes humaines ou de la préservation d'anciennes relations. Ce texte entièrement manuscrit et relié avec d'autres documents de Faujas raconte, au jour le jour, les péripéties que ce témoin désire coucher sur le papier. Ce récit de voyage peut ainsi apparaître comme un véritable journal intime.

¹⁰ Correspondance de Buffon, édition électronique, Lettre L272.

¹¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Recherches sur la pouzzolane, sur la théorie de la chaux et sur la cause de la durée du mortier*, Grenoble-Paris, Cuchet-Nyon, 1778, BMG V. 1615 et Vh 4040(30). BN.

¹² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Mémoire sur la manière de reconnoître les différents types de pouzzolane et de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau. Pour servir de suite et de supplément aux recherches sur la pouzzolane*, Amsterdam-Paris, Nyon, 1780, BMG 5289 et Vh 4040(12) BN.

¹³ Correspondance de Buffon, édition électronique, Lettre L278.

Son style et sa grande franchise semblent être en inadéquation avec une éventuelle impression du journal et une parution publique. Il s'agit bien là d'un genre d'écriture privée qui ouvre le lecteur d'aujourd'hui à une vision d'un monde différent par les yeux et la plume d'un observateur contemporain. Il nous fait alors découvrir les banquets, les salons, les cabinets de curiosité, ou encore les expériences privées de son temps. Dans ce manuscrit, Faujas de Saint Fond invite le lecteur dans une aventure parisienne au cœur de ce temps illuminé, si riche d'idées et de théories en tout genre.

On y lit un monde où se côtoient gens de science et gens de lettres ; ils discutent, débattent, festoient, et parcourent la capitale des sciences et des arts de salons en cabinets, des ventes aux enchères aux académies. Notre observateur croise quelques figures célèbres de ce temps comme Benjamin Franklin - alors ambassadeur et membre de l'Académie, Buffon – alors directeur du jardin du roi, Antoine de Lavoisier – qui mêle dans une expérience privée la chimie à la physique électrique, mais également de nombreux courtisans, de grands ecclésiastiques et même la Reine.

Au fil des pages, ce journal nous permet de nous promener en compagnie de Faujas et du Duc de Chaulnes, et d'assister à tous ces moments qui mêlent la science et les mondanités. Et il nous fait parfois entrer dans son intimité quand il écrit les humeurs, les moments de mélancolie ou encore de maladie. On découvre également combien l'auteur est moqueur et espiègle, et qu'il ne rate jamais l'occasion de souligner la beauté d'une jeune fille, la bêtise d'un homme, ou le profond respect qu'il a pour certains. Mais on y rencontre surtout toute cette sphère scientifique en plein dans le boom électrique de la fin du XVIIIème siècle. Les exemples d'expériences faites tant dans le but de faire avancer la science que dans celui de se divertir sont si nombreuses que les machines électriques et les instruments de physique font l'objet d'un commerce qui paraît rentable et en vogue. La ville est aussi dans ces années parcourue par un engouement certain pour l'Amérique qui est en phase de réaliser son indépendance. Franklin, Vaughan, Oswald, Jay, tous ces protagonistes principaux de la fondation des États-Unis d'Amérique sont à Paris pour parlementer. D'autre part, les défenseurs français de cette démocratie en devenir sont également bien présents, tels que Condorcet, Greuze, Houdon, Montgolfier ou encore Cours de Gibelin. Tous ces hommes côtoient de près ou de loin notre témoin.

Denrées culturelles, denrées sociales, ce journal de voyage représente une manne non négligeable d'informations sur tous les aspects de la société des savants modernes des années 1780. Il faudra alors tout au long de ce propos nous demander : *de quelle manière, le témoignage d'un savant mondain en quête de reconnaissance peint-il un tableau des pratiques sociales, scientifiques et culturelles du « tout Paris » des années 1782 – 1783 ?*

La représentation du scientifique à travers les yeux et la plume de Faujas peut s'articuler autour de sa quête perpétuelle de nouveautés scientifiques. Que ce soit de façon vivante avec des cours ou des démonstrations scientifiques de plus ou moins bonne qualité, que ce soit de façon plus inerte avec l'accession à des cabinets privés où seul les privilégiés entrent et peuvent observer les richesses, ou que la science s'exprime à travers le travail, l'écriture ou la consultation spécialisée, la science s'exprime de toute part dans Paris. Et Faujas, lui, représente un exemple typique du savant actif et dynamique qui parcourt Paris, seul ou en groupe, pour visiter et voir toutes les nouveautés en vogue.

D'autre part, le voyage du savant ne peut être dissocié de sa teneur sociable et politique. Faujas, dans une optique de reconnaissance de ses pairs, organise ce voyage pour aller à la conquête de la capitale pour son profit personnel. De ses rencontres naissent des opportunités et le réseau de connaissances qu'il entretient renforce et élargit une toile sociale viable dans les institutions savantes de la couronne. Ce voyage, il le fait également pour Buffon qui le protège et occupe la place d'un véritable mentor, réel ou rêvé. On voit également des amitiés qui se cultivent, comme avec le Duc de Chaulnes, très présent et sûrement assez proche de Faujas, mais également avec le minéralogiste dauphinois Dolomieu que Faujas apprécie tout autant que le duc. D'autres amitiés naissent durant ce périple, comme avec madame Guillemot femme d'un architecte du roi, ou Benjamin Vaughan membre de la délégation britannique dans les pourparlers entre les États-Unis, l'Angleterre, et la France. Enfin c'est parfois d'une manière plus intime que l'homme se décrit, avec ses maux et ses joies, en couchant sur le papier l'expression d'un « moi » tout à fait intime et parfois touchant.

Enfin, le travail n'étant pas, bien entendu, la seule préoccupation de ces hommes, Faujas nous décrit également un Paris mondain où les plaisirs sont aussi multiples que les sciences. Le goût est une condition à la bonne intégration et Faujas le cultive comme tous ses collègues. L'amour des arts est on ne peut plus présent dans ce journal, et des indications très précises sur les dates et parfois les prix des arts peignent des portraits concrets et parfois critiques des mondains. La nuit représente un moment de plaisir où le travail fait place à la table ou au bonheur des yeux et des oreilles. D'autre part, la richesse des relations du savant

explose par moment dans des scènes de largesse où l'argent coule et où la beauté et le plaisir des mondanités s'articulent autour d'une passion pour l'ostensible ; passions qui parfois émerveillent et parfois irritent notre témoin. Enfin, la capitale des plaisirs mondains regorge aussi d'un fort attrait pour le lointain, l'exotique, qui se regroupe dans des lieux ou à travers des pratiques culturelles qui placent l'observateur ou l'acteur dans des décors enchantés prévus pour stimuler l'imaginaire de la bonne société.

Paris - à travers les yeux de Faujas - est une sphère à multiples facettes qui s'articule sur de nombreux plans qui, à l'instar des sciences, ne sont pas dissociables.

PARTIE PREMIÈRE : FAUJAS, UN SCIENTIFIQUE EN QUETE D'OBJETS

On dit que la curiosité est un vilain défaut, les petites huîtres de Lewis Carroll l'ayant appris à leur dépend. Pourtant cette curiosité peut facilement devenir une qualité quand elle est catalysée par un esprit savant et intéressé.

Il existe bien des aspects au Voyage de Faujas de Saint-Fond, mais cette curiosité maîtrisée est un des facteurs dominants de tout un pan de la vie de ce scientifique. C'est bien la curiosité et l'amour de la nature et des montagnes dauphinoises qui poussa l'avocat grenoblois à embrasser la vie de minéralogiste, et plus que cela, la vie de savant des Lumières. En perpétuelle quête d'objets, Barthélemy Faujas de Saint-Fond fait parfois office de témoin, et parfois d'exemple du pérégrin curieux, qui vogue aussi bien dans l'océan de l'esprit, que celui du monde.

CHAPITRE PREMIER : LE *VOYAGE DE PARIS*, TEMOIGNAGE D'UN ESPRIT SCIENTIFIQUE EN EBULLITION

Les pérégrinations de Faujas de Saint-Fond plongent le lecteur dans un espace parisien où les sciences semblent occuper une place prépondérante. Bien entendu, nous voyons cette capitale à travers le regard d'un savant bien intégré dans le milieu scientifique. Par ailleurs, Antoine Lilti dans *Le monde des salons* nous informe que la seconde moitié du XVIII^e connaît un retranchement des sciences dans les cabinets et les démonstrations de plus en plus spatialisées¹⁴. Il explique que le paradigme entre mondanité et curiosité scientifique se transforme peu à peu et que l'âge d'or des salons cartésiens a fait place à une culture de laboratoire, souvent réservée aux initiés, qui se voue à l'exactitude et non plus à la superbe. Rappelons également que les années 1780 sont le théâtre de nouvelles façons de répondre à cette demande scientifique qui se vulgarise grâce à des ouvrages comme ceux d'Algarotti ou d'Émilie du Châtelet. Cette demande se concrétise par un anticonformisme scientifique qui se caractérise par les luttes mesmériennes défendues par des hommes comme Deslon, Thouvenel ou Jean-Claude Marat.

Pourtant, les conversations et les visites de Faujas font assez peu ressortir un contexte que l'historiographie récente souligne presque systématiquement : le goût pour l'irrationnel de Mesmer qui remet en cause - et surtout chez Darnton - l'image presque idyllique des Lumières. On peut alors douter que notre protagoniste n'attachait pas de réel intérêt aux sciences alternatives et que l'exactitude du scientifique académicien prenait le dessus. Malgré tout, allant de démonstrations en cabinets, chez les grands et chez les petits, c'est tout une sphère scientifique curieuse et en ébullition que Faujas de Saint-Fond nous peint tout au long de son journal.

¹⁴ Antoine Lilti, *op. cit.*, pages 260 à 272.

I : L'ART DE LA DEMONSTRATION

La conquête de l'espace public est une des armes de certains scientifiques pour se faire reconnaître dans la société des « gens de science ». La démonstration scientifique, dans un contexte d'une électricité spectacle et du triomphe du magnétisme animal, est une mode à double tranchant. D'un côté la grande période de vulgarisation des années de l'*Encyclopédie* se referme peu à peu et en réponse à la demande scientifique, les charlatans se font savants. Et au milieu de cela, nous retrouvons notre Faujas voguant du petit démonstrateur au grand académicien et passant de l'ennui irritant à l'admiration.

A : PETITS SAVANTS ET CHARLATANS

La démonstration scientifique n'est pas un exercice qui satisfait à coup sûr l'auditorat. Tout un chacun ne peut se réclamer être aussi bon démonstrateur que l'abbé Nollet des années 1740 qui rassemblait dans ses cours des dizaines de curieux. Barthélemy Faujas de Saint-Fond fait l'expérience des ces présentations parfois désastreuses. Le huit août 1782, Faujas et son fidèle acolyte le duc de Chaulnes se rendent sur « les boulevards »¹⁵ pour visiter le cabinet d'un certain Cornus. Cet homme semble exécuter un certain nombre d'expériences électriques sur des marbres et des roches. Le matériel servant à électriser n'est pas spécifié, mais pour de telles expériences on peut facilement supposer qu'une machine à disque ait pu être employée.

Ces premières tentatives sont vues par le minéralogiste comme « assez bien faites » parlant ici du mode opératoire de ces démonstrations. Par contre c'est sur le fond que les controverses semblent naître assez rapidement. D'après monsieur de Saint-Fond, bien que les démonstrations fussent correctes le discours de Cornus l'a particulièrement agacé : « il n'a cessé de déraisonner, ce charlatan m'a ennuyé à l'excès, on ne peut pas parler avec autant de confiance, d'effronterie et en même temps d'obscénité sur toutes ces matières. »¹⁶ On peut parfaitement sentir le degré de mécontentement de notre Dauphinois qui n'hésite pas à traiter ce Cornus du titre le plus redouté des savants. Le charlatan, un rebut des sciences, un homme malhonnête qui se permet de jeter dans le bouillon des théories scientifiques, des germes, n'étant en aucun cas reconnues par le pouvoir scientifique.

¹⁵ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, pages n°28, tableau n°3.

¹⁶ *Ibid.*

L'objet principal ce de désastreux épisode vient d'un désaccord sur des matières électrisables. La seconde moitié du XVIII^e siècle est un temps où la physique électrique est en pleine construction et où l'étude des matières sensibles à ce nouveau fluide permet de grossir des listes d'expériences. Il est ici question du lin, du chanvre et des nerfs organiques séchés. Cornus prétend que le « filau » de lin n'est pas électrisable, ainsi que les nerfs de personnes paralytiques. Faujas, lui, défend l'idée que le lin porté à bonne température est tout à fait électrisable et que le recul des expériences sur les nerfs malades n'est pas assez bon pour faire de telles affirmations et que des expériences doivent être faites et refaites. Et non pas par un homme comme le sieur Cornus mais comme le dit Faujas : « par un homme exact et sur lequel on puisse compter. »¹⁷ L'émoi est ici palpable et on peut se douter que des expériences publiques et ouvertes puissent être, au regard de certains scientifiques, faites sans la rigueur exigée à l'époque. Les démonstrateurs ne sont pas rares à cette période, l'électricité étant devenue une science attractive dont aiment converser les gens cultivés.

D'autres « charlatans » sont au centre des débats scientifiques de l'époque. Faujas, bien qu'il n'ait jamais assisté à ces démonstrations, en a les échos au cours de conversations. Il est notamment question le vingt-et-un août 1782 lors d'une matinée passée avec le marquis de Condorcet :

« il m'a beaucoup parlé de Bleton, ayant assisté à des expériences qui furent faites un [?]. Il est très décidé et je n'en ai jamais douté que M^o. Thouvenel est un fanatique et Bleton un imposteur. Comme il a été découvert sur l'article de la baguette, elle ne lui tourne plus en ce moment et il n'en veut plus cure, il ne prend plus la fièvre, parce que comme les médecins et les chirurgiens abondent [mot illisible] de pays, l'on reconnaîtrait bientôt que cette prétendue fièvre est une moquerie mais il prend une sorte de tremblement, des espèces de convulsions. »¹⁸

Sont en cause plusieurs protagonistes très à la mode. Tout d'abord le sieur Bleton, un Dauphinois prétendant pouvoir trouver des points d'eau grâce à sa connexion naturelle avec le

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, pages n°17 et 18 – Tableau n°1, carte.

magnétisme de la terre. Il se disait relié au « principe général de la terre »¹⁹, idée que défendait le médecin allemand Franz Anton Mesmer. Ce sourcier, est défendu par monsieur Thouvenel, un médecin parisien connu du milieu académique. Ces deux hommes se livrent à des démonstrations miraculeuses dans lesquelles Bleton trouve miraculeusement sources et points d'eau. Ces deux hommes sont assez rapidement mis en cause par l'Académie des sciences et une lettre de monsieur de Lalande écrite dès le vingt-six juin est publiée dans le *Journal des savants* d'août 1782²⁰. Outre le sourcier, une technique médicale est également décrite dans cet extrait. C'est la pratique du magnétisme animal de Mesmer qui prétendait soigner de tout les maux grâce à des attouchements réalisés à l'aide d'une baguette de métal. L'analogie entre tous ces hommes est bien entendue présente et les termes de « charlatans » et de « fanatiques » collent parfaitement avec les sentiments qu'éprouvaient les savants conventionnels pour ces nouvelles théories.

Dans ses pérégrinations parisiennes, Faujas ne croise pas que des petits savants et des charlatans. En bon scientifique intégré dans le milieu, il assiste et rencontre également des savants dont le prestige a traversé les siècles.

B : LE PRESTIGE DU GRAND HOMME

Cet homme prestigieux n'est autre que le comte de Lavoisier, père de la « Révolution chimique »²¹. Lui aussi fait acte de démonstration, le vingt-huit décembre 1782²², devant un cercle apparemment réduit de savants. Il réalise, à l'aide de son épouse qui a pour tâche de réaliser le minutage (« avec une montre à seconde pour compter les secondes »²³) et de tenir des comptes-rendus, deux séries d'expériences. Une première série d'expériences chimiques « sur l'air déphlogistiqué qui produit sur un charbon un feu d'une force extraordinaire »²⁴ et une seconde sur l'électricité²⁵.

¹⁹ Franz Anton Mesmer, Paris, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 1779.

²⁰ Joseph Jérôme Lefrançois de La Lande, « Lettre sur la baguette divinatoire », in *Journal des savants*, Paris, août 1782, page 558.

²¹ *Lavoisier et la révolution chimique*, acte du colloque des 4 et 5 décembre 1989 tenu à l'occasion du bicentenaire de la publication du *Traité élémentaire de chimie*, Paris, SABIX, Ecole Polytechnique, 1992.

²² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Op-cit.*, pages n°90 et 91, tableau n°18 - carte.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, page n°91.

Les expériences chimiques divisées en six sections ont pour but de tester ce que l'on appelait les « airs²⁶ inflammables » sur différentes matières. Cela permettait de classer ces matières et ces gaz en fonction de leur résistance à la chaleur ou de la puissance de cette même chaleur. Dans le cadre de cette démonstration, des métaux précieux (or et argent) ainsi que divers minéraux (alun, basalte, laves, etc.) sont passés sur ce banc d'essai. A n'en pas douter, pour un homme passionné de minéralogie, des expériences sur la résistance aux minéraux de fortes chaleurs ont particulièrement plu, et Faujas n'hésite pas à parler de « phénomènes remarquables » à la fin de sa description.

Après une heure et quart de travail ou « cinq quarts d'heures »²⁷, place est faite à l'électricité avec le test d'un nouvel outil : « le conducteur de Volta », machine électrique semblant relativement volumineuse :

« composé d'un plateau
supérieur en cuivre jaune d'environ 20 pouces²⁸ de
diamètre avec une manivelle en cuivre, mais le plateau
inférieur au lieu d'être en cuivre est simplement
en marbre blanc, l'on adapte au plateau supérieur
un fil de fer isolé qui aboutit dans une cour et
s'élève d'une 40^{ne} de pieds²⁹. »³⁰

Cette machine était reliée à un électromètre de Carvallo, appareil ayant tout comme notre tensiomètre actuel la tâche de mesurer l'intensité électrique. Le mode opératoire de cette seconde expérience est relativement simple. Grâce aux fils situés en hauteur, l'électricité de l'air est en quelque sorte recueillie par la machine, amassée sur le plateau de cuivre, pour être enfin mesurée par l'électromètre.

Dans ces passages, le ton et la façon d'écrire et de décrire ces « belles expériences »³¹ sont à l'opposé des critiques émises à l'encontre de Cornus. Nous rencontrons un style presque scolaire, un étudiant prenant en note une leçon délivrée par le représentant d'une institution supérieure. Lavoisier est dit, dès sa première mention « de l'Académie

²⁶ Nous employons aujourd'hui le substantif « gaz ».

²⁷ *Ibid.*

²⁸ 54,14 centimètres.

²⁹ 13 mètres.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, page n°90.

Française »³², marque de reconnaissance des paires et de l'autorité de l'homme dans le milieu scientifique. La description du mode opératoire, des moyens employés, des ustensiles et matières y est fidèlement décrite comme si ces démonstrations faisaient office de modèle pour d'autres démonstrations à venir.

C'est presque une leçon de science que Lavoisier délivre à cette communauté de savants invitée chez lui.

C : LE COURS ACADEMIQUE, UNE FORME DE DEMONSTRATION

Les académies, outre leur rôle de validation des savoirs, ont un rôle de promotion des sciences et de leurs avancées à travers l'enseignement et la formation. Des cours sont ainsi délivrés au sein des académies où membres et invités ont l'occasion d'essayer leur soif constante de connaissance et de curiosité.

Le duc de Chaulnes, en contact épistolaire avec le premier professeur de l'école de chirurgie, un certain monsieur Louis³³, est invité à assister à un cours en date du dix-neuf septembre 1782 à onze heures du matin. Mais il n'y va pas seul et Faujas de Saint-Fond y est également convié (« Le duc de Chaulnes est venu me prendre pour aller voir l'école de chirurgie »³⁴), le professeur promet même aux deux hommes de rendre son cours plus attractif s'ils étaient présents. Les deux savants se rendirent au lieu dit et Faujas ne tarda pas à s'émerveiller devant la beauté du site qu'il décrit même comme « un des plus beaux monuments de Paris ». La salle semble être un amphithéâtre tourné à la mode antique, avec des portes au fond et des rangées de bancs et fauteuils dont les premiers rangs sont en « maroquins noir ». C'est sur ces places prestigieuses que sont placés les deux hommes, presque comme des invités d'honneur.

Ce cours de chirurgie porte sur des aspects physiques d'un humain qui s'éloignent d'une certaine normalité et qui se définit dans les sciences modernes. Il s'agit ici d'une démonstration spectaculaire, peut être préparée comme promis, du fait de la venue de Faujas et du duc de Chaulnes. L'hydrocéphale, maladie déformant les têtes et visages, est à l'honneur de ce cours de médecine :

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.* page n°37, tableau n°2 - carte

³⁴ *Ibid.*

« Je vis
des têtes humaines monstrueuses et la grosseur énorme
étoit occasionnée par cette maladie, entre autre
de la tête d'un enfant de cinq ans d'une grosseur
presque double de celle d'un homme ordinaire, une
tête d'homme faite d'un grosseur étonnante fort
allongée par le derrière &&. »³⁵

Pour ajouter à cet effet, le professeur présente cette leçon en habit d'apparat « en robe de palais avec un bonnet de chirurgie ». Le spectateur, assis au premier rang, ne peut qu'être impressionné par ce cérémonial et par les détails des ces curiosités anatomiques placées à quelques mètres d'eux. Pourtant Faujas n'émet aucun commentaire sur un éventuel ressenti à la vue de ces objets. Avec la mention de ces « && » on a presque l'impression que le sujet éveille chez lui un intérêt digne d'une description, mais sans provoquer de réaction. Seul le terme de « monstrueuses » peut éventuellement faire office de réaction répulsive, mais il peut également s'agir d'un simple rapport d'éloignement avec la normalité.

Un scientifique curieux, contrôlant ses émotions, en quête d'objets scientifiques éveillant en lui des interrogations purement savantes. Peut être est-ce cela le « regard froid »³⁶ du scientifique, savoir garder un certain recul sur l'objet pour ne faire jaillir que la science et le savoir. Ce savoir ne s'exprime pas que de façon active : l'inerte est également l'objet de convoitise et de curiosité. Le cabinet, le musée, ou encore l'exposition, sont des moments où la quête du savoir se construit pour notre minéralogiste pérégrin.

II : L'INTERET POUR L'INERTE

Le cabinet de curiosité fait lui aussi partie de ces formes de démonstrations qui réunissent un certain goût pour la distinction et pour l'accumulation des savoirs. Faujas, en scientifique pluridisciplinaire, semble tout au long de son périple se délecter d'un certain nombre de ces cabinets de sciences qui parfois montrent d'une part la grande richesse des hôtes et d'autre part une dichotomie entre cabinets spécialisés et cabinets à large spectre.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Jean Dhombres, « *Bilan des surprises de voyageurs européens à Paris sur l'organisation de « la science républicaine* », intervention lors du colloque sur la République en voyage, Vizille, 24 septembre 2010.

A : LES CABINETS DE MINÉRALOGIE

Un des grands lieux des sciences présents dans ce voyage est sans aucun doute le cabinet de Minéralogie, qui tient une place prépondérante dans les visites scientifiques du minéralogiste dauphinois. Faujas porte sur ces cabinets un regard particulièrement critique. Le vingt-sept juillet 1782, il effectue à Lyon sa première visite de cabinet chez un certain Lecan qui collectionne des objets de minéralogie. Ce cabinet, bien que riche, est dit confus et mal organisé. Malheureusement, on ne connaît pas les critères d'organisation que Faujas préconise, mais cet aspect de confusion dans les cabinets reste rare dans les descriptions. De minéralogie, il en est également question chez l'abbé Bellonet³⁷, qui détient notamment des pierres précieuses ; chez le comte d'Arcy le douze décembre³⁸, qui outre des insectes et des oiseaux, détient également des pierres ; monsieur de La Rochefoucauld³⁹ est lui en pleine construction du sien ; Dolomieu tient également un cabinet de lave de l'Etna⁴⁰.

Mais c'est monsieur Besson (Rue de Bussy, Faubourg Saint-Germain) qui semble détenir aux yeux de Faujas le plus beau cabinet. Il en fait la visite le premier janvier 1783 et le décrit en ces mots :

« Je me suis rendu à dix heure chez M^o. Besson, pour y voir sa belle collection de laves du Vésuve et des volcans éteints de divers parties de l'Italie. J'ai vu avec un plaisir très grand cette précieuse collection, où toutes les productions du Vésuve se trouvent. L'on n'y voit toutes les pierres calcaires intactes ou un peu frappées du feu du volcan en en les rejetant. [...] les variété les plus intéressante et les plus curieuses, en un mot, j'ai étudié la plume à la main avec beaucoup de plaisir cette admirable collection. »⁴¹

Au final, un cabinet volcanique qui correspond parfaitement à la spécialité de Faujas (qui outre la minéralogie est un des premiers vulcanologues des temps modernes). Dans cette description, les pierres sont classées par types et on sent à travers cet extrait comment est

³⁷ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, pages n° 45-46, tableau n°2 – carte.

³⁸ *Ibid.*, page n°85, tableau n°2.

³⁹ *Ibid.*, page n°95, tableau n°2 - carte, le 06/01/1783.

⁴⁰ *Ibid.*, page n°91, tableau n°2 - carte, le 28/12/1782.

⁴¹ *Ibid.*, page n°94, tableau n°2 - carte.

accueilli ce cabinet. Notre protagoniste semble par ailleurs si enthousiaste par cette visite qu'il dit prendre des notes directement sur place.

Mis à part les marques de « plaisir » que l'on peut lire ici, un autre terme, plus scientifique retient l'attention. On apprend en effet que ces pierres volcaniques ne sont que « peu frappées ». L'intérêt pour l'étude de ces objets se fait alors grâce au bon état de conservation qui, lors d'une éruption volcanique, peut s'avérer tout relatif.

B : LES CABINETS DE PHYSIQUE

Un autre domaine qui passionne les foules et les savants dans cette seconde moitié de XVIII^e siècle est cette physique expérimentale et spectaculaire que le grand abbé Nollet et Benjamin Franklin portaient sur le devant de la scène dans les années 1740.

Les cabinets de Physique font partie de ces moments où la visite fait parfois place à un certain émerveillement et où l'on peut apprécier l'avancée d'une science pratique. Deux lieux sont particulièrement remarquables dans ce récit. Le premier grand cabinet qui est cité lors de ce voyage est celui de monsieur Charles, professeur de physique. Cet homme est d'après le *Journal des savants* celui qui aurait mis le fameux Bleton en défaut grâce à une ruse en l'isolant du sol et donc des fluides magnétiques de la terre⁴², il est aussi d'après les fiches du Musée des Arts et Métiers le concepteur d'une importante machine électrique à disque de verre qui à appartenu aux ducs de Chaulnes⁴³. Un lien peut alors être envisagé entre le duc et ce physicien et on peut également supposer que Chaulnes introduit Faujas auprès de scientifiques prestigieux. Le vingt-cinq novembre⁴⁴, les deux savants se rendent donc place des Victoires, non loin de chez le duc pour visiter le cabinet de Charles.

Outre son « appartement superbe », son cabinet décrit comme « très beau et vaste » contient essentiellement des machines électriques dont des « anglaises », et des machines à cerf-volant dont le but est de permettre, à l'instar de Franklin, de réaliser des expériences de physique sur la foudre. Ce cerf-volant électrique est décrit comme « mieux réalisé que celui du duc de Chaulnes. » On peut alors envisager la grande modernité de la collection de monsieur Charles - dont René Taton précise qu'elle compte 330 pièces en 1782⁴⁵, en

⁴² Joseph Jérôme Lefrançois de La Lande, *op. cit.*, page.

⁴³ Fiche des collections du musée des arts et métiers.

⁴⁴ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°74, tableau n°2 – carte.

⁴⁵ René Taton [dir.], *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, Herman, 1964, rééd.1986, page 640.

comparaison avec celui d'un duc qui avait les moyens financiers et intellectuels lui permettant de détenir des appareils de très haute qualité.

Un autre moment fort dans ces visites est la visite du cabinet de Physique du Roi. Le vingt et un janvier 1783⁴⁶, Faujas se rend à Passy chez l'abbé Rochon (astronome de la marine)⁴⁷ qui lui ouvre les portes de ce cabinet royal. Il contient, nous dit Faujas, « une multitude de machines » dont des lunettes dites achromatiques, des télescopes, une « machine à équation » et une machine permettant de graver sur le cuivre et l'étain. Rochon, en démonstration, grave le nom de son invité et lui en fait cadeau. Cette multitude de machines ne semble pourtant pas éveiller en Faujas un intérêt aussi grand que celui de Charles et mise à part cette graveuse et les objets contenus dans ce cabinet, nous n'avons pas de description approfondie des pièces. On aurait pourtant pu attendre de ce lieu que qu'il ait a un impact bien plus important sur notre protagoniste par son prestige et par cette « multitude » de machines, souvent fort coûteuses.

C : LES CABINETS D'HISTOIRE NATURELLE

L'Histoire Naturelle est un large domaine qui peut, si on se base sur l'œuvre du comte de Buffon, regrouper un grand nombre de nos sciences naturelles actuelles. Comme souvent c'est une certaine idée de pluridisciplinarité qui se dégage des cabinets ou se mêlent de nombreux domaines.

L'abbé Bellonet, par exemple, est un ecclésiastique qui vivait comme « un vrai philosophe » et dont le cabinet était apparemment vaste. Faujas s'étend plus volontiers sur l'herbier de l'ecclésiastique que sur sa collection de minéraux. Cet herbier est annoncé comme « un des plus beaux [...] de l'Europe, pour la richesse des plantes leur ordre et leur belle conservation. »⁴⁸, et semble éveiller un intérêt tout particulier. Il nous donne même la provenance de cet herbier, acheté à un capitaine de cavalerie nommé Pingre, décrit comme un proche de Bernard de Jussieu, botaniste académicien vu comme un des successeurs de Linné⁴⁹. Un herbier venant d'un savant reconnu que Bellonet reprend et augmente, « perfectionne ».

⁴⁶ *Ibid.*, page n°99, tableau n°2 – carte.

⁴⁷ Antoine Lilti, *op. cit.*, page 262.

⁴⁸ *Ibid.*, pages n° 45-46, tableau n°2 – carte.

⁴⁹ René Taton, *op. cit.*, page 598.

Le comte d'Arcy également, en plus de ses possessions en minéralogie, détient un cabinet d'Histoire Naturelle. Le comte qui occupe une charge de receveur général des finances détient à en croire Faujas un cabinet « précieux » en ornithologie et en entomologie.

D'autres connaissances de Faujas entretiennent des cabinets de curiosité qu'il n'indique pas, mais qu'on peut toutefois retrouver dans *l'Almanach du Voyageur à Paris*⁵⁰ de 1783 dans la catégorie Histoire Naturelle. Les ducs de Chaulnes, rue d'Enfer et de La Rochefoucauld, rue de Seine ; le Comte de Milly, rue Dauphine, chez qui Faujas se rend sans jamais parler du cabinet ; monsieur de Malesherbes à Montmartre ; monsieur Adanson, rue Vivienne non loin de la Bourse. D'autres individus que croise notre savant dauphinois sont présents dans ce guide pour curieux et montrent que le cabinet est une pratique de démonstration scientifique certes inerte, mais qui participe cependant à une ouverture et à un partage des sciences dans cette communauté mais aussi hors du cercle savant. Des cabinets privés, répertoriés dans un guide, ce qui peut nous faire penser que la sphère privée et l'exposition au public ne peuvent être dissociées.

Enfin, un dernier cabinet est à prendre en compte dans toutes ces visites. Ce cabinet est unique dans tout ce voyage et il semble, au regard des indications de *l'Almanach du voyageur à Paris*, que ce type de collection ne soit pas très répandue. Le quinze mars 1783, monsieur de Saint-Fond, sortant d'une exposition de peinture, se rend chez un chirurgien du nom de Pinçon⁵¹. Ce dernier détient un cabinet d'anatomie où sont exposés différents types de modèles, certains en cire et d'autres au naturel, préparés par un expert de l'École vétérinaire dont on ne connaît pas le nom. Ces modèles d'après nature semblent toucher de plus près la sensibilité de Faujas qui en parle comme « ce qu'on peut voir de plus fini dans ce genre ». Des corps figés qui ont l'air d'être de grande qualité, au regard de ce journal. Il nous indique ensuite que d'après ses critères, ces modèles anatomiques doivent être d'une grande précision car l'expert vétérinaire aurait « injecté jusqu'aux vaisseaux les plus capillaires de la peau », rendant par là même les parties du système sanguin parfaitement visibles.

⁵⁰ Thiery, *Almanach du voyageur parisien*, Paris, chez Hardoin, 1783, pages 124 à 126.

⁵¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°110, tableau n°2 - carte.

III : LA DIVERSITE DU TRAVAIL SCIENTIFIQUE

Cette diversité d'objets, au sein de l'Histoire Naturelle mais également dans l'organisation de tous ces cabinets, est tout à fait révélatrice de la diversité intellectuelle des savants modernes⁵² qui cultivent une érudition sans précédent. Toutefois, à l'aube du XIX^e siècle, cette multidisciplinarité tend à disparaître au profit d'experts.

Le savant du XVIII^e siècle n'est pas un homme qui se spécialise totalement dans un domaine donné. Le savant, d'après Vincenzo Ferrone, est un homme qui sait étudier la nature grâce à l'utilisation d'une méthode empirique et des observations par l'expérience⁵³. Le siècle des Lumières représenterait également un « laboratoire » de construction des savoirs grâce à de nouveaux modes de pensée et des institutions viables.

A : ASPECTS PLURIDISCIPLINAIRES ET SAVANT MODERNE

Comme nous avons pu le remarquer avec l'évocation de ces démonstrations variées et de ces cabinets à large spectre, Barthélemy Faujas de Saint-Fond peint un tableau plutôt évocateur d'un archétype du « savant moderne ». Homme d'érudition qui fait de sa quête d'objets de savoirs un véritable style de vie. En parcourant la capitale, en découvrant de nouvelles choses ou en redécouvrant d'autres, il participe à la propagation d'un savoir globalisant baigné dans un contexte savant plongé dans le désir de réunion du vivant et de la terre par l'intermédiaire des fluides invisibles et subtils. Réunion des objets, réunion des sciences.

La description de Bellonet est ici intéressante. De cet homme « chauve » le cabinet renferme un nombre considérable de pièces :

« Cet homme a en petit des pierres précieuses
de la minéralogie des livres, des médailles antiques en
grandes et petites bourses, des médailles modernes,
getons, médaillons, [...] un des plus beaux
herbiers de l'Europe, [...] »⁵⁴

⁵² Simone Mazauric, *op. cit.*, page 4.

⁵³ Vincenzo Ferrone, « Science », in Vincenzo Ferrone et Daniel Roche [dir.], *Le monde des lumières*, Paris, Fayard, 1999, pages 331 à 339.

⁵⁴ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°46.

Tout d'abord, cet ecclésiastique détient des curiosités dans tous les domaines qui sait reprendre l'œuvre d'un grand botaniste et la continuer convenablement. De plus, il est dit qu'il ponctue ses phrases de citations d'Horace, d'Ovide, de Sénèque et de la Bible, qu'il sait manier les vers en français et en latin et qu'il « manie assez bien la prose ». Un « homme de beaucoup d'esprit » nous dit encore Faujas qui sait vivre « en bon philosophe et se contente de peu ». Bellonet représente à lui seul l'image d'un savant « typique », reculé, un peu austère mais brillant, qui se consacre à l'étude et non aux passions. A l'image d'un d'Alembert reclus comme un bon élève chez madame Rousseau et qui ne commence à se monter que grâce à son protecteur Maupertuis, lui-même bien plus fantasque⁵⁵.

Le cas de Faujas ne déroge pas à cette règle d'ouverture. Bien que sa conduite dans le « monde » soit aidée par sa formation de poète et de juriste, le Dauphinois n'est pas pour autant un homme détaché de son travail qu'il pratique avec assiduité. Il participe pleinement à cette image du savant pluridisciplinaire qui comprend et s'intéresse à tous les domaines : Histoire Naturelle, Médecine, Physique. En effet, rien que dans le domaine des sciences et des curiosités savantes, on ne dénombre pas moins de cinquante et une visites⁵⁶, et ce dans toutes les spécialités⁵⁷. D'autre part, Faujas ne se cantonne pas non plus aux sciences et sait apprécier l'art pictural, le théâtre et l'opéra.

Un bon philosophe, il l'est également parfois, pas autant que l'abbé Bellonet, mais le travail en chambre reste un des moments où la pratique de la science continue à s'effectuer dans une sphère plus privée.

B : LE TRAVAIL EN CHAMBRE

Le travail du scientifique ne peut bien évidemment pas se réaliser seulement en public ou dans les instances scientifiques officielles. Le for privé est un moment où le savant, seul ou accompagné, se livre à diverses expérimentations. On dénombre six séances de travail hors écriture dont deux consacrées à l'apprentissage de l'Anglais.

⁵⁵ Elisabeth Badinter, *op. cit.*, page ...

⁵⁶ Tableau numéro 2

⁵⁷ Parler de spécialités est bien entendu anachronique car le fractionnement des sciences ne s'effectue pas avec le XIX^e siècle, mais il souligne parfaitement cet aspect pluriel d'une science moderne qui sait nommer ses différentes composantes et les exploiter.

Les séances de langue vivante se déroulent le dix octobre 1782 chez le duc de Chaulnes qui semble ne travailler qu'avec Faujas⁵⁸. Puis huit jours plus tard⁵⁹, cette fois ci chez Faujas avec l'ambassadeur anglais Vaughan. Après une séance d'Histoire Naturelle, l'ambassadeur dispense une leçon de sa langue maternelle au scientifique. Nous pouvons émettre l'hypothèse d'un échange plutôt amical de connaissances entre les deux hommes.

Trois moments sont maintenant à pointer dans le cadre de séances sur des objets scientifiques. Tout d'abord le dix-huit octobre 1782⁶⁰ : Faujas, le duc de Chaulnes et d'autres « savants », se livrent à des « expériences microscopiques » après un dîner chez le duc. Le lieu est intéressant car un des microscopes du duc est aujourd'hui un symbole de la réunion entre l'art et la science, très présents au XVIII^e. Il est à noter que son microscope, hérité de son père et construit par Alexis Magny, est conservé au musée des Arts et Métiers et est une magnifique pièce en bronze forgé⁶¹.

Le travail parisien peut être, pour certains provinciaux comme Faujas, l'occasion d'obtenir du matériel scientifique. C'est pourquoi le trois février 1783⁶², une séance de travail de préparation nous est brièvement présentée : « travaillé à arenger diverses machines de physique que je destine pour Montelimare. » Le déplacement peut s'avérer être un moyen de rapporter un certain nombre d'objets permettant de continuer le travail une fois rentré.

Enfin, l'expérimentation en chambre peut s'avérer être le moment de tester du nouveau matériel ou de l'adapter : « on m'a également apporté l'eudiomètre à air inflammable de Voltha sur lequel j'ai fait des expériences, il y'a encore des changements à faire, [...] »⁶³. Il réitère ces expériences le seize mars⁶⁴, mais sans décrire le travail effectué. On peut alors penser qu'il ait pu continuer à apporter ses propres modifications sur cet appareil de chimie.

Ce travail en chambre, qu'il soit expérimental ou linguistique, seul ou accompagné, participe à cet aspect étendu des séances de travail que pouvait avoir un homme cultivé en cette fin de XVIII^e. Le logement est un lieu à part entière de savoir et parfois d'échange, dans un cadre privé. L'apprentissage de la langue anglaise est un point qui peut s'avérer étonnant dans cette période où la pratique du français reste majoritaire dans les cercles cultivés. Ce

⁵⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°54

⁵⁹ *Ibid.*, page n°59

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Fiche du musée des Arts et Métiers.

⁶² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°101.

⁶³ *Ibid.*, page n°107.

⁶⁴ *Ibid.*, page n°101.

goût pour l'anglais, Faujas semble le partager avec son ami le duc de Chaulnes mais également avec sa correspondante madame de Lacoste à qui il achète un dictionnaire de prononciation⁶⁵.

Mais le logement est également le lieu où une partie de la production du savoir se construit, la plume à la main. Faujas, lors de ses pérégrinations parisiennes, ne se contente pas d'absorber des connaissances : il crée pour publier.

C : L'ECRITURE ET LA PUBLICATION AU CENTRE DU TRAVAIL

Les travaux d'écriture de Barthélemy Faujas de Saint-Fond sont un des facteurs sans doute déterminants de ce périple de presque neuf mois dans la capitale des sciences. Du trente et un août au seize mars, Faujas « écrit » et « travaille sans relâche » à divers projets dont les principaux sont un mémoire sur la pouzzolane et les pierres volcaniques, et un livre sur les volcans dont on apprend le douze février qu'il est prévu en impression.

On relève environ trente cinq moments où notre Dauphinois travaille sur ses publications : parfois des journées et presque des semaines entières, et parfois la nuit en revenant de ses sorties. C'est au mois de février qu'il est le plus pris par son travail. Du quatorze au vingt-trois, il consacre toutes ses matinées à l'écriture. Du vingt-quatre au vingt-sept ses journées entières. De même que du huit au douze mars, et se dit par ailleurs « accablé de travail »⁶⁶. Faujas est alors tellement pris par son travail, que le vingt deux février, il se plaint d'être constamment dérangé par des visiteurs impromptus⁶⁷. Cette précipitation et cette surcharge de travail qu'il s'impose en dernière période de son voyage tient au fait que le quatorze février, il doit se rendre chez Cuchet, son imprimeur, et que ce dernier le vingt février, le presse de terminer son livre⁶⁸. Cuchet semble au regard de la bibliographie de Faujas un élément important dans sa carrière. Il est reconnu en tant qu'imprimeur dans quatre des sept ouvrages publiés entre 1776 et 1783.

Toutefois, malgré toutes ses informations sur les dates, les séances d'écritures et leurs thèmes, lesquels ne figurent pas dans les bibliographies de Faujas de Saint-Fond connues à ce

⁶⁵*Ibid.*, page n°26, le 3 septembre 1782.

⁶⁶*Ibid.*, page n°109, 5 mars 1783

⁶⁷*Ibid.*, page n°107.

⁶⁸*Ibid.*

jour. En effet, la célèbre étude sur les volcans du Vivarais est systématiquement datée 1778 et imprimée par Cuchet. Ses Recherches, et son Mémoire sur la pouzzolane sont datés de 1778 et 1780. Pour l'année 1783, c'est son ouvrage sur l'aérostatisme - cité dès janvier dans le *Journal des savants*⁶⁹ - imprimé encore par Cuchet qui pourrait être en corrélation avec son journal, cependant l'écriture de ce volume n'est pas mentionnée. Il ne peut, dans le cas du « livre », que s'agir de l'ouvrage intitulé *Minéralogie des Volcans ou description des toutes les substances produites ou rejetées pas les feux souterrains*, imprimé par Cuchet et qui paraît en 1784.

⁶⁹ Joseph Jérôme Lefrançois de La Lande, « Description de la machine de MM. Montgolfier, & de celles auxquelles cette découverte a donné lieu », in *Journal des savants*, Paris, janvier 1784, pages 23 à 29.

Les montagnes grenobloises ayant dans les années 1760 fait subrepticement changer l'esprit de Faujas, d'abord poète puis juriste, lui ont permis d'accéder à un autre pan de connaissance : l'Histoire naturelle.

C'est bien grâce au goût du poète pour la nature, que cet homme fit la découverte d'une passion se transformant peu à peu en véritable envie de créer. Mais ce n'est pas par le vers que le dauphinois, féru de nature, s'exprime : c'est par la science et la production de données scientifiques. Cet intérêt pour la pierre s'exprime dans le voyage sur lequel nous enquêtons, à travers un bon nombre de visites et leur transcription où on peut lire tout l'enthousiasme que procure pour Faujas, la passion pour la minéralogie

Faujas jouit alors d'une solide réputation de savant, et bien que Cuvier l'ait appelé « Faujas sans fond », il est aidé par son protecteur, le comte du Buffon, qui participe à son ascension dans le monde des sciences. Un vieux comte qui trouve en Faujas un de ces derniers collaborateurs. C'est Faujas qui lui insuffle le goût des roches et des volcans, et c'est encore Faujas qui est pris comme expert pour la rédaction de l'Histoire naturelle des minéraux qui paraissent à partir de 1783, apparemment après avoir été retouchés par le savant montilien. Mais Buffon n'est pas le seul à reconnaître ses talents. Faujas se fait aussi repérer par quelques administrateurs des mines qui cherchent également des experts en matériaux.

Mais la capitale est un lieu qui regorge de bizarreries, et pour un homme de cette époque, la science n'est pas une voie cantonnée à un ou deux domaines, et un esprit vivace peut se repaître dans ce bouillon de culture où il faut savoir pêcher les bons éléments et garder en toute circonstance un regard froid sur les objets que l'on observe. On peut être alors un minéralogiste reconnu en quête d'objets et de relations scientifiques, mais les matériaux à observer dans le tumulte des métropoles peuvent satisfaire au bonheur de tous les savants et surtout de tous les curieux.

I : LE GOUT DE LA PIERRE

Malgré toutes ces marques d'ouverture et de grande curiosité, Faujas de Saint-Fond reste un homme de pierres. Il détient une capacité à décrire parfois de façon très spécifique les différents aspects des corps minéraux qu'il rencontre tout au long de ses excursions. Sur, comme sous terre, lorsqu'il le minéralogiste parle, c'est bien un expert que l'on écoute.

A : DES ESCAPADES DANS LE MONDE SOUTERRAIN

Durant ses pérégrinations, Barthélemy Faujas de Saint-Fond semble se passionner pour le monde souterrain. Par quatre fois, il visite ce qu'il nomme « les carrières souterraines de Paris »⁷⁰. La première visite est faite en compagnie du duc de Chaulnes et des trois ambassadeurs anglais : Vaughan, Whitford et Oswald. C'est monsieur Guillemot qui les reçoit à l'Observatoire « avec plusieurs ingénieurs géomètres »⁷¹. Monsieur Guillemot (parfois Guillomot) dit grand intendant des bâtiments du roi et architecte de formation⁷², commence à montrer les cartes de projet de réaménagement des catacombes à ses invités avant de leur faire prendre le chemin des souterrains. Rien qu'en voyant ces plans, notre minéralogiste paraît en même temps surpris et passionné par ce qu'il découvre :

« on n'a de la peine à se persuader qu'il y ait sous une ville comme Paris cette quantité immense, d'abîmes, de galeries, de manière qu'il y a des rues entières telles par exemple que cette de St Jacques sous laquelle on peut se promener et qui sont pour ainsi dire en l'air. »⁷³

Pour cette première visite, Faujas et ses comparses réalisent un périple souterrain de trois heures en mesurant les températures grâce à un « thermomètre anglais ». Ils démarrent dans « les caves de l'Observatoire » qui culminent à 10°C et se rendent ensuite jusqu'en dessous de l'aqueduc d'Arcueil où la température baisse à 8°C. Ils passent ensuite par des

⁷⁰ Il existe un très beau site internet consacré aux catacombes où l'on trouve une carte du monde souterrain, disponible en annexe III-b ou sur <http://www.carrieres.explographies.com/>

⁷¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°28 à 33.

⁷² Il est également le directeur des carrières souterraines de Paris depuis le 24 avril 1777. Promotion allouée par le comte d'Angevillier. Cf., fiches biographique des Annales des mines : <http://www.anales.org/>

⁷³ *Ibid.*, page n°29.

galeries en construction soutenues par des piliers de bois et où l'air y serait rare, et où Faujas dit également avoir reconnu trois types de lichen. Puis ils croisent des galeries aérées par des puits faisant - d'après l'auteur - entre quarante et cinquante pieds de profondeur, et qui ont pour effet de changer la température des salles. Ils passent ensuite sous la rue Saint-Jacques, puis sous les jardins du Luxembourg dont on apprend qu'ils sont soutenus par des piliers et des voûtes. Ils sortent enfin par la cour des dames du Val de Grâce où la température en sous-sol était de 8,5C°.

C'est un pittoresque périple que monsieur de Saint-Fond nous décrit avec beaucoup d'exactitude, et qui éveille chez le lecteur un certain sentiment d'aventure et de découverte surtout lorsque l'on ne connaît ni la capitale, ni ses catacombes. Par deux fois, Faujas revisite ces « carrières » en partant de l'Observatoire. Avec des amies anglaises, ils refont le même parcours en y ajoutant, le vingt-cinq décembre, une escapade en dessous de la « barrière des Gobelins ».

Un autre départ est également présent en date du premier novembre⁷⁴. L'excursion souterraine se déroule cette fois-ci dans le Faubourg Saint-Marceau en compagnie de messieurs Thouin, l'Houien et Lucas du Jardin du Roi. La visite se déroula à quarante pieds⁷⁵ de profondeur sous l'abbaye Saint-Victor, sous la rue de Seine jusqu'à la maison de Buffon. Cette excursion a clairement posé des problèmes à l'auteur qui ne la décrit pas avec autant d'émerveillement que ses visites sous l'Observatoire :

« ... l'air y étoit mauvais, je m'y trouvais fort mal à l'aise et mon inquiétude étoit augmentée par les dangers qu'il y'a de voyager dans une carrière aussi ruinée et où l'on a fait encore que peu de réparations ... »

Le constat est flagrant : Faujas, bien que curieux, n'a rien d'un aventurier. Et cette carrière souterraine et malodorante qui menace de s'écrouler à tout moment n'est pas du tout à son goût, sa passion pour la pierre et la terre est mise à rude épreuve. Ces catacombes sont en période d'ouverture et les travaux de mise en état ne sont clairement pas aussi avancés que dans le quartier de l'observatoire où les ballades souterraines semblent, sous la plume de Faujas de Saint-Fond, bien plus praticables pour des gens du monde.

⁷⁴ *Ibid.*, page n°65.

⁷⁵ Soit 12,99 mètres.

La roche est un élément de la vie scientifique de tout minéralogiste. Ainsi, c'est parfois à ciel ouvert que des carrières pouvant être de simples lieux de travail se transforment en véritable laboratoire de recherche en minéralogie et en cristallographie.

B : LE GRES DE PARIS : FORMES, COULEURS, CRISTALLISATION

Après avoir traversé la forêt de Fontainebleau et fait une rencontre impromptue avec un troupeau de cervidés, Faujas de Saint-Fond et madame Guillemot se rendent, le dix sept novembre 1782⁷⁶, au lieu dit « Rocher Saint germain de la belle croix ». Ce site est une carrière de grès où le minéralogiste aimerait trouver des formes de cristallisation.

Lors de cette excursion, Faujas est dans son élément à l'air libre au milieu de roches qui semblent plus intéressantes les unes que les autres. Après s'être posé quelques questions sur les méthodes de travail, il part dans des descriptions on ne peut plus détaillées sur ces grès. On apprend que ce site est en constante exploitation, ce qui permet parfois de détacher les bons blocs, rendant l'observation du minéralogiste plus aisée. A l'en croire, il semble qu'il ait été quasiment seul sur ce site car il nous précise qu'il est dimanche et que les ouvriers sont naturellement en repos.

Dans le cadre de l'étude purement géologique du site, on dénombre deux grands moments. La première carrière visitée comporte des grès parfaitement cristallisés grâce à l'action de l'eau, précise Faujas. Grâce à l'érosion, des cavités se sont formées dans les blocs de roche, et l'action de l'Homme les a fait apparaître lors de la taille. Ce sont dans ces cavités que les formations cristallines sont concentrées. Il observe également sur ce site la présence de stalactites cristallisées.

Sur le second site dit « le plus ancien », Faujas remarque que des grandes lames de grès mesurant cinq à six pouces de large présentent des formes dites « prismatiques » avec plusieurs formes et orientations différentes. Cette particularité semble particulièrement plaire au spécialiste qui se vante même d'être le premier observateur de ce phénomène : « mais une chose digne d'attestation et qui n'a pas encore été observée »⁷⁷, et ajoute plus loin « j'ai observé ». Notre pionnier explique ensuite que la formation de ces prismes se ferait par le dessèchement de la roche : après avoir été en fusion, la matière tient alors moins de place et en se solidifiant formerait les formes caractéristiques qu'observe Faujas en ce dimanche de

⁷⁶ *Ibid.*, f. n°71 à 73.

⁷⁷ *Ibid.*, f. n°73.

l'année 1782. Ce site selon lui prouverait cette théorie du dessèchement qu'il applique à d'autres roches comme le basalte, les géodes de fer, le gypse de Montmartre ou encore le calcaire de Montélimar.

On sent bien dans tout ce passage que la minéralogie est un sujet qui tient particulièrement à cœur à notre savant dauphinois. Avec ses descriptions, ses explications et cette touche de fébrilité concernant l'idée d'être le premier, Faujas de Saint-Fond traduit du bout de sa plume son expérience et son goût pour cette nature minérale mise à nu devant ses yeux de spécialiste. Mais on comprend aussi à travers ses analyses à chaud que le travail des savants de cette période est basé sur l'accumulation de notions, où l'art de décrire et l'art d'écrire sont en étroite corrélation. Dans ce manuscrit en somme très personnel, on aurait pu penser que les termes employés soient d'une extrême opacité. Pourtant, tout est parfaitement lisible et on ne perd rien de l'aspect attractif de ses analyses descriptives. S'imaginer la carrière ou la forme des grès est un exercice qui s'avère on ne peut plus accessible à la lecture de ces quelques lignes.

L'homme destiné à faire des vers ou à devenir avocat ou administrateur est pourtant devenu, à l'aube de ces quarante ans, un savant, un spécialiste de la pierre et de la terre. C'est dans ce domaine de compétences que l'architecte Guillemot le convie à réaliser des excursions d'expertises sur un site presque ancestral des alentours de Paris.

C : L'EXPERTISE DE L'AQUEDUC D'ARCUEIL

Rappelons pour commencer que cet aqueduc reliant Arcueil et Cachan est une construction d'origine gallo-romaine qui fut reprise par Marie de Médicis en 1613 pour alimenter le jardin du Luxembourg avec les eaux du plateau de Rungis. Environ treize kilomètres de structures parcourent l'Île-de-France.

La première visite a lieu le vingt-cinq septembre 1782⁷⁸. Faujas et Guillemot se rendent au village de Rongi à « trois lieux de Paris » pour observer un des regards de l'aqueduc francilien. Il en observe l'organisation et la solidité qui lui paraissent bonnes, puis il dit voir seulement quelques couches légères de sédiments, gage selon lui d'un faible dépôt.

⁷⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, f. n°40 et 41.

Après leur repas, ils se rendent dans le village de Bourg de la Reine pour visiter un autre regard. Cette partie de l'aqueduc fournit l'eau à l'Observatoire et à tout le faubourg Saint-Germain. A la vue de ce grand édifice, Faujas est assez enthousiaste et dresse un tableau plutôt admiratif de ce qu'il voit :

« j'ai été étonné à l'aspect de l'aqueduc extérieur qui longe la vallée d'Arceuil et qui joint les deux montagnes qui la circonscrivent, cet aqueduc est digne des romains par la beauté, la simplicité du style, le choix des pierres et par la grande élévation de ce monument,... »⁷⁹

Toutefois, Faujas note quelques problèmes sur cet important édifice. Notamment l'accumulation de sédiments calcaires qui est « considérable ». On peut parfaitement imaginer les dégâts que pourraient occasionner des bouchons de sédiments et les désagréments on ne peut plus importants qui en découleraient pour les parties de la capitale desservies. De plus, Faujas note une seconde avarie dans l'aqueduc : un raccord fait avec un ciment de chaux et de poudre de brique est en train de se désagréger rapidement à cause de la difficulté de ce ciment à se lier à une structure constamment humide. La solution apportée par le minéralogiste est de créer un liant à l'aide de pouzzolane. Il stipule d'ailleurs à ce sujet qu'une requête lui a été faite d'en fournir.

Les deux hommes effectuent une seconde visite trois jours plus tard⁸⁰ pour vérifier « les rentes de l'aqueduc ». Enfin une dernière visite a lieu le neuf octobre : Faujas se rend au regard de Rongy où il répète des expériences qu'il ne détaille malheureusement pas. Il effectue ensuite des relevés de température à des profondeurs différentes. Enfin, il fait une description analytique des couches de terre qui se trouvent autour.

Le procédé d'analyse est le même que dans les carrières. Il décrit et nomme chaque couche différente, certainement dans le but de répertorier le type de sol, sa conception :

« une terre végétale, après la terre végétale la pierre calcaire. Sous ces matines une argile d'un verd de poure. »⁸¹

⁷⁹ *Ibid.*, page n°41.

⁸⁰ *Ibid.*, page n°44.

⁸¹ *Ibid.*

Barthélemy Faujas de Saint-Fond est un minéralogiste, certes curieux, mais qui reste malgré tout un spécialiste des roches, un homme qui se passionne pour cette branche de la grande Histoire Naturelle. Cette passion se ressent à travers toutes les descriptions de lieux toujours pointilleuses, et qui offrent aux lecteurs une idée souvent assez proche de la réalité. Dans les souterrains, les carrières ou les regards, on sait toujours comment Faujas envisage un environnement naturel qu'il se plaît à peindre.

Nous le disions plus haut, la science et la plume sont au XVIII^e siècle de précieux alliées, et monsieur de Saint-Fond à l'instar de son mentor - le comte de Buffon - mais également de son collègue et rival - le comte de Lapeyrou - fait de la plume une arme d'une redoutable efficacité quand il s'agit d'exprimer son goût pour la pierre.

II : FAUJAS, MAITRE DES ROCHES ET DES VOLCANS

En tant qu'expert reconnu par un des plus grands naturalistes de son époque, Barthélemy Faujas de Saint-Fond semble détenir une certaine notoriété dans la maîtrise des corps minéraux qui ne laisse pas ses connaissances indifférentes. De l'académicien à l'administrateur, le drômois sait se faire un nom dans le domaine de la minéralogie volcanologique.

A : LE CORRECTEUR DE BUFFON

Les années 1780 sont pour Faujas de Saint-Fond un moment de forte reconnaissance de ses pairs et surtout de son mentor, le comte de Buffon. C'est le moment où l'œuvre majeure du grand naturaliste prend fin dans une ultime série de volumes consacrés aux minéraux. *L'Histoire Naturelle des minéraux*, nous dit Gabriel Gohau, est réalisée avec « l'aide de Faujas de Saint-Fond »⁸², qui se retrouve plusieurs fois cité dans l'article sur le basalte. Jacques Roger dit même que c'est Faujas qui aurait inspiré à Buffon son goût pour le genre minéral⁸³.

En ce qui concerne ce voyage parisien, on retrouve de nombreuses mentions allant dans le sens de ces deux auteurs. Notre géologue dauphinois travaille à aider Buffon et ces

⁸² Gabriel Gohau, *Les sciences de la terre au XVII^e et XVIII^e siècle*, page 230.

⁸³ Jacques Roger, *Buffon, un philosophe au Jardin du roi*, page 521.

séances sont retranscrites dans son journal. C'est le sept octobre 1782 que Faujas fait une première mention de ce travail conjoint : lors d'une conversation avec Buffon, le comte lui dit :

« qu'il allait publier
un premier volume de minéralogie qui paraîtrait
dans un mois, qu'on imprimoit le second, où il
feroit souvent mention de moi, et il m'a prié de
jeter un coup d'œil sur ce qu'il feroit imprimer
dans ce moment sur la partie des volcans, il m'a
dit qu'il me feroit passer les feuilles. »⁸⁴

Deux infirmations primordiales ressortent de cette conversation. Tout d'abord, cela confirme les éléments énoncés par Gabriel Gohau et Jacques Roger sur le fait que Faujas soit cité par Buffon (outre les passages de *l'Histoire Naturelle*) ; mais on sent plus encore l'intention de Buffon de promouvoir son protégé dans son ouvrage. En second lieu, Faujas est reconnu par le maître comme un expert des volcans à qui il peut confier des passages de sa grande œuvre. Ainsi, du sept au dix-huit janvier, Faujas travaille sans relâche à « l'Histoire Naturelle des volcans ». Presque tous les matins, on le voit assidu à son poste, travaillant exclusivement pour Buffon.

Les feuilles que Buffon devait remettre à Faujas sont transmises à ce dernier lors d'une entrevue le vingt huit octobre⁸⁵ à propos d'un des derniers volumes de minéralogie. Faujas dit avoir remarqué des « changements nécessaires ». Le trois novembre⁸⁶, un nouveau dîner chez le comte, cette fois en présence de l'abbé Bexon, est clairement dédié à la correction. Buffon voulait apparemment faire coïncider ces volumes de minéralogie avec son grand système, mais Faujas lui faisant remarquer « de grandes erreurs » qui auraient pu lui attirer les foudres de ses confrères naturalistes et chimistes, Buffon semble suivre sans retenue les conseils de son expert. On sent ici Faujas, entre fierté et admiration, travailler pour un mentor qui reconnaît son travail. Buffon, bien que créateur de « sublimes beautés », reste aux yeux du minéralogiste un homme humble : « ne s'est point fait une peine d'avouer qu'il s'étoit

⁸⁴ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°49 – tableau n°1.

⁸⁵ *Ibid.*, page n°64 – tableau n°1.

⁸⁶ *Ibid.*, pages n°66 et 67 – tableau n°1.

trompé »⁸⁷. Le lendemain, il nous dit avoir travaillé toute la matinée sur les notes de Buffon qu'il lui a chargé de corriger.

Les notes terminées, Faujas se rend une nouvelle fois chez Buffon le cinq novembre⁸⁸ pour une autre session de corrections en présence de l'abbé Bexon. Encore une fois, le discours oscille entre fierté et admiration où le comte est décrit comme un « grand homme » des plus modestes, et qui sait reprendre des pans entiers d'une œuvre déjà imprimée pour l'adapter aux propositions de ses collaborateurs. Est également décrit dans ce passage comment une connexion forte entre Buffon et Bexon leur permet de reprendre toutes ses corrections et de les lier au propos général, et Faujas semble presque subjugué par le duo : « il n'a point existé à mon gré d'écrivains dans la langue française qui posséda si bien l'art d'écrire ».

Faujas, bien qu'expert, se trouve dans une position d'admiration pour ces grands scientifiques de la génération précédente. Bien entendu, ses services ne sont pas dévolus qu'au comte, d'autres, de son entourage font appel à ses connaissances en minéralogie en Histoire Naturelle des volcans.

B : POUZZOLANE ET NOUVELLES PIERRES

En tant qu'expert en minéralogie, Faujas de Saint-Fond se voit confier au cours de son voyage un certain nombre de tâches concernant sa spécialité, en d'autres termes, l'analyse, la description et la classification des roches rencontrées. Le but de ces sciences est de dégager des nomenclatures regroupant des types de caractéristiques communes.

C'est le comte de Buffon qui lui fait une première commande le seize octobre⁸⁹, en remettant à Faujas une boîte de pierres qu'un certain Wallerin lui avait fait parvenir. Buffon, pensant que la nomenclature de Wallerin comporte des erreurs, se tourne vers son expert minéralogiste pour effectuer les vérifications. Faujas dit y avoir travaillé le vingt-trois octobre⁹⁰ au matin puis il finit et remet ses notes le cinq novembre⁹¹, en même temps que ses corrections sur les ouvrages de minéralogie. Faujas, en plus d'être un correcteur, apparaît

⁸⁷ *Ibid.*, page n°67.

⁸⁸ *Ibid.*, pages n°67 et 68.

⁸⁹ *Ibid.*, page n°58

⁹⁰ *Ibid.*, page n°60

⁹¹ *Ibid.*, page n°67

comme un véritable homme de confiance de Buffon, son spécialiste - presque attiré – en ce qui concerne les questions minérales. Malheureusement on ne connaît pas les conclusions de Faujas sur ces pierres, ce qui aurait pu permettre de les relier à des études du Dauphinois. Mais nous pouvons cependant souligner cette relation de travail entre les deux hommes.

Cependant, Buffon n'est pas le seul à reconnaître les capacités de notre protagoniste. Dans le domaine des roches volcaniques, et en particulier de la pouzzolane, la demande d'expertise se présente à deux reprises. Monsieur Guillemot qui occupe la fonction d'architecte du roi semble également se fier à Faujas. Tout d'abord, Faujas rejoint l'architecte et des savants (dont Laplace) aux Tuileries, pour assister à des expériences faites sur la pouzzolane⁹². Il semble que ces expériences aient été faites afin de tester la résistance de matériaux faits à partir de différents types de pouzzolane, dont une du Vivarais dont Faujas est un des spécialistes⁹³. Le onze septembre, Faujas reçoit le procès verbal des expériences sur les bassins des Tuileries qui est signé par Guillemot deux jours plus tard, apparemment en présence de Faujas⁹⁴. Coïncidence ou non, c'est à ce moment que Faujas reprend ses travaux sur la pouzzolane, ceux-ci courent vraisemblablement jusqu'au vingt-six novembre.

Son mémoire sur les portiers à base de pouzzolane est également la cause d'une autre commande faite par Guillemot. Le vingt-cinq novembre⁹⁵, lors de la visite des regards de l'aqueduc, Faujas avait mis en évidence des failles dans les réparations à cause d'un mortier défectueux en milieu liquide. Il nous dit qu'on lui demande alors de la pouzzolane pour pouvoir fabriquer des mortiers résistants à l'eau, comme il le suggère dans son mémoire de 1780 concernant ce sujet⁹⁶.

Outre monsieur Guillemot, une ultime commande⁹⁷ est passée au minéralogiste. Faujas orthographe le nom de Dangevillier, mais il est fort possible qu'une apostrophe ait été oubliée comme souvent dans ce manuscrit, et sachant qu'on le retrouve deux lignes plus haut orthographié d'Engevillier. Il est vraisemblable que Faujas ait à faire avec le comte

⁹² *Ibid.*, page n°26

⁹³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et de Velay*, Grenoble, J. Cuchet ; Paris, Nyon, Née et Masquelier, 1778, BMG R.755. BN. La même année, Faujas fait publier ses *Recherches sur la pouzzolane, sur la théorie de la chaux et sur la cause de la durée du mortier*, Grenoble-Paris, Cuchet-Nyon, 1778, BMG V. 1615 et Vh 4040(30). BN.

⁹⁴ *Ibid.*, page n°34

⁹⁵ *Confer* Chapitre II-I-c

⁹⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Mémoire sur la manière de reconnoître les différents types de pouzzolane et de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau. Pour servir de suite et de supplément aux recherches sur la pouzzolane*, Amsterdam-Paris, Nyon, 1780, BMG 5289 et Vh 4040(12) BN.

⁹⁷ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Voyage de Paris*, *op. cit.*, page n°44.

d'Angevillier, un proche de Louis XVI qui occupe la fonction de directeur général des bâtiments du roi.

Après les « marques d'intérêt » que le comte porte à Faujas, il lui commande un mémoire sur l'exploitation de la pouzzolane du Vivarais dans des processus de construction : « il [m'a] chargé de lui faire un mémoire sur le moyen qu'il y aurait pour faire le pouzzolane du Vivarais à bon compte pour le Roi, m'ayant assuré qu'il en seroit employé de grande quantité à Versailles. »⁹⁸ Ce travail peut avoir un double intérêt pour Faujas. Tout d'abord en satisfaisant un homme très influent et directement rattaché à la couronne. Mais il peut également participer à des constructions versaillaises en apportant une expertise de résistance des matériaux, science indispensable pour toute œuvre architecturale.

Les compétences de Faujas sont donc indéniablement reconnues par bon nombre de grands de cette France d'ancien régime où les relations étroites avec la haute noblesse sont un ticket presque assuré en vue d'une ascension dans l'« Atlantide scientifique »⁹⁹.

III : UNE CURIOSITE QUI VA AU-DELA DU MINERAL

Sous la plume de notre dauphinois, la capitale du royaume de France paraît parfois receler d'autant de choses étranges qu'intéressantes. En parcourant la cité et souvent accompagné, on se plait à découvrir des lieux et des personnes qui ne pouvaient qu'attirer les esprits curieux et aiguisés. De la mise en scène de particularismes sexuels à la dissection de batraciens, en passant par un intérêt pour la vie de tous les jours, nombreux sont les exemples d'une curiosité parisienne presque sans limites.

A : MADEMOISELLE DUPUIS, UNE BIEN ETRANGE HERMAPHRODITE

En termes de curiosité anatomique, les hydrocéphales de la faculté de chirurgie sont en concurrence avec un épisode assez étonnant dans ce périple pourtant très policé.

Le vingt-sept août¹⁰⁰, après un dîner chez le Duc de Chaulnes, le médecin anglais Schevediewer¹⁰¹ propose une sortie rue Sainte-Niçoise (« en face du vitrier ») pour aller

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Vincenzo Ferrone, « L'homme de science », in *L'Homme des Lumières*, p.221

rendre visite à une jeune femme prétendant être hermaphrodite. Faujas nous présente alors mademoiselle Dupuis venant de Bourgogne. « Ni jolie, ni laide », elle semble d'après Faujas avoir entre vingt-six et vingt-huit ans et dit être séparée de son mari par arrêt du parlement.

Après quelques discussions et une proposition de caresse au duc de Chaulnes, elle commença par exhiber ses attributs pour prouver quelle était bien une femme. Ensuite, elle fit venir une « camarade » pour effectuer ses démonstrations. Elle caressa sa comparse durant quatre minutes d'après Faujas, fit voir et toucher son état d'érection aux visiteurs puis se livra à une démonstration de pénétration en finissant par « une forte éjaculation » décrite comme abondante et projeté à plus d'un pied. Tout cela se fait d'après Faujas avec un plaisir partagé par les deux femmes.

Il faut également noter que cette séance se déroule dans la pénombre, l'éclairage ne vient que des trois hommes : « éclairé par trois chandelles que nous tenions à la main ». On ne sait à quelle distance ils se tiennent des démonstratrices, mais on peut tout à fait imaginer qu'elles n'étaient pas forcément éclairées suffisamment pour que l'on puisse tout distinguer. C'est alors à grand renfort de mise en scène que cette séance se déroule et à la lecture de cette description, c'est plus une théâtralité grivoise qu'une observation savante qui ressort. Mais apparemment cette mise en scène devait satisfaire l'auditoire de mademoiselle Dupuis : « voilà ce que nous vîmes d'une manière très distincte et ce qu'en général beaucoup de gens voient journellement sans autres examens... »

La mise en scène semble donc être efficace, mais cette fois-ci la curiosité aiguisée de notre Dauphinois est bien au delà des aspirations habituelles des visiteurs de l'hermaphrodite. Mais ce trop plein démonstratif n'est pas aussi efficace sur un Faujas qui dit avoir du mal à y croire : « j'avoue que la chose me parut si extraordinaire que je voulus y voir de plus près »¹⁰². Faujas se lance alors dans un examen détaillé des attributs de la jeune femme, en vue de trouver des irrégularités. Il vit que la nymphe gauche était manquante et que la droite était hypertrophiée. Il distingua ensuite un trou permettant d'y insérer un instrument ayant pour but de simuler une verge.

¹⁰⁰Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, pages n°42 et 44 – tableau n°2 – carte.

¹⁰¹ Il est possible que ce médecin soit orthographié de différentes façons, Cf. tableau n°1.

¹⁰² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°43, tableau n°2 - carte.

Faujas conclut donc cette séance par une démonstration flagrante de charlatanerie réalisée avec une mise en scène faite pour « distraire » l’auditoire pendant que sont réalisées deux « tours d’adresse » qui sont la mise en place de l’érection et la simulation de l’éjaculation dont les trois hommes n’ont pas encore compris le mécanisme. On peut alors voir les procédés scéniques des deux femmes qui visent à occuper l’esprit des visiteurs avec un numéro érotique pendant que le prestige se met en place : les provocations (au duc de Chaulnes), les caresses pour permettre d’insérer l’instrument dans la nymphe et ainsi donner l’illusion d’un organe mâle qu’elle fait toucher pour donner de la véridicité à l’auditoire.

Cet épisode tout à fait atypique est un exemple frappant que les curiosités dont les gens du XVIII^e étaient si friands pouvaient donner lieu à des actes de charlatanerie. Anatomie, médecine, sciences, les démonstrations curieuses sont tant à la mode que les non-avisés pouvaient facilement se faire entourlouter par des tours finement orchestrés. De plus, ce qui est absolument fascinant dans cet extrait est la façon dont Faujas semble voir cette scène et comment il la décrit. Il utilise en effet le même procédé que dans ses autres descriptions scientifiques, en donnant des indications de temps avec ces quatre minutes de caresses, de taille avec la grosseur « virile » de deux pouces et demi, et de distance avec le pied d’éjaculation. Un regard de scientifique en toute circonstance, une distance prise avec un objet à analyser, un « regard froid » dirait Jean Dhombres. C’est cette capacité de détachement qui permet à Faujas de ne pas être dupe, et c’est peut être ça aussi la marque du savant : savoir rester détaché des événements et prévaloir un regard objectif et réfléchi sur le monde qui nous entoure, sans y accoler ses passions et ses états d’âme.

Dans tous les cas, Faujas correspond bien à ce modèle du savant. Affûté et surtout très curieux, il aime les visites diverses et variées. Pour nous, observateurs, ces visites et surtout l’exactitude de leur description nous permet parfois de nous rapprocher de modes de vie lointains et de voir comment on travaillait il y a plus de deux siècles.

B : MANUFACTURES ET LIEUX DE PRODUCTION CONCRETS, TEMOIGNAGE DE VIES NORMALES

Parfois, la curiosité des privilégiés permet d’observer des scènes, des lieux ou des pratiques de vies plus communes. Ce journal de voyage nous apporte quelques précisions sur

les modes de production et les conditions de travail dans certaines branches. Trois moments sont particulièrement bien décrits dans ce manuscrit.

Un premier moment assez bien détaillé se déroule le trente et un août 1782¹⁰³ dans un lieu appelé « hôtel des fermes » qui abrite la manufacture de tabac dont la visite est orchestrée par un certain monsieur Monéron, dont on ne sait s'il en est le propriétaire. Le tabac est déjà un monopole d'état qui est géré par la Ferme générale¹⁰⁴. Ici, ni de goudron, d'acétone ou d'ammoniaque, c'est simplement de l'eau salée qui est utilisée pour laver les feuilles, avec un bain préliminaire, puis un autre après grattage des feuilles. Ce « bouillon », comme les ouvriers l'appellent correspond à un quintal d'eau pour vingt livres de sel, soit une dose de sel pour dix d'eau¹⁰⁵. Ce tabac, d'après Marc et Muriel Vigié se consommait alors en poudre ou sous forme râpée¹⁰⁶, comme présentement. Ce tabac râpé était ensuite mis en carotte, ficelé sur place pour éviter l'ajout de tabac de contrebande, et vendu aux buralistes. Pour ce qui est de ces « presses et moulins », il s'agit peut-être de la machine dite de Berthelot sur laquelle Lavoisier consacra un rapport pour l'Académie des sciences le 2 avril 1773¹⁰⁷.

Une autre visite tout aussi bien décrite fait partie de la description des carrières de grès dont nous parlions plus haut. Faujas ne s'intéresse pas qu'aux pierres, il sait aussi donner de l'importance aux hommes. De la Rochette, Faujas, et ses compagnons, parcourent trois milles pour se rendre le seize novembre dans un lieu appelé « la cave »¹⁰⁸. Non loin d'un hameau se trouve le dépôt - qui semble s'étaler à perte de vue – où sont acheminés des pavés faits avec le grès de Fontainebleau destinés à la capitale. C'est un quelque sorte un quai de stockage en vue de l'expédition fluviale vers Paris. Faujas dit observer quatre-vingt hommes affairés à transporter ces pavés vers la berge : « j'ai vu plus de quatre vingt hommes occupés à transporter ces grès dans de vastes bateaux plats »¹⁰⁹. Ces dockers transportent ces pavés en binômes sur des « civières à manche court », chargées de quatre pavés pesant vingt-cinq livres pièce¹¹⁰. Ces pavés sont ensuite chargés deux par deux dans des « bateaux plats ». Faujas

¹⁰³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°24 - tableau n°2 - carte.

¹⁰⁴ Sur ce point se référer à la cinquième partie, sur « Impôt, tabac et politique » de l'ouvrage de Marc et Muriel Vigié, *L'herbe à Nicot, Amateurs de Tabac, fermiers généraux et contrebandiers sous l'ancien régime*, Paris, Fayard, 1989, pages 509 à 519.

¹⁰⁵ Un quintal représente 100 livres, soit 48,951 litres on y ajoute vingt livres de sel, soit 9,790 kg.

¹⁰⁶ Marc et Muriel Vigié, *op. cit.*, page 471.

¹⁰⁷ *Ibid.*, Annexe XIII, pages 548 et 549.

¹⁰⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°71, tableau n°2.

¹⁰⁹ *Ibid.*, page n°71

¹¹⁰ Soit 97, 902 kg.

parle d'une forte pente pour descendre dans les embarcations, et on peut facilement imaginer que le poids et la nature peu stable de la barge et des civières ne permettent pas de garder l'équilibre avec près de cent kilos de charge.

Cette description, plutôt exhaustive, reste pourtant assez abstraite. Mais quelques années plus tard, le peintre Hubert Robert réalisa une œuvre intitulée la démolition des maisons du pont Notre-Dame¹¹¹. Cette huile sur toile, conservée au musée Carnavalet de Paris, nous permet de faire la lumière sur le travail de ces hommes. Réalisée en 1786 lors des travaux de restructuration de quartier devenant dangereux pour les riverains, cette œuvre pose sur ces scènes de travail un regard méticuleux. On peut observer sur ce morceau les deux hommes portant sur une civière de bois un gros bloc de pierre. On les voit monter sur un bateau dont le fond paraît aussi plat que ce qu'observe Faujas.

Faujas se rend dans la même journée aux carrières de grés cristallisé, et nous explique comment celui-ci est exploité.

Un dernier moment également très intéressant et bien détaillé se dessine dans le Faubourg Saint-Marceau où Faujas visite une boulangerie d'une grande modernité. Il se rend au lieu dit le deux décembre 1782¹¹² avec son compatriote Dolomieu, et avec un enthousiasme palpable : « Rien n'est si beau que ces établissements où toutes les commodités sont réunies »¹¹³. Les commodités et des aménagements modernes sont en effet au rendez-vous de cette visite. Ce site est décrit comme une grande salle comportant des établis où les boulangers, qui sont dit nus, ont à leur disposition de la levure disposée dans « de grands paniers en osier », des balances et surtout un accès à des robinets d'eau froide mais également chaude.

Pétrie à la main, la pâte est emballée puis placée dans un meuble pour lever. Ensuite sont mis à disposition cinq fours dont la construction semble plaire à Faujas :

« Les fours sont très bien construits l'ouverture n'en n'est grande l'aire est en maçonnerie recouverte d'une couche de glaise rougeâtre qu'on laisse bien sécher avant de chauffer le four. L'on s'est aperçu qu'un pareil plancher vaut mieux que ceux qui sont

¹¹¹ Morceau de l'œuvre d'Hubert Robert, *La Démolition des maisons du Pont Notre-Dame*, huile sur toile, 1786, 73 x 140, conservée au musée Carnavalet, pris dans l'ouvrage de François Baudoin, *Paris/Seine ville fluviale, son histoire des origines à nos jours*, Paris, Nathan, 1989, Paris, Edition de La Martinière, 1993, pages 56 et 57.

¹¹² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°81, tableau n°2 – carte.

¹¹³ *Ibid.*

en grès, par ce qu'ils ne brulent pas le pain »¹¹⁴

Tout dans cette édifice nous fait penser à une modernité étonnante. Pourtant le résultat ne semble pas au rendez-vous. En effet, même si le grenier de conservation des pains et farines est encore une fois au goût de notre savant, le pain lui ne lui plaît absolument pas. Il trouve la pâte bien trop humide et le pétrin trop aéré. Il conclut même cette visite en comparant le pain à de la colle : « J'ai trouvé que le pain étoit très beau mais se garder deux jours il sècherait comme la cole de Flandre et ne pourrait pas se manger. »¹¹⁵

C : DE PETITS CRAPAUDS OBJETS D'UNE GRANDE ATTENTION

La curiosité est parfois une passion collective que les savants des Lumières peuvent facilement partager. Ainsi, de petites choses peuvent devenir, selon le contexte de leur découverte, des centres d'intérêt qui dépassent de bien au-delà leur impact sur le monde.

Le vingt-huit novembre, Faujas dine chez le duc de Chaulnes avec d'autres savants, ils ont pour intention de réaliser des dissections sur plusieurs crapauds. La particularité de ces batraciens tient au fait que des ouvriers les auraient trouvés « dans la pierre ». Se pause alors la question de leur naissance et de leur survie. Les théories de la vie et des générations étant à leur point culminant, il n'est pas difficile d'imaginer à quel point une découverte de « génération spontanée » aurait pu créer des précédents forts au sein de l'Académie. D'autant plus que Buffon, depuis *Les époques de la nature*¹¹⁶, défend l'idée que les générations sont créées grâce au mélange des liqueurs séminales de deux individus :

« Toute production, toute génération, et même tout accroissement, tout développement, supposent le concours et la réunion d'une grande quantité de molécules organiques vivantes : ces molécules qui animent tous les corps organisés, sont successivement employées à la nutrition et à la génération de tous les êtres. »¹¹⁷

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, page n°82.

¹¹⁶ Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière*, Suppléments, Tome V, Paris, *Les époques de la nature*, Imprimerie Royale, 1778.

¹¹⁷ *Ibid.*, page 184.

Deux batraciens placés dans des bocaux remplis « d'esprit de vin », c'est-à-dire d'éthanol, sont apportés de chez Franklin au domicile du duc de Chaulnes. Leur tâche, proposé par le même Benjamin Franklin, est de les ouvrir pour voir ce qu'ils ont dans l'estomac pour comprendre comment ils avaient pu naître et survivre dans un milieu très éloigné de celui d'un batracien normal.

En bon scientifique, Faujas - avant de commencer à décrire les dissections - émet toutes les controverses méthodologiques qui éveillent en lui de nombreux doutes sur la séance à venir. On sent parfaitement en le lisant qu'il n'est pas très à l'aise avec l'exactitude des méthodes employées et rappelle qu'« il n'y a pas de certitude que ces crapeaux aient été trouvés dans la pierre... »¹¹⁸. D'où une interrogation sur leur provenance car rien n'atteste de la véracité et de l'utilité des dissections.

De plus, il ajoute que « les carrières n'ont pas vérifié si dans les trous où ces crapeaux étoient renfermés il n'y avoit pas des ouvertures qui correspondissent avec la terre et avec l'air extérieur. », quand bien même les grenouilles auraient été trouvées dans la pierre, rien ne prouve qu'elles n'aient pas pu y entrer et peut-être y rester coincer.

Enfin, une dernière remarque montre à quel point le dauphinois semble douter de la viabilité scientifique de cette séance quand il conclut: « ayant resté trois jours à l'air ils ayent pris quelqu'aliments ce qui rendoit l'ouverture des intestins incertaine ... ». Donc, même si ces animaux venaient bien de la pierre, sans moyen ni d'entrer, ni de sortir, leur exposition extérieur fausse de toute façon l'expérience car d'autres éléments entrent en considération. Pour de si petites bêtes, cela fait énormément de variables à prendre en compte et beaucoup de trous dans la méthode préopératoire.

« Quoi qu'il en soit », nous dit ensuite monsieur de Saint-Fond, ces « crapeaux » passeront bien par le fil d'une lame pour que des hommes de science puissent observer ce qu'ils auraient pu dévorer lors de leur séjour dans la roche. Les deux dissections sont ensuite détaillées points par points et dans les deux cas, organe par organe. Les organes digestifs des deux batraciens contenaient des fragments d'insectes et un des deux avait des grains de sable dans l'estomac.

Les naturalistes tirent alors quelques conclusions qui, sous la plume de Faujas, ressortent comme relativement anodines. Les crapauds mangent des insectes, hors ou à

¹¹⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°78.

l'intérieur de leur trou, et comme cette espèce fuit la lumière, ils ont certainement du se réfugier dans une roche qui est – a l'endroit où ils ont été trouvés – très friable. Faujas suppose également que les morceaux de roche contenus dans l'estomac aient pu être tout simplement ingérés en même temps que les insectes. Des conclusions en somme très banales et très loin de l'idée qu'on pouvait se faire de cette découverte. Cela se ressent également dans le vocabulaire de Faujas quand il commence son développement par un « Qu'en conclure sinon que ... » presque désabusé.

La curiosité ne mène pas forcément à de grandes découvertes ou à des nouveautés. Parfois, c'est la simplicité qui est au rendez-vous quand ce n'est pas la charlatanerie pure et simple. Pourtant, c'est cette curiosité presque sans limite qui pousse les savants à avancer toujours plus loin dans leur recherche de vérités que tout chercheur rêve d'atteindre.

Mais la curiosité et l'appétit de savoir ne sont pas seuls moteurs du travail scientifique. A cette époque où l'expérimentation s'est imposée sur la seule philosophie savante, le matériel est d'une importance capitale.

La curiosité scientifique n'est plus, depuis la seconde moitié du XVIII^e, dominée par les principes cartésiens qui rejetaient plus ou moins l'utilisation des aspects sensoriels de l'expérience. Depuis *Principia* d'Isaac Newton en 1687 puis le triomphe de ses idées sous l'impulsion du clan Maupertuis dans les années 1740-50, l'expérience devient le moyen primordial de création des idées scientifiques. L'utilisation des sciences a évolué en même temps que la pratique de machines de plus en plus perfectionnées et de plus en plus accessibles. L'agrégation des résultats des expérimentations permettait également de générer des idées scientifiques considérées comme fiables.

Mais cette pratique crée un axe de recherche nouveau. Pour de nombreuses sciences, l'expérience nécessite un matériel à la pointe de la technologie contemporaine. Les instruments de sciences deviennent alors une condition *sine qua non* au bon déroulement de la physique ou de la chimie. La mécanique devient une science à part entière qui contribue à la construction d'un marché des instruments de sciences dont Barthélemy Faujas de Saint-Fond rend compte dans son livre de voyage. Ce scientifique dans l'âme, mu par ce besoin de matériel et de matériaux, visite un certain nombre de boutiques et égraine de précieuses informations sur les prix et qualités des produits rencontrés.

Ces belles mécaniques sont décrites, apprêtées, évaluées par l'auteur dans ses diverses pérégrinations. Des machines scientifiques aux machines artistiques, l'ingénierie mécanique est une convoitise de tous les instants, et qui touche à tous les domaines. En tout cas, pour ceux qui peuvent payer le prix de la science.

I : LES INSTRUMENTS DE SCIENCE, OBJETS DE CONVOITISE

Le marché des instruments et matériaux scientifiques est un exemple passionnant de l'organisation du travail scientifique du XVIII^e siècle. Tous les amoureux des laboratoires qui sont, en plus de leur expansion de plus en plus fermés à une élite renseignée, ont un besoin d'approvisionnement constant qui se mélange avec un goût toujours assez prononcé pour la nouveauté. D'où le rôle d'autant plus important des passeurs entre économie commerciale et économie intellectuelle.

A : LE PRIX DE LA SCIENCE

De même qu'aujourd'hui, les sciences pratiques ou d'expériences sont assujetties à des impératifs matériels et il est alors tout à fait normal qu'un marché instrumental s'installe. Le journal que Barthélemy Faujas de Saint-Fond tient donne de nombreuses indications chiffrées. Quand il fait ses « emplettes », il nous donne généralement les prix des articles, qu'il les ait achetés ou non, et parfois les commente.

Plusieurs catégories sont ici à mettre en valeur car elles ressortent par leur exactitude ou leur forte présence. Nous avons tout d'abord une catégorie où les biens sont vendus au poids ou à la mesure, et dans de nombreux cas, Faujas rapporte tous les rapports poids-mesure/prix assez précisément.

Objets au poids ou à la taille				
Date	Marchand	Type	Prix	Rapport
16 septembre 1782	Magasin de taffetas	Taffetas imperméable	9fr. l'aune	¼ de pied, soit 130cm.
24 septembre 1782		Huile de ricin	10fr. la livre	
28 décembre 1782		Air déphlogistiqué	30lt. consommation pour 1h15 de chimie.	Soit 8 sols brûlés par minute
30 décembre 1782	L'Eguiller	Huile de girofle pure de hollande	4lt. et 10 sols l'once	1/16 de livre soit 30,594g.
30 décembre 1782	L'Eguiller	Huile de girofle coupée au pavot	40 sols l'once	1/16 de livre soit 30,594g.
30 décembre 1782	L'Eguiller	Souffre de (poudre de cobalt et silex)	3lt. et 12 sols la livre	

Ce marché de consommable n'est bien entendu pas le seul revenu des marchands de science. Les instruments petits ou grands sont également présents chez les marchands et souvent présentés au détail avec ou sans accessoires.

Instruments de science au détail			
Date	Marchand	Type	Prix
27 novembre 1782	Carouchi	Bouteille de gomme élastique	4 lt.
31 décembre	Motier	Lampe à air inflammable (en commande)	48 lt.
31 décembre	Motier	Eudiomètre de Volta	3 livres
2 février	Motier (?)	Lampe à air inflammable	2 louis
2 février	Motier (?)	Canon à air inflammable	5 lt.
2 février	Motier (?)	Loupe	3 lt.
23 février	Fortin	Thermomètre à mercure gradué et sa boîte	30 lt

Enfin, une dernière subdivision présente dans cette source concerne le commerce de machines très chères et de haute qualité. La mécanique des instruments de physique est une science à part entière qui nécessite un savoir-faire qui fait bien entendu fortement grimper certains prix.

Machines de Chimie			
Date	Marchand	Type	Prix
25 novembre 1782	Fortin	Machine pneumatique	600 livres
27 novembre 1782	Fortin	Machine pneumatique « parfaite »	25 louis

D'autres exemples d'instruments sont cités dans ce journal, mais les indications de prix ne sont malheureusement pas systématiques. En tout cas, nous pouvons d'ores et déjà observer que des classes d'articles existent et que haut et bas de gamme sont présents, comme pour cette huile de girofle pure ou coupée. On peut parfaitement imaginer que les savants et les amateurs de science puissent être intéressés par des instruments moins coûteux que ceux dont Faujas semble friand. En effet, avec le développement de la visibilité des sciences et de leur vulgarisation, il n'est pas impossible que plusieurs niveaux de marché aient vu le jour.

Pourtant notre période marque également, comme le dit très bien Robert Darnton¹¹⁹, l'apogée du goût pour le spiritisme et l'occulte qui ne nécessitent pas les instruments de l'expérience, estimés « extrêmement coûteux »¹²⁰.

Faujas, en plus de la fortune de son épouse, occupe depuis le sept janvier 1779 la charge d' « adjoint aux travaux du Jardin du Roi » dont l'appointement est de 6000 francs. Il fait partie de cette catégorie de personnes qui estiment la qualité des instruments et à qui les prix - s'ils sont justes - ne sont pas un réel problème.

B : DES MARCHANDS EN CONCURRENCE

Grâce à ces quelques exemples de variations, mais surtout grâce aux commentaires que fait Faujas sur les différentes boutiques visitées, nous pouvons dégager certaines grandes tendances en ce qui concerne les marchands dont nous avons les noms.

Le cinq Décembre, Faujas visite au Palais Royal un marchand de machines électriques nommé Syken. Là, il semblerait que ce soit la situation qui primerait dans cette boutique placée dans un lieu de prestige, proche du lieu de vie de Faujas, mais également des instances officielles de savoir. Il est d'après le texte installé au « palais Royal »¹²¹, ce qui lui permettrait de toucher la clientèle la plus aisée de Paris. On a pu voir dans les tableaux de prix combien sa machine londonienne était chère.

« Vu chez Syken au Palais Royal
une superbe machine électrique à cylindre
venue de Londres, donnant des étincelles à 16
pouces de distance, elle coûte mille francs du
moins il en demande cette somme. »

Sur ce point Faujas montre un certain scepticisme quand au bien fondé du prix de cette machine. Il rectifie le « elle coûte » par un « du moins il en demande cette somme », on peut se demander si ce prix est une réalité du marché en vigueur ou un prix déraisonnable destiné à satisfaire une clientèle de prestige peu regardante. Toutefois, la qualité des articles semble être

¹¹⁹ Robert Darnton, *op. cit.*, page .

¹²⁰ Simone Mazauric, *op. cit.*, pages 262 et 263.

¹²¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°82, carte.

au rendez-vous et Faujas retourne chez Syken le surlendemain pour faire des « emplettes » dont cette mystérieuse machine électrique dite « de poche ». Syken paraît également être un marchand assez généraliste, car durant une visite de Faujas et Dolomieu datée du trente et un décembre, sont décrites des « terres anglaises imitant des vases étrusques ». Instruments de physique, mais également art antique, ce Syken - marchand des beaux quartiers – semble offrir à sa clientèle un panel d'articles assez diversifié. Mais ces stocks peuvent également être assujettis aux différents arrivages et on peut émettre une autre hypothèse reposant sur une éventuelle spécialisation de Syken dans les importations anglaises haut de gamme.

L'orthographe et la consonance du nom de ce marchand peuvent nous faire imaginer que Syken puisse être anglais, ce qui correspond bien avec sa machine venant directement de Londres et de ses « terres anglaises ». Mais Syken n'est pas le seul marchand dont le nom ait une consonance étrangère. On trouve mention d'un marchand étranger comme un certain Nozada¹²² qui est dit opticien et faiseur d'instruments, un Carouchi¹²³ (orthographié également Carochi ou encore Carrochi) chez que Faujas se rend une première fois le vingt-sept novembre et y achète sa lampe de gomme élastique. Il y retourne par ailleurs un mois plus tard (mais il ne dit pas si des achats ont été réalisés). Assez peu de précisions sur ce marchand sont présentes à part le fait qu'il semble réaliser lui-même, il est décrit simplement comme « faiseur d'instruments de physique et de mathématiques »¹²⁴.

Cet homme est cité une troisième fois quand Faujas se rend chez Motier pour visiter sa boutique le trente et un décembre : « Sorti de bonheure pour aller chez le sieur Motier faiseur d'instruments de physique, j'ai trouvé que cet artiste étoit encore moins cher que Carrochi. »¹²⁵ L'étonnement qu'a Faujas de Saint-Fond pour les prix étonnement bas de Mortier laisse donc supposer que Carrochi devait être connu pour l'attractivité de ses prix. Enfin, l'auteur conclut ce passage en détaillant ses achats : « je lui ai acheté un petit carillon électrique et je lui ai commandé une lampe à air inflammable pour le prix de 48 # plus un endiomètre de Volta pour 3 Louis. ». Il est alors fort possible que le deux février¹²⁶ le marchand à qui Faujas achète une autre lampe, un canon, et une loupe, soit le même Motier à qui il avait passé commande.

¹²² *Ibid.*, pages n°77 et 89, tableau n°1 – lignes 307 et 308.

¹²³ *Ibid.*, pages n°76 et 89, tableau n°1 – lignes 47 et 48.

¹²⁴ *Ibid.*, page n°89.

¹²⁵ *Ibid.*, page n°93.

¹²⁶ *Ibid.*, page n°102.

Le commerce des instruments scientifiques semble donc faire partie d'un marché relativement étendu qui ne se limite pas à une ou deux enseignes. La concurrence semble aussi être présente et le client qu'est Faujas ne cesse de s'émerveiller devant les nouvelles trouvailles qu'il réalise. Il se rend plusieurs fois chez différents marchands : une fois chez un certain Lombard¹²⁷, une voire deux fois chez Motier, deux fois chez Carrochi, deux fois chez un Nozada et quatre fois chez Syken.

Pourtant, c'est sur les prix de vente des instruments que les informations deviennent pratiques et explicatives des situations économiques des sciences. Il est bien entendu que tout matériel a un coût, ne serait-ce celui des matières premières, et ce surtout en chimie où l'on brûle et on fond ces dernières tel qu'on le voit avec Lavoisier qui brûle littéralement 8lt par minute. Si Syken demande tant pour une machine déjà montée, il doit bien entendu avoir un argument de vente : les aigrettes de seize pouces, bien visibles à l'œil nu ; et chez Mortier c'est la qualité de la réalisation qui semble ravir Faujas.

C : LE SAVANT MARCHAND, VENTE ET TROC DES OBJETS DE SCIENCE.

Les « artistes » ne sont pas les seuls à proposer des instruments de science aux parisiens curieux et fortunés. Les savants eux-mêmes font parfois commerce de leur savoir-faire en vendant un certain nombre d'outils de leur préparation. Une différenciation entre les deux classes de vendeurs est marquée par Faujas lors du récit d'une visite chez un certain Bianchi. Au sortir d'une vente aux enchères le vingt décembre 1782¹²⁸, Faujas et le duc de Chaulnes se rendent rue Saint-honoré pour visiter un certain monsieur Bianchi :

« nous sommes allé avec le duc de Chaulnes dans
la rue St Honoré chez M^o. Bianchi physicien qui a de très
beaux instruments qu'il vend »

A première vue, un marchand comme les autres, à ceci près que ce qu'il propose semble plaire à notre dauphinois. Mais le plus important ici est de s'attacher à la courte description de cet homme. En effet, Faujas le présente comme un « physicien » contrairement à Syken qui est simplement marchand et Motier qui est dit « artiste ». On peut en déduire que certains scientifiques utilisent leurs pratiques à des fins autant savantes que marchandes et se

¹²⁷ *Ibid.*, page n°104.

¹²⁸ *Ibid.*, page n°87, tableau n°1 – carte.

servent de ces ventes d'objets pour leurs propres recherches. Effectivement, la dureté et le cynisme de Faujas envers les faux scientifiques est révélatrice du niveau des gens croisés sur son chemin, et si ce physicien est reconnu comme tel c'est que le duc et Faujas lui accordent un certain crédit. Il parle même de machines « excellentes » et d'objets « forts ingénieux » qui ajoutent encore un peu de lustre dans la description de ce marchand-physicien ou de ce physicien-marchand, et Faujas réalise une seconde visite chez Bianchi - qui est cette fois écrit Bianki – seulement sept jours plus tard¹²⁹.

On peut alors se demander si des savants, peut-être moins aisés, jouent sur les deux tableaux de la science et du commerce. De même que Nollet au début de sa carrière donnait des cours privés en plus de ces grands cours publics, dans le but de gagner quelques rétributions et dont Emilie du Châtelet était cliente¹³⁰.

Mais les savants peu connus ou peu aisés ne sont pas les seuls à tirer un profit pécuniaire de leur art. Le professeur de physique Charles spécialiste de thermodynamique, dont le cabinet ravissait Faujas¹³¹, est l'auteur de machines et d'instruments que l'on retrouve dans d'autres collections et notamment celle des Chaulnes.

Barthélemy Faujas de Saint-Fond, spécialiste de vulcanologie, est également sollicité dans ce domaine du commerce des objets scientifiques. Il n'est pas physicien de métier et ne construit pas des machines électriques. Pourtant son savoir-faire et sa spécialité lui rapportent également quelques rétributions. Buffon, toujours prompt à soutenir son protégé, fait office de lien entre Faujas et le cabinet du roi pour les biens concernant les volcans :

« il fut convenu que je
remettrai au cabinet du roi la moitié de
ma collection volcanique et qu'elle me serait payée
trois mil francs, dont il me serait fait un mandat
qui me serait compté que dans deux ans à cause
de la guerre. »¹³²

¹²⁹ *Ibid.*, page n°89, tableau n°1 – carte.

¹³⁰ Elisabeth Badinter, *op. cit.*, page 215.

¹³¹ Voir Chapitre premier, II – b.

¹³² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°64, tableau n°1 – le 28/10/1782.

Bien que le paiement de la collection soit mis en sursis, c'est une somme coquette que le cabinet alloue au minéralogiste qui obtient tout de même la moitié de ses attributions annuelles au Jardin du roi. L'ambassadeur anglais Vaughan achète lui aussi une partie de la collection de Faujas pour 200 louis et dont 50 louis lui sont remis le trente novembre¹³³ par l'intermédiaire du duc de Chaulnes.

Boutiques, cabinets ou connaissances, la pratique de la vente d'objets de sciences semble être assez courante voire normalisée. Même les collectionneurs comme Faujas ne semblent pas être bouleversés par la session de l'une de leurs collections, même si dans certains cas la vente est un moyen de se faire un salaire, ou à l'instar de Nollet¹³⁴, de se faire connaître et reconnaître.

II : INNOVATION ET ARTISANAT

Le XVIII^e siècle est un temps où l'attrait pour l'innovation et les progrès fulgurants de la mécanique sont palpables. On voit des machines bouger comme des êtres vivants où s'envoler en transportant des hommes. L'ingéniosité des mécaniciens, artistes ou savants est mise à rude épreuve par des hommes dont la curiosité les pousse à savoir et à essayer toujours plus de choses.

A : L'OBJET VOLANT NON IDENTIFIÉ DE MONSIEUR BLANCHARD.

L'aérostatisme est un des sujets de prédilection de Barthélemy Faujas de Saint-Fond, il y consacre d'ailleurs un ouvrage en 1783 puis un supplément l'année suivante, et dont *Le Journal des Savants* - sous la plume de monsieur de Lalande - donne un commentaire élogieux¹³⁵. Mais lors de notre voyage, ce ne sont pas encore les frères Montgolfier qui passionnent et fascinent les foules :

« Après le dinné nous sommes
allé chez l'abbé Devienais, pour voir le bateau volant
de M^o. Blanchard car il faut enfin voir par soi même
enfin d'être en état de porter un jugement raisonnable
sur une chose surtout lorsqu'elles paraissent extraordinaires

¹³³ *Ibid.*, page n°80.

¹³⁴ Elisabeth Badinter, *op. cit.*, page 214.

¹³⁵ Lalande dit de Faujas, à la page 29 qu'il développe « des idées dignes d'un Physicien distingué... ».

cet abbé ne se trouva pas chez lui, M^o. le duc de Chaulnes doit lui écrire afin qu'il nous donne jour. Ce savant a vu il y a quelques mois la machine non terminée de M^o. Blanchard il est encore dans les doutes sur cette singulière machine. Ne trouvant pas M^o. Blanchard, nous nous rabattîmes sur l'édifice de S^{te} Geneviève. »¹³⁶

Pouvant passer anodine par son issue malheureuse, cette anecdote est au vu de la biographie de Faujas de Saint-Fond, un évènement non négligeable de son périple parisien. Ce Blanchard et sa machine participent à la genèse de l'aérostatisme qui rendit les frères Montgolfier célèbres jusqu'à aujourd'hui.

D'après Michaud, Jean-Pierre Blanchard (1753-1809)¹³⁷, dit « aéronaute », est un normand doué pour la mécanique qui se lance dans les années 70-80 dans la course à l'envol grâce à son « bateau volant ». Il est, durant l'année 1782, logé chez l'abbé Deviennay qui oralement se prononce exactement comme le « Devienais » de Faujas. Il est d'ailleurs précisé dans le journal que les savants se rendent « chez » l'abbé pour voir la machine. Il y a donc corrélation entre l'article du Michaud et le *Voyage de Paris*. La machine de Blanchard est un prototype d'aérostat muni de sortes de rames destinées à battre l'air pour diriger la machine dans les airs. En somme, c'est une sorte de barque volante. L'article du dictionnaire parle d'une machine en forme de barque surmontée d'une cabine pour deux voyageurs et six ailes de dix pieds d'envergure sur dix de large. Toutefois, on ne parle pas encore de ballon et cette barque prétendait s'élever grâce aux ailes.

¹³⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°16.

¹³⁷ Michaud [dir.], « BLANCHARD (Jean-Pierre) », in *Biographie universelle ancienne et moderne*, Tome IV, pages 412 et 413.

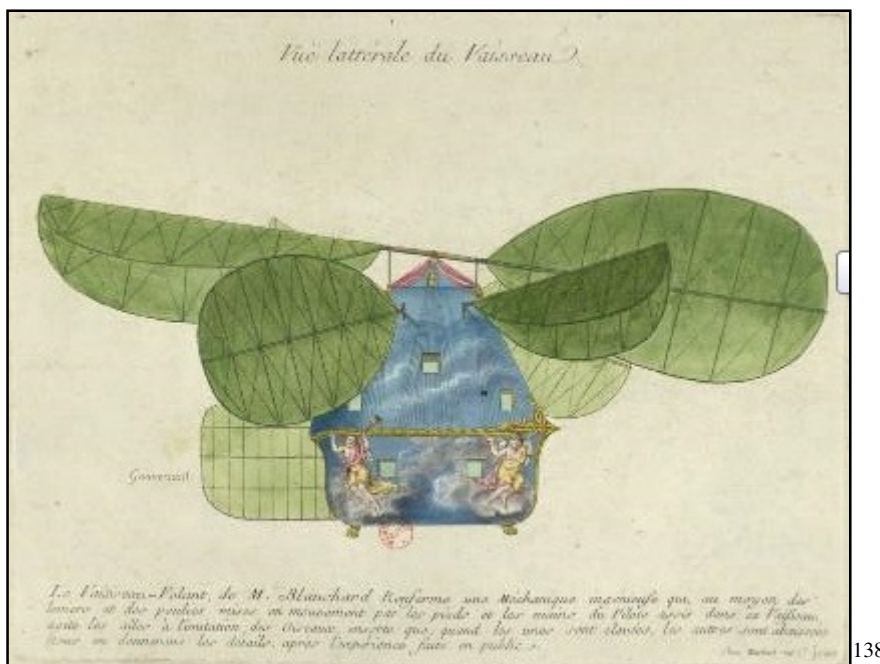


Figure n°1

On voit parfaitement sur cette estampe comment s’articulait cette « singulière machine » et surtout quelle taille elle pouvait avoir. C’est une invention colossale qui devait, à n’en pas douter, fasciner les curieux. Une caricature montre également le vaisseau de Blanchard, mais surmonté d’une sorte de parachute. Faujas semble, à la lecture de ces lignes, assez stimulé par ce qu’il doit voir. Il nous parle de cette machine comme étant « si extraordinaire » qu’on ne peut en parler. Il faut aller la voir, en quelque sorte, pour le croire. Il désire dit-il « porter un jugement raisonnable » sur cette innovation qui pourrait élever les hommes dans les airs.

Cet engouement pour l’art de voler n’est pas sans rappeler le contexte de la découverte des fluides invisibles comme l’électricité, le magnétisme ou les gaz, qui produisent des effets visibles par des procédés invisibles. Le ballon, grâce à l’utilisation de l’air inflammable, c’est-à-dire l’hydrogène découvert par Cavendish en 1766, poussera cette fois l’homme vers d’autres cioux.

¹³⁸ François-Nicolas Martinet, *Vue latérale du Vaisseau*, estampe, chez Martinet rue Saint-Jacques, BNF département Estampes et photographie, RESERVE QB-370 (6)-FT 4. Les autres vues du vaisseau par Martinet sont présents en annexe IV-a.

B : L'ÉNERGIE DE LA CHALEUR

La chaleur est une énergie considérable. Une énergie qui nous permet de traverser des montagnes de part en part ou de simplement alimenter nos appareils de tous les jours. Au XVIII^e siècle, loin de déplacer des montagnes, l'utilisation de la chaleur connaît une réelle explosion mécanique : c'est l'invention des « pompes à feu » qui permet aux scientifiques de tester la puissance de cette énergie, encore une fois invisible, mais qui produit des effets concrets sur l'environnement alentours. La pompe à feu fait partie de la genèse de toute la technologie du XIX^e siècle basée sur la vapeur.

Une pompe à feu fonctionne à cette époque grâce à deux procédés. Le premier consiste à utiliser la force de la chaleur pour faire monter un piston dans un « corps de pompe » grâce à de la vapeur d'eau, puis quand il est en haut, une soupape est fermée pour bloquer la vapeur. On arrose le corps de pompe avec de l'eau froide pour que la vapeur se condense et retombe avec le piston, grâce à la pression de l'atmosphère¹³⁹. Ce procédé, répandu en Europe depuis le milieu de XVIII^e siècle, est dit de Newcomen.

Faujas assiste au fonctionnement d'une de ces pompes le quatre septembre 1782¹⁴⁰ en compagnie du duc de Chaulnes, d'un abbé nommé Rey, et des quatre ambassadeurs de la couronne d'Angleterre :

« J'ai la vue de ces formidables machines m'en ont singulièrement imposé et que je ne me serais jamais persuadé que des hommes pussent inventer et mettre en exécution des machines d'un si grand ordre, et qu'une mécanique aussi formidable, n'eue pour mobile que des simples vapeurs d'eau chaude. L'eau est élevée à cent vingt pieds au dessus de la Seine en un volume tel qu'on croirait que c'est un ruisseau que pompes élèvent cet eau se dépose dans des grands réservoirs qui distribuent de là dans Paris par des conduits souterrains. »¹⁴¹

Il s'agit certainement dans ce cas d'une machine à vapeur dite « pompe aspirante » et qui permet de drainer l'eau grâce à la force de la roue activée par le piston qui créé une forte

¹³⁹ Monge, Cassini, Bertholon, « Pompe à feu », *Encyclopédie Méthodique*, Physique, Tome IV, Paris, Mme veuve Agasse, Rue des Poitevins, 1822, pages 357 et 358.

¹⁴⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°26.

¹⁴¹ *Ibid.*

dépression dans le cœur de pompe. En effet, comme le dit Faujas, cette mécanique - surtout si il s'agit d'un modèle de Watt - est une machinerie impressionnante et précise. De plus, si le jet d'eau s'élève effectivement à cent-vingt pieds¹⁴², le spectacle devait être d'autant plus spectaculaire. Enfin, si on se fie aux informations apportées par *l'Almanach du Voyageur à Paris* de 1781, la dite pompe pourrait se trouver sur le pont Notre-Dame dans le quartier de la Samaritaine¹⁴³.

Nous notons également un projet porté par Antoine de Lavoisier en 1771¹⁴⁴ pour l'installation de sept pompes à feu pouvant drainer environ deux mille pouces à chaque rotation¹⁴⁵, et élever l'eau à environ cent-dix pieds de haut. Donc, si d'après Roland Mousnier une machine à vapeur réalisait quinze mouvements par minute¹⁴⁶, elle pouvait tirer trente mille pouces d'eau par minute¹⁴⁷, ce qui est considérable. Or, si la machine qu'observe Faujas élève son panache d'eau aussi haut, la quantité d'eau drainée dans la Seine devait dépasser celle annoncée par Lavoisier, ce qui peut expliquer pourquoi il parle d'un véritable « ruisseau ».

La chaleur est une énergie en devenir, et la machine - dans sa grande précision – permet aux êtres humains de réaliser des prouesses encore inattendues. Parfois, c'est l'humain ou plus généralement le vivant qui devient le sujet d'une machinerie de pointe maîtrisée par de grands horlogers qui font entrer la science dans le domaine de l'art et de l'illusion.

C : L'AUTOMATE, UNE MACHINE ARTISTIQUE

La machine humaine est un art scientifique qui depuis Vaucanson est devenue une réelle passion. Mêlant mécanique, anatomie et art, c'est un émerveillement pour le visiteur qui voit, dans ce contexte de découverte de l'invisible, des corps non vivants s'animer comme tels. Cette mise en mouvement de corps mécaniques est le résultat de deux avancées majeures : dans le domaine de l'anatomie et de la reproduction des corps, et dans le domaine de l'horlogerie. Vaucanson lui-même jouaient sur les deux tableaux grâce d'une part à sa

¹⁴² Soit 38,980 mètres

¹⁴³ Thiéry, *Almanach du voyageur à Paris*, Paris, chez Hardoin, 1781, Bibliothèque nationale de France, 8-Lc31-374 (via Gallica), page 62.

¹⁴⁴ Antoine de Lavoisier, « Calculs et observations sur le projet d'établissement d'une pompe à feu pour fournir de l'eau à la ville de Paris », in *Mémoires de l'académie des sciences*, Paris, 1771.

¹⁴⁵ Soit 39,672 litres

¹⁴⁶ Roland Mousnier, *Progrès des sciences et techniques au XVIIIème siècle*, Paris, Plon, 1958, page 402.

¹⁴⁷ Soit 595,08 litres

famille horlogère, et d'autre part à sa rencontre avec Claude Nicolas Le Cat, chirurgien parisien¹⁴⁸.

Faujas de Saint Fond a aussi l'occasion, lors de ses pérégrinations parisiennes, de visiter l'exposition d'automates du mécanicien Suisse Jacquet-Droz qui est vue par Jean-Claude Heudin, comme un des successeurs de Vaucanson¹⁴⁹. Pierre Jacquet-Droz et son fils Henri-Louis sont deux maîtres horlogers originaires de Neuchâtel en Suisse. Ils réalisent dans les années 1770 plusieurs automates luxueux dont trois sont aujourd'hui conservés au Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel. Ces pièces très célèbres firent le tour de toute l'Europe jusqu'en 1789 où elles furent vendues et passèrent entre différentes mains jusqu'en 1906 où elles entrèrent dans la collection du musée¹⁵⁰.

C'est après un dîner chez le duc de Chaulnes le treize octobre 1782¹⁵¹ que Faujas se rend chez le mécanicien suisse pour observer ses œuvres. Il décrit tout d'abord « Le dessinateur »¹⁵², automate qui sous les traits d'un enfant réalise des esquisses au crayon, et souffle la poussière avec sa bouche :

« la belle mécanique de l'enfant qui dessine plusieurs choses, tel qu'un petit chien, un amour trainé dans un char par un papillon le portrait de la reine et du roi de France et celui de la reine d'Angleterre. »¹⁵³



Figure n°2

Ce qui plaisait dans cette œuvre, d'après Rossella Baldi, était la spontanéité et la légèreté du mouvement. La réalisation des dessins semble être restée la même, toutefois sur un point, Faujas, l'article et la présentation de l'œuvre sur le site internet du musée de Neuchâtel divergent au sujet des portraits. Le musée parle en effet du couple royal Anglais et

¹⁴⁸ Stéphanie Rouanet, « Parcours d'un biomécanicien », in Chantal Spillemaecker [dir.], *Vaucanson & l'Homme artificiel, des automates aux robots*, Grenoble, PUG, 2010, pages 17 à 29.

¹⁴⁹ Jean-Claude Heudin, « Les créatures artificielles au siècle des Lumières : Jacques Vaucanson un précurseur », in Véronique Adam et Anna Caizzo [dir.], *La fabrique du corps humain : la machine modèle du vivant*, Grenoble, MSH-Alpes, 2010, pages 17 à 29.

¹⁵⁰ Rossella Baldi, « Entre anatomie, mécanique et illusion : les automates des Jacquet-Droz », in Véronique Adam et Anna Caizzo [dir.], *op. cit.*, pages 59 et 60.

¹⁵¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, pages n°56 et 57, tableau n°3.

¹⁵² Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « *Le Dessinateur* », Neuchâtel, 1774, Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 3.

¹⁵³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°56.

de Louis XV. Rossella Baldi n'émet que l'hypothèse du couple Anglais, et quant à Faujas, lui parle du couple Royal de France (sans préciser lequel est-ce) et de la reine d'Angleterre seulement.

Une seconde œuvre ayant traversé les siècles est décrite par notre témoin, il s'agit de « La musicienne »¹⁵⁴ :

« La seconde pièce est une fille de dix à douze ans touchant du clavecin, avec le mouvement de ses yeux de sa tête et celui de sa gorge parfaitement bien imité »¹⁵⁵

Cette « jeune fille » est capable d'exécuter cinq morceaux de clavecin écrits, d'après Rossella Baldi, par Henri-Louis Jacquet-Droz lui-même. Le mouvement des yeux et de la tête décrit par Faujas est suivi des mains durant le jeu d'un morceau, et sa poitrine se gonfle en imitation de la respiration.

Enfin, le minéralogiste donne des descriptions de deux autres pièces aujourd'hui perdues :

« la 3^{em}. est un paysage avec divers figures, où l'eau est très bien imité, la 4^{me}. pièce est un oiseau dans une cage qui siffle, qui meut son bec, sa queue et ses ailes ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il change de place et saute d'un bâton à un autre avec une vitesse inconcevable. Il y a aussi divers autres pièces harmonique très curieuse ; ce spectacle m'a fait grand plaisir. »¹⁵⁶



Pour ce qui est de la troisième pièce, il s'agit peut-être de l'œuvre intitulée « La grotte ». L'oiseau, quant à lui, n'est pas mentionné ailleurs mais on peut penser que les Droz en reproduisant un volatile s'inscrivaient dans la lignée de Vaucanson et de son célèbre « Canard » capable d'ingurgiter, de « digérer » et de déféquer, tout cela avec une grande précision : « un canard artificiel en cuivre doré qui boit, mange, cacane, barbotte dans l'eau et fait la digestion comme un canard vivant »¹⁵⁷. A n'en pas douter, cet oiseau devait être d'une

¹⁵⁴ Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « La Musicienne », Neuchâtel, 1774 Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 1.

¹⁵⁵ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, pages n°56 et 57.

¹⁵⁶ *Ibid.*, page n°57.

¹⁵⁷ Vaucanson en 1741, citation tiré de l'article de Jean-Claude Heudin, *op. cit.*, page 85.

grande beauté et ses mouvements semblent - au regard de cette description - d'une grande précision.

On ne peut douter non plus du fort intérêt que notre protagoniste si friand de techniques et de machineries de « haute technologie » ait pu porter à cette riche collection. Il n'a néanmoins pas cité une des œuvres des Droz que nous pouvons aujourd'hui voir comme une des plus techniques : « L'écrivain »¹⁵⁸, qui sous ses allures d'enfant (ressemblant presque trait pour trait au « Dessinateur ») pouvait écrire presque quarante symboles sur quatre lignes. Ces symboles pouvaient être programmés grâce à un disque spécial.

Mais d'autres machines sont très prisées dans cette fin de XVIII^e siècle que certains - outre-Atlantique - nomment « fin des Lumières »¹⁵⁹. L'électricité, un « fluide subtil »¹⁶⁰ nous dit l'encyclopédie, si subtil que l'observer de visu ne peut se faire que grâce à un appareillage précis, et souvent coûteux.

III : LE TEMPS DE L'ELECTRICITE

Venant du grec *elektron* signifiant ambre, l'électricité est une science aussi neuve que spectaculaire. On trouve sa genèse en 1600 avec les théories magnétiques de William Gilbert. Au cours du XVIII^e siècle, cette science n'a cessé de se développer en théorie et en pratique, grâce à des grands noms comme Nollet ou Franklin. L'électricité est en 1782 dominée par les idées de Franklin qui a pris le pas sur Nollet depuis la mort de ce dernier en 1770. Encore une fois, l'invisible est un moteur d'intérêt dans une période où l'universalisme et les interconnexions des produits terrestres ne passent plus par Dieu, mais par les fluides.

A : LES MACHINES ELECTRIQUES, DE REELS CENTRES D'INTERETS.

De même qu'en chimie ou en mécanique, le matériel de physique est une condition *sine qua non* à l'observation de ce fluide habituellement invisible. Cependant, grâce à des machines à friction, les savants pouvaient voir comment l'électricité se matérialisait. Le duc

¹⁵⁸ Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « L'écrivain », Neuchâtel, 1774, Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 2.

¹⁵⁹ Formule de Robert Darnton dans *La fin des Lumières, Le mesmerisme et la Révolution*.

¹⁶⁰ Le Monier, «Electricité», in Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert [dir.], *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, Tome V, Paris, chez Briasson, David, Le Breton et Durand, 1755 p. 469 à 478.

de Chaulnes, par exemple, détenait une imposante machine que le professeur Charles avait construite à son père.

Dans la perspective de ces machines imposantes par leur volume mais également par leur puissance émettrice, c'est la marchand Syken qui détient une des plus grosses machines détaillées dans ce journal. Les cinq et onze décembre 1782, Faujas nous parle de cette « superbe machine » qui émet un arc électrique entre quinze et seize pouces de distance¹⁶¹, c'est-à-dire quelle serait aussi puissante que la machine des Chaulnes. Les machines électriques sont assez présentes dans ce journal et on peut souvent voir que les descriptifs entrent dans le registre lexical de l'émerveillement : les termes d'excellence, de beauté et même de superbe sont présents lors des visites de cabinets ou de boutiques. Les cabinets de Charles¹⁶² et de Bianchi¹⁶³ ravissent également notre dauphinois, et il ne tarit jamais d'éloges sur toutes ces ingénieuses mécaniques.

Une autre précision sur le matériel est aussi très importante pour comprendre la nécessité de l'appareillage électrique. Nous avons vu plus tôt que Faujas se fait construire par Motier un eudiomètre de Volta. L'eudiomètre est un appareil de chimie permettant de tester la quantité d'oxygène dans l'air grâce à une surcharge d'hydrogène mais aussi de déterminer la pureté d'une dose d'hydrogène. Celui de volta, qui est une découverte neuve au temps de ce voyage, est un outil qui fait en quelque sorte un pont entre chimie et physique. L'Encyclopédie méthodique donne une définition plutôt accessible de son fonctionnement.

Ci-contre un eudiomètre de Volta entièrement monté et en position finale. Il faut au préalable retirer l'éprouvette graduée du haut, puis retourner la structure (c'est-à-dire à l'envers de la gravure) et la plonger dans l'eau. Cette action permet de remplir une partie du tube avec de l'eau et de vider l'air présent. On insuffle ensuite des doses d'hydrogène et de l'air (préalablement déterminé) grâce à un robinet prévu à cet effet.

Puis il faut électriser l'appareil, ce qui a pour effet de faire exploser l'hydrogène et l'oxygène en créant un surplus d'eau. Enfin, après avoir rempli la petite éprouvette d'eau, elle est placée sur l'eudiomètre qui est encore une fois retourné (c'est-à-dire replacé dans la

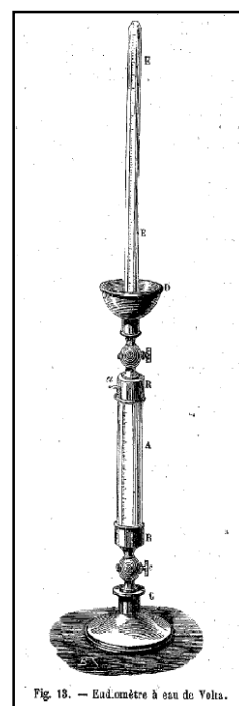


Figure n°4

¹⁶¹ Soit entre environ 40,6cm et 43,3cm.

¹⁶² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°74, le 25/11/1782, tableau n°2 – carte.

¹⁶³ *Ibid.*, page n°87, le 20/12/1782, tableau n°1 – carte.

position de la gravure), et on ouvre le robinet du haut. L'eau de l'éprouvette va se déverser dans le tube et faire monter le gaz. Les graduations sur l'éprouvette permettent alors de mesurer la quantité de gaz consommé. Donc en soustrayant l'hydrogène, on peut savoir combien d'oxygène était présent dans l'air.

Même en chimie, l'impulsion du fluide électrique est mis à profit dans des outils précis et où le mercure, cher et dangereux, n'est plus employé. La petite machine électrique de poche que Faujas achète à Syken le vingt-sept décembre peut être la source électrique de son nouvel eudiomètre. Ces charnières entre la physique et d'autres sciences sont tout à fait en vogue de ces années où l'électricité se liait également parfaitement avec la médecine et même avec la botanique, grâce notamment aux expériences de l'abbé Pierre Bertholon de Saint-Lazard¹⁶⁴ qui utilisait et voyait le fluide électrique comme une sorte d'entité globale. Toutefois, Faujas ne semble pas homme à trop se complaire dans une métaphysique universelle et son pragmatisme savant le pousse plus généralement à apprécier la précision de la mécanique et qualité des matériaux utilisés. Grâce à ces machines et à des démonstrateurs habiles, comme le professeur Charles, l'électricité, par son aspect spectaculaire prend peu à peu une place prépondérante dans la science de démonstration. Le public peut alors s'émerveiller devant la science, et si les moyens sont présents la machine peut devenir un objet de convoitise.

B : UNE SUPREMATIE ANGLAISE ?

Il est souvent fait mention de la provenance des machines électriques et on peut relever que Faujas semble faire la part belle aux machines Anglaises. Chez Charles encore une fois, il précise : « j'ai vu des machines anglaises d'une grande beauté »¹⁶⁵, et également chez Syken où il nous parle de cette « une superbe machine électrique à cylindre venue de Londres »¹⁶⁶.

Bien entendu, on connaît la célébrité de l'Abbé Nollet, de l'Italien Volta ou encore de l'Hollandais Pieter Van Muchenbroek, mais il ne faut cependant pas omettre de noter que les

¹⁶⁴ Abbé Pierre Bertholon de saint Lazard, *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1780, Université de Paris Sud 11, C2D-13(Gallica).

¹⁶⁵ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°74, le 25/11/1782, tableau n°2 – carte.

¹⁶⁶ *Ibid.*, page n°82.

machines électriques les plus perfectionnées et les plus répandues avant 1785 (avec la machine gigantesque de Van Marum) sont anglaises. A l'époque de l'apogée de Nollet, les machines électriques utilisaient des globes de verre, mais en 1766, Jesse Ramsden perfectionne le système de rotation des machines électriques en y positionnant un disque de verre. Moins fragile et plus rentables, les disques deviennent assez répandus et c'est ce type de machine que possèdent les Chaulnes, et dont le disque mesure un mètre cinquante de diamètre.

Un second type de machines que Faujas rencontre sont dites « à cylindre de verre ». Ce descriptif peut être relié à deux types de situations. Tout d'abord, avant de passer au disque, certaines machines à globe avaient été modifiées pour relier électricité et lumière, notamment avec la machine de Hauksbee dans les années 1709. On peut aussi penser à la récente machine d'un autre anglais nommé Nairn qui, en 1772, invente une machine à cylindre qui pouvait fournir à volonté deux types d'électricité (positive et négative). De plus, le cylindre était un outil plus régulier qui permettait de réaliser plus de frottement qu'une machine à plateau, et qui donnait une énergie linéaire donc plus stable et constante qu'avec un disque.

Ces machines à cylindre peuvent donc correspondre à une attente particulière des savants des années quatre-vingt qui pouvaient réaliser des expériences précises et changer de polarité à volonté. Il est plus probable que ces machines à cylindre soient du type Nairn, qui est une invention jeune d'à peine dix ans, et que les électrothérapeutes utilisaient volontiers dans leur nouvelle médecine qui utilisait les deux courants pour prodiguer leurs soins.

La nouveauté de ces machines et leur rendement croissant peuvent engendrer de forts coûts à l'achat. Dans le même esprit qu'avec les machines pneumatiques de chimie, les instruments de physiques n'étaient que le loisir des plus aisés.

C : LA PHYSIQUE, UNE SCIENCE COUTEUSE

Lors de ses visites chez le marchand Syken, Faujas de Saint-Fond nous offre un témoignage très précis des prix de deux instruments de physique électrique. La fameuse machine à cylindre de Londres que nous avons plusieurs fois évoqué est chiffrée, ainsi que la mystérieuse machine de poche.

Prix connus des instruments d'expérimentation électriques			
Date	Marchand	Type	Prix
5 décembre 1782	Syken	Machine électrique de Londres	1000 francs
7 décembre 1782	Syken	Petite machine électrique de poche avec accessoires	9lt

Une indication très intéressante sur le prix fixé par Syken pour la première machine et qui montre à quel point la physique peut être une science coûteuse, la machine de Syken est dans ce journal l'instrument le plus cher dont Faujas nous donne le prix. Pourtant, il semble sceptique sur le bien fondé du prix de cette machine car il rectifie les termes « elle coûte » par un « du moins il en demande cette somme », on peut par conséquent se demander si ce prix est une réalité du marché en vigueur ou bien un prix déraisonnable destiné à satisfaire une clientèle de prestige peu regardante.

L'indication du prix de vente reste cependant assez floue car elle reste l'unique mention. Le vendeur semble portant renommé du fait de sa situation géographique : il est en effet - d'après le texte - installé au « Palais Royal », ce qui lui permettrait de toucher la clientèle la plus aisée de Paris voire du Royaume tout entier. Faujas y retourne pourtant pour se procurer la petite machine qui, elle, est bien plus accessible.

La physique au même titre que d'autres sciences peut s'avérer être une pratique inaccessible pour le commun des mortels. En effet, si on compare les prix de ces machines de luxe avec des éléments concrets, la barrière de l'argent éloigne les moins aisés. Daniel Roche, dans *Le peuple de Paris*, évalue la fortune moyenne d'un salarié qui est à sa mort de mille sept cent soixante-seize livres entre 1750 et 1790¹⁶⁷. Mais sur tous les salariés de Paris, qui compte environ six cents à six cents soixante mille habitants¹⁶⁸, la moitié meurt avec une fortune inférieure à cinq cents livres¹⁶⁹. Deux vies de labour pour une machine, voilà ce que représente la science chez un marchand du Palais Royal. Par contre, la petite machine peut représenter un accès à la science expérimentale. Il est clair que, plus que la main d'œuvre, ce sont les coûts des matières premières qui déterminent le prix d'une machine. Il est fort logique

¹⁶⁷ Daniel Roche, *Le peuple de Paris*, Paris, Fayard, 1998 (1^{er} édition 1981), page 104.

¹⁶⁸ *Ibid.*, page 30.

¹⁶⁹ *Ibid.*, page 104.

qu'entre un disque de verre d'un mètre cinquante et un petit morceau de « verre bleu » l'écart soit conséquent. Pourtant, cela représente tout de même une bonne semaine de travail pour un parisien lambda, et seulement quelques pierres volcaniques pour notre Faujas.

DEUXIEME PARTIE : UNE SOCIABILITE DE RESEAU DANS UN ESPACE MAITRISE

L'ascension d'un homme de science dans une société où la hiérarchie sociale est si importante ne peut se faire sans avoir un minimum de soutien. Les jeux de pouvoir au sein de ce monde, où gravitent autour de l'académie bon nombre de savants, sont au cœur de tout ce système où la politique est aussi importante que le talent scientifique. La « nouvelle Atlantide » que Condorcet voulait alors créer n'est pas exactement identique : la République des sciences ou la production des savoirs devait se faire dans l'ammonie de l'égalité de ses représentants.

Non, ce système académique couplé à la société d'ancien régime où l'ordre social est déterminant oblige des hommes de plus petite extraction d'avoir recours à un réseau de relations plus ou moins haut placées. Notre principal protagoniste qui signait ses lettres par « Faujas de Saint-Fond » utiliserait certainement ce stratagème pour s'allouer une particularité nobiliaire qu'il n'avait pourtant pas obtenu par sa naissance. Il suit par là même le parcours du comte de Buffon qui obtient l'érection de sa terre par lettre patente seulement en 1772, alors qu'il se faisait déjà appelé Buffon depuis 1734.

Les relations et les rencontres de Faujas sont multiples. Toutefois, de grandes tendances se dégagent avec des personnages clés qui sont pour le minéralogiste des expériences relationnelles parfois professionnelles, parfois amicales, voire les deux. Le tableau ci-dessous expose les noms les plus cités dans la base de données « rencontres ». Faujas, répertoriant toutes les personnes qu'il rencontra au cours de son voyage, a permis de dresser des taux de fréquentation qui nous permettent de dégager de grandes tendances sociales. L'urbanité du vulcanologue n'étant pas à démontrer, il réussit au cours de ces quelques mois à tisser ou à renforcer des liens de sociabilité qui ont bien entendu pour but d'influencer le plus positivement possible une carrière en construction.

Principaux nœuds du réseau de sociabilité de Faujas de Saint-Fond			
Placement ¹⁷⁰	Noms	Nombre d'entrées	Taux d'apparition
1	Duc de Chaulnes	43 / 423	10,16%
2	Dolomieu	16 / 423	3,78%
2	Vaughan	16 / 423	3,78%
3	Madame Guillemot	15 / 423	3,54%
4	Monsieur Guillemot	11 / 423	2,60%
5	Chevalier de Lacoste	8 / 423	1,89%
6	Comte de Milly	7 / 423	1,65%
7	Buffon	6 / 423	1,41%
7	Court de Gibelin	6 / 423	1,41%
7	Hell	6 / 423	1,41%
7	Lacroix	6 / 423	1,41%
7	Romé de l'Isle	6 / 423	1,41%

En plus de l'aspect social, c'est la maîtrise de la ville de Paris qui semble être une des conditions de l'entretien d'une carrière : être urbain, c'est aussi savoir voguer dans le tumulte d'une ville où tout est à portée de main. Faujas dans cette période passée à Paris sait voguer et s'entourer des bonnes personnes qui peuvent lui permettre d'évoluer.

¹⁷⁰ Les personnages à représentation égale sont rangés par ordre alphabétique.

Le chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie¹⁷¹, définit « le voyage » comme : « transport de sa personne d'un lieu où l'on est dans un autre assez éloigné. » Le voyage serait alors un simple déplacement, une translation de personnes d'un point à un autre. Mais il dit ensuite : « Les *voyages* étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connoissances, & le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, & par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, & des objets. » Cette définition éprise de l'esprit de la République des lettres montre l'acte de voyage comme une formation de l'esprit par l'expérience des Hommes, des lieux et des cultures d'autre espaces. C'est l'esprit du « Grand Tour » qui devait former les jeunesses nobiliaires intellectuelles des XVII^e et XVIII^e siècles, avant que les sensibilités romantiques ne changent quelque peu la portée des voyages et les désirs des voyageurs.

Dans le cadre des études sur les voyages, Pierre Serna lors du colloque sur la République en voyage¹⁷² proposait des observations sur la méthode chrono-prosopographie des voyageurs de l'époque moderne. Qui voyage et à quelle époque ? Dans quel but et à quelles fins ?

Dans le cadre assez restreint de notre voyageur parisien nommé Barthélemy Faujas, nous pouvons oser le doute entre voyage au sens de formation intellectuelle, et le terme de déplacement professionnel qui bien que pouvant renvoyer à des notions récentes de translation des Hommes peut s'avérer justifiable dans le cas présent. Faujas n'est tout d'abord pas réellement dans une perspective de voyage découverte ou de voyage étude. Le déplacement est rapide et, on le verra par la suite, assez mal vécu. Le but est simple : se rendre le plus rapidement à la capitale pour l'utiliser à des fins de carrière dans ce monde des sciences où l'académie parisienne est le centre et la tête dirigeante. De plus, c'est là où se trouve le maître : Faujas, dont on ne sait s'il fut appelé ou non, a bien sûr pour but de revoir son protecteur le comte de Buffon qu'il cherche dès les premiers jours de son arrivée.

¹⁷¹ Louis de Jaucourt, « Voyage », in Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert [dir.], *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, Tome XVII, Paris, chez Briasson, David, Le Breton et Durand, 1765, page 476.

¹⁷² Pierre Serna, « Un nouveau monde inventé par le voyage républicain », intervention lors du colloque sur la République en voyage, Vizille, 24 septembre 2010.

I : CIRCULATIONS FRANCILIENNES

L'espace parisien est pour Faujas de Saint-Fond un lieu maîtrisé où les déplacements se font généralement dans des zones connues de la capitale. Ainsi, grâce aux cartes présentes en annexe III, on peut remarquer que les quartiers de Paris où la belle société et les savants vivent et naviguent sont assez souvent cantonnés à des lieux connus du monde. Mais les relations du savant peuvent tout de même l'amener à faire quelques escapades pour se reposer ou pour découvrir des objets scientifiques et des personnes.

A : UNE CERTAINE RECURRENCE SPATIALE

La carte réalisée et placée en annexe trois montre les lieux connus ou particulièrement bien représentés dans le journal. Ce qui est tout de suite frappant est une aire de déplacement relativement réduite. Il est alors probable que Faujas ne fréquentait que quelques quartiers restreints et ne s'aventurait pas vraiment dans le reste de la ville. Parti de la rue de Bondy en voiture, ses visites se concentrent sur une ligne allant du Palais Royal jusqu'au Palais du Luxembourg. Seules quelques exceptions viennent perturber cette tendance avec des visites au Jardin du Roi et à la foire Saint-Laurent où se trouvent la Redoute Chinoise et la troupe de Nicolet. L'Observatoire est également une destination assez excentrée du reste de la ville, et les visites des catacombes ramènent souvent les voyageurs vers le Luxembourg ou le Val de Grâce, bien plus proches de leurs lieux de vie habituels.

Cette concentration peut également révéler une certaine organisation de la vie de ces savants du « monde » qui vivent dans les quartiers où ils peuvent avoir accès aux loisirs et aux marchands de biens scientifiques, comme Syken au Palais Royal. On est également proche de la Comédie Française, de la Comédie Italienne et du Vauxhall. Une concentration est également faite autour des lieux de savoir qui ont une forte proximité avec les académies et les grandes écoles.

On peut également noter que le duc de Chaulnes qui loge Faujas durant une grande partie de ce voyage détient trois logements connus, tous proches d'édifices importants et dans de riches quartiers. Une rue de Bondy presque à côté du nouvel Opéra, une rue de Richelieu en face du Palais Royal et tout proche de la Bibliothèque du roi, et une dernière rue d'Enfer en face

du Luxembourg. Il est dit dans l'Almanach du Voyageur que c'est à cette dernière adresse que le duc tiendrait son cabinet d'art, d'Histoire Naturelle et de curiosités toutes droites venues de Chine.

Faujas ne semble pas être un aventurier de la ville de Paris. Son voyage dénote une certaine précision dans son organisation et cette grande concentration spatiale montre parfaitement comment circulait un savant privilégié dans cette grande cité. Ce n'est pas une dialectique d'exploration qui caractérise ce voyage ou ce déplacement mais bien la prise en compte d'habitudes et de modes de déplacement policés à quelques quartiers connus et maîtrisés par cette classe savante et mondaine.

Mais il arrive, lors de quelques jours de « vacances », que le montilien quitte ses quartiers favoris pour sortir de la capitale.

B : L'AVENTURE EXTRA-MUROS

Voyage ne rime pas forcément avec tumulte et excitation. Parfois, l'aventure peut s'avérer être un moment où le pérégrin peut se reposer, seul ou entre amis. En dehors mais toujours très près de la capital, le temps où repos du corps s'accorde avec la vivacité permanente de l'esprit concorde avec le cadre idyllique de la campagne. Du six au vingt et un novembre 1782¹⁷³, Faujas de Saint-Fond est l'invité de madame Guillemot, femme du responsable des carrières de Paris.

Le séjour se passe dans la « maison de campagne » de madame Guillemot qui trouve lieu et place dans le village de La Rochette, près de Melun. Cette bourgade en bordure de la forêt de Fontainebleau est également le fief d'un certain François-Thomas Moreau de la Rochette chez qui la présente compagnie est invitée à dîner le sept novembre. Cet homme, dit « seigneur du lieu », possède une riche pépinière que Faujas ne manque pas de remarquer et de consigner : « d'immenses plantations en arbre étrangers et en fruits de plusieurs espèces »¹⁷⁴, rien de très étonnant à cela car Moreau de la Rochette fut nommé en 1765 inspecteur général des pépinières de royaume puis anobli trois ans plus tard par Louis XV.

¹⁷³ Récit du séjour, *Ibid.*, pages n°68 à 73.

¹⁷⁴ *Ibid.*, page n°69.

La promenade et les visites sont au rendez-vous de ce séjour, mais le temps de novembre semble être froid en cet hiver de 1782, et Faujas parfois déçu par les caprices du ciel nous donne quelques indications rafraichissantes sur le temps qu'il fait. Les premières journées étant apparemment peut agitées, on apprend que le froid et la « gelée blanche » de la matinée du huit novembre n'ont pas permis à nos bonnes gens de sortir à la promenade. De même, le surlendemain où de fortes chutes de neige bloquèrent les visites jusqu'à quatre heures, Faujas - accompagné d'un certain Rénard - partit visiter Melun qui est décrite comme totalement dénuée d'intérêt. Le temps revenant au beau le onze, Faujas et ses compagnons purent reprendre leurs activités.

C'est durant ce séjour que Faujas visite des carrières de Grès dont nous avons parlé plus tôt. Il est fort possible que ces « vacances » près de la forêt de Fontainebleau aient permis au minéralogiste de visiter des lieux qu'il n'aurait peut être pas vu en restant enfermé *intra-muros*. La minéralogie, même dans ces deux semaines de repos, reste une préoccupation de son esprit qui ne manque pas une occasion de satisfaire une curiosité vorace. Néanmoins, en véritable curieux, les visites se succèdent et les sujets diffèrent. Les villes alentours où l'on s'arrête dîner de diversifient : l'Abbaye royale de Lys - fondée par Blanche de Castille et dont Faujas donne une description fort précise, le château de Fontainebleau - qui semble à cet époque porté à l'abandon : « Ce château est en général fort négligé la galerie peinte sous François Premier est en fort mauvais état. »¹⁷⁵ Les représentations à Fontainebleau étaient alors suspendues du fait de la guerre d'indépendance américaine, et ce n'est qu'à partir de l'année suivante, sous l'impulsion de la reine et des musiciens italiens Niccolo Piccinni et Antonio Sacchini que la Cour se réappropria le site¹⁷⁶.

Enfin, le ton de ces quelques pages semble aussi assez différent. Pendant les moments de repos et de discussions, Faujas apparaît comme plus détendu et profite du lieu et des gens. Il se promène sur les pelouses, fait ses visites de toute sorte, rencontre avec émerveillement les troupeaux de biches peu farouche. Il nous parle en bons termes de monsieur Noverre et loue ses manières et son ton, de même pour les conversations avec monsieur Delacroix dont la pensée et le verbe plaisent à Faujas. Parfois une journée passée à la Rochette se transforme en

¹⁷⁵ *Ibid.*, page n°73.

¹⁷⁶ Paul F. Rice, « Les spectacles à Fontainebleau », 1783, in Vincent Droguet et Marc-Henri Jordan [dir.], *Théâtre de Cour, Les spectacles à Fontainebleau au XVIII^e siècle*, Paris, Musée national du château de Fontainebleau, 2005, page 161.

simple numéro avec la mention « Resté à la Rochette. »¹⁷⁷. Même ses « maux de nerfs » ne l'affectent que peu de temps.

C'est sur une teinte joyeuse et reposante que notre protagoniste dessine cette escapade hors de la capitale. Mais dès son retour, les habitudes reprennent leur cours et le Duc de Chaulnes, dès le lendemain, ne tarde pas à aller parler à son confrère.

II : UN DEPLACEMENT PROFESSIONNEL

Faujas, dans cette tentative de se faire voir par le monde et par son maître, réalise ce que l'on pourrait appeler un déplacement. Plus froid que la perspective du voyage moderne, ce que Faujas nomme « Voyage de paris » ne participe guère à l'appréhension des espaces que le voyageur peut parfois avoir. Là, il n'y a ni rêve ni projection de désir, c'est le passage d'un point A à un point B, de Montélimar - lieu de la famille et du foyer - à Paris, lieu de travail et de relationnel.

A : UN DEPLACEMENT CALCULE

Ce déplacement ne peut pas être une simple visite de courtoisie ou un périple dans une terre inconnue. Ce que Faujas donne comme titre à son journal, *Voyage de Paris*, est un déplacement qui semble parfaitement maîtrisé. Le voyage à proprement parlé n'est réel que de Montélimar à Paris, c'est-à-dire d'un espace maîtrisé à un autre espace maîtrisé. Le voyage en tant que tel dure neuf jours et mises à part les quelques excursions lyonnaises, Faujas ne s'étend absolument pas sur son voyage. Il nous donne tout de même une information très intéressante qui réside dans un plan comptable des dépenses réalisées pour effectuer ce déplacement :

« Dépenses du voyage	
Pour ma place de Lyon à Paris	100lt
Etrennes aux bâtelier.....	1= 16 ^s
Etrennes aux commis de la diligence de Paris	6=
Etrennes aux portillons et aux servants	3=4 ^s
Pour le port de mon sue de nuit	6=
Transport de mon sue de nuit et ----	3=

	120
Pour mon domestique.....	50=
Nourriture	12

	182 » ¹⁷⁸

C'est un déplacement par conséquent assez coûteux où Faujas dort et mange plusieurs fois à l'auberge, ces dernières faisant peut-être office de lieux d'économies compensatives par rapport aux prix exorbitant de la location de la voiture¹⁷⁹. Il dit s'arrêter dans dix villes différentes seulement pour dormir ou se restaurer. Il n'y a que Lyon qui lui procure un bref intérêt. C'est presque une course vers la capitale que semble réaliser Faujas dans les premières pages de son journal. En parlant de voyage, on aurait pu imaginer des pérégrinations détaillées où l'excitation du départ se ressentirait dans l'écriture. Mais il n'en est rien : c'est un déplacement tout à fait froid et rapide ; il faut - pour lui - arriver le plus tôt possible à Paris où les pérégrinations et l'aventure curieuse peuvent enfin commencer.

On se rend compte que Faujas connaît bien la capitale grâce à des informations biographiques et au texte en lui-même. Tout d'abord, ce déplacement n'est pas le premier, Faujas s'est déjà rendu à Paris en 1777 et fut en ce temps-là accueilli par Buffon avec qui il correspondait depuis environ une année. Dans le texte, cela se traduit par des mentions à des lieux déjà connus dans lesquels Faujas retourne comme dans la galerie de peinture du Palais Royal ou encore le cabinet de curiosités du comte d'Arcy. Les lieux prestigieux qui encore aujourd'hui font le bonheur des touristes sont - sous sa plume - des lieux de vie quotidienne. On compte trois promenades aux Tuileries et plusieurs séances d'expérimentations dans les bassins et de nombreux tours dans les carrières souterraines.

¹⁷⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°7.

¹⁷⁹ Daniel Roche, *Humeurs vagabondes*, Paris, Fayard, 2003, page 519.

Sur la route vers Paris, un seul lieu a tant bien que mal réussi à faire couler un peu d'encre. Il s'agit de la ville de Lyon où notre savant fait la plus longue escale de son déplacement.

B : LYON, VILLE DE PASSAGE

Sur les neuf jours de voyage entre Montélimar et Paris, cinq sont consacrés à la ville de Lyon et toutes les péripéties de Faujas tiennent sur un folio et demi, soit moins que la description des expériences de Lavoisier ou les visites des carrières de grès. Faujas semble également être un homme relativement bien connu, et est logé par une de ces connaissances, un certain Laruy qui occupe la fonction de directeur de poudres. Ce passage à Lyon est aussi l'occasion d'aller voir comment des caisses d'objets d'Histoire Naturelle que Faujas désire offrir au comte de Buffon sont traitées par la douane. Ce receveur des douanes ordonne que les caisses portant le nom de Buffon ne soient pas ouvertes. Buffon semble jouir d'une notoriété telle que les biens lui étant destinés ne sont pas inquiétés par les pillards ou les mauvais traitements. C'est le site consacré à ce dernier qui nous informe sur la situation très curieuse des caisses portant la mention « Buffon » : « Il arrivait des envois adressés par des expéditeurs inconnus à l'Historien de la nature, et, pendant la guerre d'Amérique, les corsaires qui pillaient des caisses destinées au roi d'Espagne respectaient celles qui portaient le nom de Buffon. »¹⁸⁰

Lyon offre également à Faujas quelques distractions comme la visite d'une nitrière, d'une poudrière mal entretenue, et la mention d'une inscription latine dans une pierre noire qui réussit à intéresser assez Faujas pour qu'il la recopie. Cependant, Lyon n'est qu'une ville de passage, et l'attrait de la capitale est bien trop fort pour le savant et même ses rencontres semblent moroses : il parle du receveur Devignon comme d'un homme « peu savant » et dit du physicien Pistone de Marseille qu'il n'est « qu'un homme ordinaire ». Il n'y a pas de passion dans ces lignes, pas d'émerveillement ni de curiosité. Comme s'il vivait des moments vides et sans couleurs. Il dit de la ville après seulement trois jours de halte : « Ennui à l'excès de la ville de Lyon j'ai pris le parti de ne pas perdre une minute pour me rendre à Paris en conséquence je conquête de partir demain »¹⁸¹. Faujas se languit de Paris, c'est ici très clair.

¹⁸⁰ Note n°1 de la lettre L416 : <http://www.buffon.cnrs.fr/correspondance/>

¹⁸¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°6.

Et quitte à déboursier cent livres tournois pour partir rapidement, prix à payer pour rejoindre au plus vite son maître et le monde qui l'entoure.

Plus que lui envoyer des caisses de pierres volcaniques, le comte de Buffon semble être un des instigateurs de ce voyage, protagoniste que Faujas va s'empresse de chercher.

C : A LA RECHERCHE DU COMTE DE BUFFON

Buffon n'est pas ce que l'on peut apparemment appeler un citadin pur et dur. Dès que le soleil revient, c'est à Montbard que le comte aime s'isoler pour créer et composer. Elisabeth Badinter souligne même que pour l'élection de son ami Cramer en 1748, Buffon préféra rentrer chez lui plutôt que d'attendre quelques jours de plus¹⁸². En outre, rappelons qu'en 1782 Buffon a tout de même soixante-quinze ans et souffre depuis plusieurs années de calculs rénaux qui ne facilitent pas les voyages.

Apparemment, le comte arrive à Paris aux alentours du trois octobre, et Faujas semble s'empresse de lui faire parvenir une lettre¹⁸³. Mais cela fait bien des jours que Faujas parcourt la capitale en compagnie du duc de Chaulnes. Ses investigations commencent dès le douze août. Il semble qu'il ait envoyé un billet au Jardin du roi, mais la phrase peut également suggérer que Faujas ait réalisé un premier déplacement : « envoyer au Jardin du Roi, voir si M^o. Le comte de Buffon qui est encore à Montbard n'est pas arrivé. »¹⁸⁴ Toujours est-il que le dauphinois, fraîchement débarqué de Montélimar, tente de prendre contact avec son mentor. Il se rend une seconde fois au Jardin accompagné du duc de Chaulnes. Les deux hommes visitent ensemble le jardin des plantes accompagnés de Pierre-Clément Grignon¹⁸⁵ avec qui ils passent la soirée. Toutefois, Buffon est toujours absent et Faujas ne se prive pas de nous le rappeler. Il réalise par ailleurs une dernière visite au Jardin avant de rencontrer Buffon, le six octobre. Mais il ne voit qu'André Thouin qui - depuis ses dix-sept ans - est le second de Buffon au Jardin du Roi¹⁸⁶. Ce dernier lui fait tout de même visiter les serres chaudes. Encore

¹⁸² Elisabeth Badinter, *op. cit.*, page 350.

¹⁸³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°45, tableau n°7.

¹⁸⁴ *Ibid.*, page n°11.

¹⁸⁵ Pierre-Clément Grignon (1723-1784) est un savant proche de Buffon qui se passionne pour de nombreux domaines, comme l'archéologie, la métallurgie et l'Histoire naturelle. Il est également correspondant de l'académie royale des sciences et membre des académies de Dijon et de Chalon. On le retrouve également à plusieurs reprises dans la correspondance de Buffon.

¹⁸⁶ Roger Jacques, *op. cit.*, page 491.

une fois le comte est absent, et leur première rencontre se réalisera le lendemain. Faujas retourne encore une fois au Jardin du roi sur la demande du comte pour aller dîner.

C'est presque une chasse à l'homme que notre pauvre Faujas effectue et même du point de vue de la correspondance, c'est le silence total jusqu'au quinze septembre où l'on a la première mention d'une lettre expédiée par Faujas pour Buffon. Et il lui faut attendre le trois octobre pour obtenir une réponse. On sent bien que c'est quelque part un des buts de Faujas que de voir et de travailler avec Buffon. Bien entendu, il monte à Paris pour entretenir d'autres relations, et le tableau des rencontres montre bien qu'il voit de nombreuses personnes aussi prestigieuses les unes que les autres, telles que Condorcet ou madame Necker. Cet empressement à voir Buffon est assez révélateur de cette théorie de déplacement professionnel. L'expert en volcans de l'Histoire Naturelle des minéraux remplit une des missions que son protecteur semble lui avoir fixé. Bien entendu, Faujas ne reste pas huit mois à Paris exclusivement pour un homme qu'il ne côtoie en somme que quelques semaines, Buffon restant néanmoins un des personnages les plus importants de ce voyage.

III : PARIS, UN ESPACE DE RENCONTRE

On a pu le voir à de nombreuses reprises, la rencontre entre l'esprit de Faujas et cette capitale en ébullition est une donnée qui permet au savant de satisfaire sa curiosité et de tisser un réseau de sociabilité urbaine et professionnelle. Dans le cadre de ce désir d'ascension à l'intérieur de ce monde d'ordre et de hiérarchie, il faut parfois savoir rencontrer les bonnes personnes, quitte à aller les chercher. Il faut également, pour être reconnu, être un homme du tout Paris.

A : L'ART DE LA VISITE, SOCIABILITE ET ASCENSION

Dans le cadre de cette sociabilité de démonstration, la visite tient une place assez importante. Faujas, à plusieurs reprises, se rend par courtoisie ou par stratégie, chez les personnes influentes du milieu scientifique. L'espace de rencontre que représente la capitale est impératif pour ceux qui veulent monter dans la hiérarchie académique.

Prenons pour exemple les visites que Faujas effectue chez Condorcet. Bien entendu, nous restons dans une sociabilité courtoise où les conversations sur l'actualité sont de mise. Mais pour un scientifique de second rang comme Faujas, passer du temps chez le secrétaire perpétuel de l'académie ne peut être qu'une aubaine, d'autant plus que celui qui signe « marquis de Condorcet » est d'ascendance dauphinoise, la branche paternelle de sa famille étant originaire d'Orange¹⁸⁷.

En l'espace de dix jours, les deux hommes se rencontrent quatre fois, et c'est généralement Faujas qui se déplace. Lors de leur première rencontre connue le seize août, Faujas précise que le marquis « a voulu me retenir très longtemps »¹⁸⁸, comme si le détail du temps passé était gage de la qualité de la rencontre. Cet aspect quantitatif est de nouveau présent le vingt-huit novembre où il précise être resté près de deux heures chez le marquis. D'un point de vue plus qualitatif, Faujas ne décrit qu'une seule des conversations. Les deux hommes ont apparemment l'air de s'entendre sur les problèmes de charlatanisme qui sont dans ces années fort à la mode. Le baquet Mesmer fait le bonheur des salons, et le malheur des académiciens qui fulminent à l'idée d'avoir perdue la gloire des années Nollet au profit d'un allemand qu'ils jugent hérétique. Sur ce point, Condorcet raconte à Faujas comment un certain Jeanen tua un homme pendant une expérience sur le méphitisme.

Les déplacements de Faujas le mènent également plusieurs fois chez Court de Gébelin (ou Gibelin) qui, rappelons-le, en plus d'être l'auteur du *Monde Primitif*, ouvrage primé par l'académie et cité dans *le Journal des savants*, est nommé censeur royal vers 1776. Cet homme est cité par *l'Almanach du Voyageur* comme une des hommes les plus sollicités de la capitale. Il est en cinquième position dans la catégorie des « personnes les plus distinguées », section « Gens de Lettre » après Buffon, Franklin, d'Alembert et Diderot¹⁸⁹.

Faujas connaît déjà Adanson, un autre censeur qui est proche de Buffon et donc plus enclin à sa cause. Il se rend plusieurs fois chez lui et semble faire en sorte de contenter le censeur. Le vingt et un août, Faujas - lors d'une visite - apporte des dessins de momie à son hôte, spécialiste des civilisations anciennes et passionné d'égyptologie. Faujas et lui auront quelques semaines plus tard une longue discussion sur les façons de décrypter les hiéroglyphes. Cet homme qui fait partie des personnages les plus présents du journal, avec un

¹⁸⁷ Simone Chamoux, « L'ascendance dauphinoise de Condorcet, Anne-Marie Chouillet, Pierre Crépel, *Condorcet Homme des Lumières et de la Révolution*, Actes du colloque « Nouvelles recherches sur Condorcet », Paris 8 et 9 octobre 1994, Théoria, ENS édition, Saint-Cloud, 1997.

¹⁸⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°14

¹⁸⁹ Thiery, *Almanach du voyageur parisien*, Hardoin, Paris 1781, page 51.

taux de présence de 1,41% est un savant fort apprécié de Faujas qui parle de lui de manière toujours élogieuse et également comme d'un « savant aussi modeste qu'estimable, qui gagne infiniment à être connu. »¹⁹⁰. La modestie étant une des conditions de l'époque dans les considérations du mythe du bon philosophe modeste et créateur. Faujas réitère ses louanges et semble fasciné par son goût pour la graphie égyptienne : « je suis toujours de plus en plus enchanté de la modestie et du savoir profond de cet homme habile. »¹⁹¹

Ainsi, Cours de Gébelin représente une double satisfaction pour Faujas qui en plus de fréquenter un homme reconnu comme brillant et occupant un poste clef, sait plaire à un Faujas de Saint-Fond exprimant sa curiosité pour les civilisations antiques.

Bien entendu, sur 422 moments répertoriés dans l'intégralité, il existe nombre de personnes que Faujas ne visite qu'une ou deux fois. Toutefois, ces deux exemples peuvent être assez révélateurs de cette problématique de voyage professionnel qui place Faujas comme un homme en recherche de soutien ou plus simplement d'une image favorable pouvant l'aider dans sa carrière.

B : LE LOGEMENT UN ACTE DE SOCIABILITE

D'après Daniel Roche, c'est par le voyage que l'esprit des Lumières circule en Europe et participe ainsi à cette notion de transferts culturels dont l'historiographie s'est emparée depuis *Humeurs Vagabondes*. La problématique du logement est une des préoccupations des pèlerins, qu'ils soient aventuriers ou calculateurs. Dans cette pratique de déplacement, surtout quand il s'agit de monter sa personne, l'hospitalité est une des expressions d'un réseau de sociabilité où l'amitié et la protection sont toujours d'une grande utilité.

Faujas de Saint-Fond, bien qu'ayant occupé des fonctions assez prestigieuses et surtout après avoir fait un bon mariage, n'est pas propriétaire d'un logement parisien. Il compte alors, à l'instar de nombre de ses confrères, sur la générosité d'hommes riches et protecteurs, ou tout simplement loge à l'auberge. A son arrivée à Paris, on ne sait pas où loge Faujas. Ce n'est que quelques jours plus tard que le comte de Milly prie Faujas de prendre un logement chez lui :

« J'ai vu aussi le comte de Milly qui a quitté son ancien
logement pour en prendre un nouveau dans la rue Bourbon,

¹⁹⁰ *Ibid.*, page n°17, tableau n°1 – le 21/08/1782.

¹⁹¹ *Ibid.*, page n°23, tableau n°1 – le 30/08/1782.

il a fait tout au monde pour m'engager à prendre un appartement chez lui. »¹⁹²

Une demande de logement assez rapide puisqu'elle survient seulement quatre jours après l'arrivée de Faujas à Paris. Le comte de Milly semble également être un proche de Faujas si on se réfère à son taux de fréquentation qui se trouve être un des plus élevés. Le comte est un homme bien inséré dans le monde des sciences : ami de Condorcet, il est membre de l'académie des sciences et de plusieurs académies provinciales.

Il semblerait alors que Faujas ait accédé à sa requête car il déménage le deux octobre chez son ami le duc de Chaulnes :

« Je me suis occupé le reste de la journée à mon déménagement, quittant l'hôtel de Bourbon pour occuper un appartement chez M^e. le duc de Chaulnes Rue de Bondi. »¹⁹³

Faujas, le lendemain, nous dit « prendre possession de son logement ». Il est fort possible que dans sa perspective d'ascension professionnelle, Faujas ait préféré vivre chez un noble de plus haut rang où que le prestige de la rive gauche est encore de mise¹⁹⁴. Cependant, il est également possible que ses relations avec Chaulnes étaient plus intimes qu'avec le comte. D'autre part, nous verrons que Faujas - entretenant un cabinet, il se peut aussi qu'il ait du déménager pour pouvoir bénéficier d'un appartement plus grand et faire son cabinet.

Cette dimension de l'hospitalité amicale paraît, aux dires de Faujas, fonctionner de façon à ce qu'elle vienne des installés et non des migrants. Dans ces deux cas, c'est Faujas qui est sollicité par ses proches et il semble en tirer une certaine satisfaction. Quand on lit l'extrait concernant le comte de Milly, on peut imaginer que la position du savant dauphinois ne peut qu'être relativement favorable si des académiciens et des savant reconnus se « battent » pour avoir Faujas dans leur maison.

D'autres exemples d'hébergement sont présents dans ce texte. On apprend par exemple que le mécanicien Blanchard est hébergé par l'abbé Devienais ; et un anglais du nom de Forster loge dans la même maison que le cristallographe Romé de l'Isle.

¹⁹² *Ibid.*, page n°8, tableau n°1 – le 06/08/1782.

¹⁹³ *Ibid.*, page n°45.

¹⁹⁴ Gilles Chabaud, Vincent Milliot, Jean-Michel Roy, « La géographie parisienne de l'accueil », in Daniel Roche [dir.], *La ville promise, Mobilité et accueil à Paris (fin XVII^e – début XIX^e)*, Paris, Fayard, 2000.

Faujas est un homme qui semble assez bien inséré dans ces modes d'échanges mondains et savants basés sur l'accueil des membres reconnus de « l'Atlantide » de Condorcet. Un homme qui est également présent géographiquement dans une ville qui se pense et se perçoit comme le centre de l'Europe.

Comme nous l'avons dit, Faujas de Saint-Fond ne part pas découvrir la capitale. Il rejoint Paris pour faire acte d'intégration dans la civilisation et l'urbanité. Antoine Lilti, dans *Le monde des Salons*, parle de cette relation entre les « Hommes de lettres » et leurs hôtes qui souvent font office de protecteurs. Ces relations, dit-il, « recouvrent les aides matérielles, les appuis, les soutiens dans les milieux aristocratiques... »¹⁹⁵

La translation ou le voyage professionnel - si l'on veut mêler les notions de voyage encyclopédique et de déplacement - est mue par ce besoin de nouer et d'entretenir les liens que l'on peut avoir dans la ville qui représente alors le centre intellectuel de l'Europe. L'aspect relationnel est une des données principales de ce journal qui compte tout de même quatre cent vingt-deux mentions de rencontre, qu'elle soient simplement d'un instant ou pour une journée entière. Ainsi, le voyage, comme le rappelle Daniel Roche, permet de « gommer les distances et d'homogénéiser l'espace lettré et mondain »¹⁹⁶

Faujas doit pour gagner ses lettres de noblesse dans cette République des sciences ô combien hiérarchisée et bien entendu soumise aux règles des ordres sociaux, trouver des soutiens (pour ne pas dire des mécènes) qui peuvent l'aider à faire percer son talent dans le « monde ». Bien entendu, certaines relations sont plus importantes que d'autres, et les divers tableaux et les modestes statistiques montrent bien que quelques personnes comptent beaucoup pour Faujas de Saint-Fond. Parfois plus que le calcul ce sont de véritables liens d'amitié que Faujas exprime pour certains protagonistes, et surtout pour Dolomieu qui semble être un homme très important dans la vie de Faujas.

D'autre part, on voit également comment se profile la vision de l'autre chez un homme du XVIII^e siècle, et plus particulièrement la vision de la femme qui peut aujourd'hui surprendre du fait d'une dialectique basée essentiellement sur le milieu plus que sur le genre. Une dichotomie du genre féminin qui le conduit parfois à ce que l'on pourrait juger comme des extrêmes, mais qui restent des idées bien ancrées dans une misogynie répandue : il n'y a qu'à se rappeler comment Mairan tenta de gérer sa controverse avec Émilie du Châtelet¹⁹⁷.

¹⁹⁵ Antoine Lilti, *op. cit.*, page 182.

¹⁹⁶ Daniel Roche, *Humeur vagabonde*, *op. cit.*, page 727.

¹⁹⁷ Elisabeth Badinter, *op. cit.*, pages 167 à 181.

I : LES PLUS PRESENTS ET LE PLUS IMPORTANT

Le tableau des taux de fréquentations montre bien qui est à la tête des relations de Barthélemy Faujas. Toutefois, comme il ne s'agit que de valeurs quantitatives, il faut parfois appréhender la réalité psycho-sociale des comportements de notre minéralogiste. Ainsi, même si les deux personnages en tête de liste participent à une réalité de terrain, une exception se dégage là où le désir de rencontre supplante la fréquence de ces rencontres.

A : LE POIDS INDENIABLE DU DUC DE CHAULNES

Comme on peut le remarquer sur le tableau des taux de fréquentation (page 68), le duc de Chaulnes occupe la première place des relations de Faujas tout au long de son déplacement. Du même âge que le Dauphinois, il semble faire office de protecteur de Faujas qu'il héberge et introduit de nombreuses fois dans des milieux fréquentés par la bonne société parisienne. Il est invité à des soirées, des dîners et des réunions scientifiques chez le duc. Ils vont ensemble au théâtre et à l'opéra. Faujas est introduit au cours de médecine à l'école de chirurgie, comme chez monsieur Charles, et dans de nombreux cabinets. Ils visitent ensemble les catacombes, des maisons de luxe en construction, des lieux de production, des musées, etc.¹⁹⁸ Grâce au duc, Faujas rencontre de nombreux personnages importants, comme les ambassadeurs anglais et notamment Vaughan avec qui Faujas semble s'être lié d'amitié.

Dans le domaine scientifique, Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly duc de Chaulnes est catalogué comme chimiste, membre de l'académie royale de Londres. Après une carrière militaire qui le hissa au rang de colonel, il se réorienta vers les sciences. On lui doit notamment la découverte du gaz carbonique en 1775, dit air méphitique, grâce à l'analyse des bières en fermentation. La même année, il découvre comment cristalliser l'alkali grâce à ce même gaz. Enfin, dans la continuité de ce travail sur le gaz carbonique, il propose de soumettre les asphyxiés au charbon à de l'ammoniaque. Pour ce faire, il fait cette expérience sur lui-même, aidé de ses domestiques¹⁹⁹. Il jouit également d'une grande lignée avec un ancêtre favori de Louis XII, et son propre père était membre de l'académie et proche de Louis XV.

¹⁹⁸ Cf. Tableau n°1, ligne 53 à 96, toutes les rencontres et sorties sont répertoriées.

¹⁹⁹ Louis-Gabriel Michaud [dir.], *Biographie universelle ancienne et moderne*, Tome VIII, Paris, 1843, BNF 4-G-3050 (via Gallica), page 38.

La personnalité du duc semble, d'après Michaud, être un des grands défauts de cet homme, décrit comme ayant un « caractère singulier ». On retrouve ce trait de caractère dans une description du duc par Faujas lors d'une soirée organisée le onze août 1782. Faujas en parle comme : « un des hommes les plus aimables et des plus savants mais en même temps un des plus cyniques et des plus »²⁰⁰ Bien que le mot n'ait pas été écrit par l'auteur, on peut penser que cette personnalité soit à la fois amusante et irritante pour ses proches. Faujas cite même quelques élucubrations du duc lors de cette soirée : « j'ai renoncé à tout dans ce monde excepté aux catins que je n'aimerai bientôt plus »²⁰¹.

Le duc de Chaulnes est, grâce à son statut de pair de France²⁰² et à son ancrage dans la société savante et mondaine du tout Paris, un allié de choix pour Faujas de Saint-Fond qui réalise lors de ce voyage de nombreuses rencontres très importantes pour le développement de sa carrière scientifique. De plus, du fait qu'il soit né simple Faujas, être sous l'aile d'un grand noble comme le duc est un atout non négligeable qui peut permettre pour des savants, comme pour tous gens de pensée, d'obtenir des fonctions ou des rentes venant de la couronne²⁰³.

B : DOLOMIEU, COMPATRIOTE ET CONFRERE

Le minéralogiste dauphinois Déodat-Guy-Silvain-Tancrede de Gratet de Dolomieu est en quelque sorte le second personnage de ce voyage. Originaire de Dolomieu, (commune aujourd'hui située dans la Nord-Isère), il est dauphinois tout comme Faujas. Noble de naissance, il est chevalier de l'ordre de Malte et officier carabinier. Faujas lui donne parfois le titre de « commandeur de Dolomieu ». Les deux hommes visitent ensemble plusieurs lieux et les entretiens brefs sont assez rares : Faujas raconte même emmener son collègue à l'Opéra et l'introduit à la séance de dissection des batraciens de Franklin. La relation entre les deux hommes semble, sous la plume de Faujas, plus égalitaire qu'avec le duc de Chaulnes. Dolomieu, quant à lui, fait à deux reprises cadeau à Faujas de parties de ses collections volcaniques.

²⁰⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°11, tableau n°1 – carte.

²⁰¹ *Ibid.*, souligné dans le texte.

²⁰² Christophe Levantal, *Ducs et pairs et duchés-pairies laïcs à l'époque moderne : 1519-1790 : dictionnaire prosographique, généalogique, chronologique, topographique et heuristique*, Paris, 1996, page 282.

²⁰³ Antoine Lilti, *op. cit.*, page 170.

Le vingt-sept novembre, Faujas reçoit une lettre de Dolomieu lui disant qu'il était à Paris et qu'il chercherait son confrère depuis une semaine, ce qui ravit Faujas : « Cette lettre m'a enchanté je me suis levé de grand matin pour aller le voir. »²⁰⁴ On sent presque une fébrilité d'un jeune homme heureux de retrouver un ami. Le lendemain, Faujas passe toute la matinée avec Dolomieu et nous dit qu'il a « eu le plus grand plaisir à le voir ». Puis après un intermède de deux heures chez Condorcet, il retrouve son ami chez le Duc de Chaulnes pour la dissection des crapauds. On ne peut alors douter de la relation amicale entre les deux hommes. Dolomieu cherche Faujas pendant près d'une semaine, et ce dernier se lève aux aurores pour aller au plus vite accueillir le voyageur fraîchement débarqué de Sicile. La visite chez le secrétaire perpétuel de l'académie est ensuite résumée en deux lignes pour enfin revenir à la soirée de dissection. Après trois mois de séjour à Paris, Dolomieu quitte la capitale, et pour l'occasion Faujas dîne avec lui et d'autres savants :

« Dinné avec le commandeur
de Dolomieu qui part demain, nous avons fait un
dinné de naturaliste et nous nous sommes séparé de cet
aimable commandeur avec bien du regret. J'en ai été
véritablement affligé et je suis rentré chez moi à 10 heures du soir. »²⁰⁵

Nous pouvons parfaitement ressentir la tristesse que Faujas éprouve lorsqu'il dut se séparer de cet ami. Les termes « véritablement affligé » montrent à quel point la compagnie de Dolomieu était une source de joie pour Faujas.

La dimension intellectuelle/mécène ne paraît pas fonctionner dans cette relation. Même si les deux hommes ont neuf ans d'écart et que leur ordre de naissance diffère, rien dans l'écriture de Faujas ne fait ressortir une éventuelle inégalité entre les deux hommes. En science également, les deux hommes étant dans la même branche, on aurait pu penser à un effet de concurrence. Au contraire, lors de leur première rencontre, Faujas paraît tout à fait ravi des discussions sur les voyages de Dolomieu, et l'émulation intellectuelle semble bien fonctionner entre les deux hommes. Quand Faujas, dans une lettre à Benjamin Franklin, parle

²⁰⁴ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°77, tableau n°7.

²⁰⁵ *Ibid.*, page n°106, tableau n°1 – le 11/02/1783.

de Dolomieu, il le décrit en ces mots : « un de mes amis, le Commandeur de *dolomieu*, chevalier de malthe »²⁰⁶

C : UNE RELATION REVEE, « L'AMI » DU COMTE DE BUFFON ?

Etre ami avec le plus grand naturaliste de France, voire même d'Europe, représente pour Faujas des opportunités plus grandes encore que celles que peut lui apporter un pair de France. Georges-Louis Leclerc de Buffon, directeur du Jardin du Roi depuis 43 ans, académicien depuis 1734 et membre de l'ancienne avant-garde newtonienne du clan Maupertuis²⁰⁷, est certainement un des savants les plus puissants d'Europe. Son œuvre colossale, qui est comme nous avons pu le voir en construction, est déjà célèbre. Faujas et Buffon entretiennent des relations de travail basées sur l'admiration de l'un et la bienveillante protection de l'autre. Et le mécanisme du mentor et du disciple ne fait pas de doute et Michaud n'hésite pas à parler de Faujas comme d'une « émanation de Buffon ». Cette relation qui paraît si importante aux yeux de Faujas n'est pas quantitative. Buffon, bien qu'il soit un des personnages les plus fréquentés de ce déplacement parisien, ne représente que 1,41% des rencontres totales, et le temps passé ensemble n'est pas aussi important qu'avec d'autres personnages. En outre, et peut-être du fait de son grand âge, les deux hommes ne se voient pas une seule fois en dehors du Jardin du Roi et c'est bien entendu Faujas qui va à Buffon et non l'inverse.

Pourtant, Faujas entretient pour Buffon une admiration toute particulière. Il parle du comte comme d'un « grand homme », loue sa modestie et ses manières des plus polies, et se réjouit également à plusieurs reprises de sa proximité avec lui. Il explique, lors du premier dîner en compagnie du comte : « M^o. de Buffon m'a compté de politesses, il a voulu absolument me faire placer à côté de lui à table et m'a reçu de la manière la plus distinguée. »²⁰⁸ Il y a, semble-t-il, beaucoup de satisfaction personnelle dans ce court extrait, et on se demande presque si Faujas ne prend pas un malin plaisir à souligner que c'est le comte qui voulait « absolument » se rapprocher de lui. Faujas se plaît à se représenter lui-même comme un proche de Buffon. Cette satisfaction se retrouve un peu plus tard, et de façon tout à fait explicite quand Faujas nous explique que : « M^o. de Buffon [...] voulut absolument

²⁰⁶ *Endoresed*: Faujas de St. fond, Paris 19 Janr. 1783, *The papers of Benjamin Franklin* : <http://franklinpapers.org/>

²⁰⁷ Elisabeth Badinter, *op. cit.*, page 64.

²⁰⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°49, tableau n°1 – le 07/10/1782.

me garder fort tard et [...] étoit de la meilleur humeur du monde. Je me suis plu beaucoup à lui entendre dire des politesses. »²⁰⁹. Cette fois-ci, Faujas est explicite : entendre des paroles élogieuses de la part de ce grand homme représente une satisfaction tout particulière.

Dans sa correspondance, Buffon entretient également avec Faujas une relation d'abord cordiale, puis assez intime par la suite. Cette correspondance court de 1777 jusqu'à la mort de Buffon en 1788. Le CNRS entretient un site internet tout à fait passionnant sur Buffon et l'histoire naturelle²¹⁰. Outre la disponibilité de toute la bibliographie du comte, le site regroupe une quantité considérable de lettres écrites par Buffon. On peut, constater à travers les intitulés et les formules de politesses, l'évolution de la relation entre Faujas et Buffon, vue par le comte. Dans les formules de politesse, on passe peu à peu à des formules simples comme « respectueuse considération »²¹¹ en 1777 lors des premiers échanges, à plus de cordialités en exprimant dans plusieurs lettres un « respectueux attachement »²¹². C'est hors de la période de notre journal que la dimension entre les deux hommes semble changer pour Buffon qui, dans une lettre datée du premier août 1783, change l'appellation « monsieur » en « mon cher ami »²¹³ puis réitère le dix août avec « mon cher bon ami »²¹⁴. Et comme avec les femmes proches de Daubenton, de Bexon ou de Guéneau de Montbeillar, la femme de Faujas est citée comme « ma bonne amie » à qui il adresse « mille tendresses ». Faujas, ainsi que sa famille, font désormais partie intégrante de l'entourage du vieux comte, qui les traite en intimes.

Faujas représente en quelque sorte un ami de vieillesse du comte. Et l'étonnante absence de Lacepède dans ce journal peut s'avérer révélatrice du désir de Faujas d'être - déjà en 1782 – un des principaux familiers du grand naturaliste.

²⁰⁹ *Ibid.*, page n°66, tableau n°1.

²¹⁰ Pietro Corsi, Thiéry Hoquet [dir.], *Buffon et l'Histoire Naturelle : l'édition en ligne*, <http://www.buffon.cnrs.fr/>

²¹¹ Correspondance de Buffon, édition électronique, Lettre L272.

²¹² *Ibid.*, Lettres L416, L451, L499.

²¹³ *Ibid.*, Lettre L 521.

²¹⁴ *Ibid.*, Lettre L 524.

II : LE RAPPORT A LA FEMME

Dire vulgairement que Faujas de Saint-Fond serait un « homme à femme » serait tout à fait erroné. Ce rapport-ci est dû à un contexte historiographique qui donne une place plus importante aux femmes comme actrices actives de l'Histoire. Dans ce voyage, deux aspects du rapport de l'homme envers la femme sont présent. Faujas oscille entre respect des « dames » et mépris des « filles », et se place dans une double vision, parfois ouverte et parfois totalement misogyne.

A : MADAME DE GUILLEMOT, VERITABLE AMIE OU TREMPLIN PROFESSIONNEL ?

Faujas de Saint-Fond semble entretenir avec madame Guillemot une relation d'amitié assez soutenue. Sa présence dans le journal évaluée à 3,54% du total des rencontres de ce voyage la place en quatrième position des personnes les plus fréquentées. Pouvant paraître assez peu élevé, ce taux de fréquentation est à mettre en relation avec le temps que Faujas a passé avec madame Guillemot, qui en comptant le séjour dans sa maison de la Rochette, est relativement important.

La première rencontre avec madame Guillemot remonte au 28 août lors d'un dîner chez monsieur Guillemot où Faujas la qualifie de « femme de beaucoup d'esprit »²¹⁵. Le premier dîner estampillé « chez madame de Guillemot » est daté du deux septembre²¹⁶. Dans le réseau de « l'intendante », on trouve un des personnages qui semble plaire à Faujas, comme la marquise de Cabris (il revoit cette femme qu'il semble tenir en haute estime, quatre fois dont trois en compagnie de madame Guillemot) ou encore son avocat monsieur de Lacroix qui apparaît souvent dans les dîners, et à la Rochette. Cet avocat est, nous dit le minéralogiste, auteur d'ouvrages de civilisation dont Faujas a l'occasion de lire quelques pages à la Rochette.

Madame Guillemot semble être une femme qui aime recevoir et sur les quinze rencontres répertoriées dans le tableau des rencontres (annexe II-a), treize sont des repas dont

²¹⁵ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°22, tableau n°1.

²¹⁶ *Ibid.*, page n°25, tableau n°1.

douze chez elle, plus les quelques jours passés exclusivement à la Rochette. Quelques personnages, comme madame de Cabris ou monsieur Delacroix sont assez récurrents à ces dîners. Delacroix et Faujas ont grâce à ces dîners liés une amitié qui semble compter pour le minéralogiste. En parlant de l'avocat, l'auteur s'exprime en ces mots : « allé rendre visite à M^o. Delacroix célèbre avocat que je vois souvent chez madame Guillemot et qui a beaucoup d'amitié pour moi »²¹⁷.

On voit aussi apparaître dans ces dîners et soupers monsieur de Saint-Germain qui rentre de Suez, le « poète de l'Iphigénie en Tauride »²¹⁸ Jean-François Guillard, et monsieur de la Cretelle qui est dit « avocat de réputation »²¹⁹ avec qui il part à la Rochette. Dans la maison de campagne, Faujas croise Noverre revenant d'Angleterre et ayant des histoires d'évasions à raconter, et enfin monsieur Rénard avec qui Faujas va visiter Melun. Un mélange en somme assez hétéroclite qui pourrait satisfaire cette réunion de « gens de lettres », « gens de science » et « gens d'esprit » à l'instar de la réunion des savoirs des grands salons.

Mais pour parler de salon, faut-il prendre en compte la dimension de la régularité comme Madame Geoffrin, les lundis et mercredis ? Dans ce cas présent, les éléments que nous donne Faujas ne permettent pas d'établir une régularité dans les soirées de madame Guillemot, et on ne sait non plus si la communauté réunie autour de cette dernière permet ici de prouver formellement que la pratique du salon soit parfaitement applicable. On peut alors envisager que c'est une esquisse de salons qu'ébauche Faujas au cours de ses différentes visites. Il peut également s'avérer que son témoignage soit tronqué par le fait qu'il ne soit pas tout à fait assidu aux différentes manifestations organisées chez madame Guillemot.

Nonobstant des considérations faites sur cet éventuel salon, madame Guillemot est une des relations les plus appréciées de Faujas, et il semble jouir de la compagnie de ce réseau, à table, à l'opéra et au théâtre.

B : LES INFLUENTES ET LES SAVANTES

D'autres femmes d'importance gravitent dans le monde que fréquente ou tente de fréquenter Faujas de Saint-Fond. A commencer par la Reine que Faujas observe de plus ou moins loin et qui semble provoquer chez lui une certaine admiration. C'est le cas notamment

²¹⁷ *Ibid.*, page n°58, tableau n°1.

²¹⁸ *Ibid.*, page n°66, tableau n°1 – le 02/11/1782.

²¹⁹ *Ibid.*, page n°68, tableau n°1 – le 06/11/1782.

lors d'une représentation au théâtre où il en parle comme d'une dame de bien : « cette Reine a du jugement et de la sensibilité et quelle fera certainement le bien lorsqu'on ne lui cachera pas la vérité. »²²⁰ Tout cela pour une attitude rêveuse face au tonnerre d'applaudissement que la salle de la Comédie Française donne pour l'amie de Buffon : madame Necker.

Suzanne Necker, une amie intime de Buffon, et d'après Jacques Roger le dernier amour de sa vie, n'est présente que deux fois dans ce texte. Toutefois Faujas semble se féliciter de pouvoir lui parler lors d'une soirée chez Buffon. Tout d'abord, madame Necker apparaît lors d'une représentation des « Insulaires de la Nouvelle-Zélande »²²¹ à la Comédie Française. Faujas nous dit que quelques vers portant sur le bon gouvernement étaient adressés directement à l'ancien ministre, ce qui aurait eu pour effet de générer un tonnerre d'applaudissements. La présence de cette famille semble même après la disgrâce de Jacques Necker et sa démission le dix-neuf mai 1781, être fort appréciée du public, voire même de l'opinion publique.

Une véritable rencontre survient deux jours après la représentation lors d'une soirée chez le comte de Buffon :

« J'ai eu ensuite un long entretien avec madame Necker sur le sieur Bleton auquel elle écrivait un fort, on lui en avoit dit des merveilles et cité des faits. Elle m'a paru satisfaite de ce que je lui ai dit à ce sujet, elle m'a dit du moins que personne ne lui avait parlé aussi raisonnablement sur cette matière. »²²²

On peut voir grâce à cet extrait que madame Necker est une femme très au fait de l'actualité des sciences parallèles qui noircissent de nombreuses pages des journaux généralistes et scientifiques. Bleton, dauphinois comme Faujas, est sur une pente descendante à cause de Lalande, mais on peut voir qu'il reste un sujet de discussions de salon. D'autre part, on sent également une certaine satisfaction de la part d'un Faujas qui apprécie les compliments d'une telle dame et ne manque pas de préciser que c'est bien son propre avis qui a prévalu parmi d'autres.

²²⁰ *Ibid.*, page n°47, tableau n°5 - le 05/11/1782.

²²¹ *Ibid.*

²²² *Ibid.*, page n°50, tableau n°1.

Une autre femme, elle aussi assez peu présente mais très intrigante, se nomme madame Démaret. Cette dernière contacte Faujas dès son arrivée à Paris : « Reçu une lettre de Madame Démaret naturaliste qui m'a appris son arrivée à Paris »²²³. Le plus intéressant ici est la dénomination que lui donne Faujas. Lui qui est toujours prompt à dire qui est « vrai savant » ou « vrai philosophe » et surtout à ironiser sur le contraire, dit de cette femme qu'elle est naturaliste. Faujas répond à son invitation et dîne chez elle le vingt-neuf décembre où il réitère son observation mais en la tempérant quelque peu : « cette femme est pleine d'esprit et passionnée pour l'Histoire naturelle, elle forme un cabinet »²²⁴. Il est bien étrange que de « naturalise », Faujas relègue cette femme au rang de passionnée, c'est-à-dire de professionnelle à amatrice. Pourtant il semble qu'il ait un certain respect pour elle. Mais la femme, pour un esprit de cette époque, peut elle vraiment être une savante, elle qui est dominée par les passions que provoque son anatomie²²⁵.

On ne sait vraiment comment Faujas appréhendait réellement la Femme. Il montre pour nombre d'entre elles respect et parfois tendresse et admiration, mais ce revirement lexical au sujet de madame Démaret met un certain doute à l'ouverture de Faujas. Cependant, il fait très clairement une distinction entre deux genres de femmes qu'il considère avec plus ou moins de respect.

C : « DAMES » ET « FILLES »

Il existe chez Faujas un certain antagonisme en deux types de femmes qu'il nomme « dame » ou « fille ». Bien entendu, le substantif « fille » ne saurait s'analyser dans le cas présent comme l'expression du lien de parenté : la fille de quelqu'un est alors considérée vis-à-vis de sa parenté. Ceci dit, il existe apparemment un autre emploi du terme fille qui est bien moins respectueux. Tout d'abord, c'est l'intérêt intellectuel de la femme que Faujas remet en cause lors de la critique d'une représentation de la pièce *l'Ecueil des mœurs* ou « la scène se passe chez des filles » et dit-il, « devient par là même d'un médiocre intérêt. »²²⁶ Il est très clair sur sa critique : le genre des personnages nuit à une pièce qu'il trouve pourtant bien

²²³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°88.

²²⁴ *Ibid.*, page n°92.

²²⁵ Dominique Godineau, « Femme », in Michel Vovelle [dir.], *L'Homme des Lumières, Op. cit.*, page 435.

²²⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°12, tableau n°5 – le 15/08/1782.

écrite. Le quinze août, lors de sa première visite à la Redoute Chinoise, il se plaint d'une « trop grande affluence de monde et surtout de filles », encore une fois comme si elles représentaient une nuisance pour le savant.

C'est une forme de mépris qui ressort également lors des descriptions de l'hermaphrodite et de sa partenaire qui n'est, sous la plume de Faujas, que « cette fille ». On croirait presque à une forme de misogynie populaire et acceptée qui place la femme sur un plan caricatural, comme Faujas a pu le voir lors d'une représentation du Roi Lear. On a des « personnages horribles »²²⁷ et une fille démesurément ingrate. Peut-être que ce mouvement participe à la réaction « anti-féminine » illustrée par la demande de Ducis en cette année 1782 où il ne veut « plus donner de billets aux femmes pour les assemblées publiques afin de rendre à ces assemblées la gravité qu'elles avaient autrefois »²²⁸.

Même s'il est parfois difficile de savoir si cette apparente misogynie est totalement consommée dans un esprit que l'on n'appréhende que par la plume, une discussion entre Faujas et le peintre Greuze sonne comme une confirmation. Les deux hommes se rencontrent le soir du neuf février au Vauxhall²²⁹. Ils entrent alors dans une conversation sur les « filles publiques ». S'en-suit un tonnerre de considération sur le caractère presque inhumain de la femme : « si la nature ne s'était pas épuisée dans de belles formes et n'avoit pas oublié de leur faire une âme. Il m'a répondu que j'avais parfaitement raison ». Les deux hommes en font « une race à part dans l'espèce humaine » qui n'a en somme pas de raison. Une « race » dite « folâtre, étourdie, inconséquente capricieuse aimant la joie, la table et presque tous les vins. » La concertation très détaillée montre presque du dégoût pour cet autre genre.

On ne voit donc la femme que sous son aspect charnel et à travers ces « si belles formes ». Quand il parle de filles, Faujas, plus souvent sur leur apparence que sur leur éventuelle capacité de raisonnement, ne réserve qu'à une mince partie de ses connaissances féminines le terme « dames ». Swediar, le médecin tantôt allemand tantôt anglais, parle des femmes comme d'objets sexuels qu'il aime « attaquer » et se vante des ses douze maladies vénériennes²³⁰. Et Faujas, lors de ses sorties au Vauxhall, nous informe sur des « filles aux tournures agréables » ou sur la « multitude de jolie filles » présentes dans la salle.

²²⁷ *Ibid.*, page n°104, tableau n°5 – le 08/02/1783.

²²⁸ Cité dans les *Mémoires de Bachaumont*, 1^{er} mars 1782, t.20, Londres, 1783, p.119, in Jean de Viguerie, *Filles des Lumières*, Mayenne, Dominique Martin Maurin, 2007, page 243.

²²⁹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°105, tableau n°5.

²³⁰ *Ibid.*, page n°37, tableau n°1.

Apparemment, les « filles » représentent des nuisances pour notre Dauphinois seulement quand elles ne sont pas à son goût.

Dans sa relation avec l'autre, Faujas montre ici un revers étonnant comparé à toutes les bienfaites paroles qu'il écrivait concernant ses « dames », comme madame Guillemot, madame Necker et bien d'autres femmes de rang qui sont traitées dans ce journal avec plus de déférence.

Quoi qu'il en soit, ce rapport à l'autre n'est pas unilatéral et Faujas ne réalise pas un voyage passif. Il devient en quelques occasions le centre d'intérêt du monde parisien.

III : FAUJAS, UN CENTRE D'INTERETS ?

Quand une carrière prend de l'ampleur, c'est le moment où la notoriété propre d'un individu lui permet de susciter l'intérêt des autres. Faujas, au cours de ce voyage, ne fit pas que bouger et visiter d'autres lieux chez d'autres personnes. Parfois, c'est son nom que l'on recherche, ses travaux et logement devenant eux aussi des lieux de curiosité.

A : VISITE ET CABINET PERSONNEL

La capitale des Lumières recèle un grand nombre de cabinets prestigieux que les livres de voyages répertorient dans leurs tableaux de curiosité²³¹. Notre Dauphinois, bien qu'il ne soit pas un savant de premier rang, entretient lui aussi un cabinet volcanique qui est visité à deux reprises par de prestigieuses personnes. Tout d'abord, nous pouvons affirmer que Faujas considère sa collection comme un véritable « cabinet volcanique »²³². Les visites de sa collection sont concentrées sur la fin octobre et le début novembre, jusqu'à ce qu'il vende des parties de ladite collection au jardin du roi et à Vaughan.

La première visite remonte au quinze octobre 1782 : il reçoit, dit-il, « des savants » et des « connaisseurs » dans son cabinet, et en tire une satisfaction certaine. Il échappe même un brin de d'autosatisfaction que son style toujours très retenu ne laisse que rarement apparaître : « ma collection volcanique [...] leur parut du plus grand intérêt qui j'ose le dire les a surpris

²³¹ Thiery, *Almanach du Voyageur* à Paris, 1781, pages...

²³² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°59 : « mon cabinet volcanique ».

au-delà de toute exception »²³³. Des connaisseurs et savants d'autant plus qui apprécient apparemment beaucoup le cabinet qu'organise Faujas dans son logement chez le duc de Chaulnes.

Mais les visiteurs de Faujas ne sont pas que des savants anonymes. On compte également parmi les curieux monsieur Stoutz qui est à cette époque sous-inspecteur des mines de France²³⁴, un certain abbé Monge, dont on ne sait s'il fait partie de la famille du mathématicien Gaspard Monge, et le dix-huit octobre deux femmes prestigieuses madame Jay et madame Isard s'avérant être les femmes de congressistes américains. Il reçoit également la visite de Carl Von Linné le jeune, fils du grand concurrent de Buffon qui est alors professeur de médecine à Uppsala. Bien que Faujas n'en fasse aucun commentaire et préfère se concentrer sur les américaines, ce sont bien deux écoles d'Histoire Naturelle qui se rencontrent lors de cette journée, et on sait qu'à cette époque les linnéens d'Angleterre et les français de l'école de Buffon sont en pleine guerre épistémologique²³⁵. Ce nom reste tout de même prestigieux dans le monde des sciences et Faujas réussit à attirer des visiteurs de choix en une courte période.

Enfin, c'est à son maître que Faujas montre sa collection le trois novembre²³⁶. Encore une fois, le Dauphinois se félicite de l'effet que sa collection a sur Buffon, nous précisant qu'il « en a été enchanté ». Cette présentation fait sans doute écho à la vente de la moitié de la collection volcanique de Faujas convenue le trente octobre, quelques jours seulement après les séances de visites.

Une collection réunie en cabinet qui trouve une courte mais certaine notoriété auprès des visiteurs, savants comme profanes, et enfin l'achat de cette même collection par la couronne, par l'intermédiaire de son mentor. Barthélemy Faujas de Saint-Fond peut dans certaines occasions sortir de la bienséante modestie qui s'impose au « monde », et s'offrir quelques instants de satisfaction personnelle quand il devient pour un temps, centre d'intérêt.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ René Taton, *Enseignement et diffusion des sciences, op. cit.*, page 403-I

²³⁵ René Taton, *Histoire générale des sciences, op. cit.*, Livre III, « Les sciences de la nature », pages 571 à 676, on voit que dans de nombreux domaines de l'Histoire Naturelle, les linnéens et les français sont en contradiction.

²³⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°64.

B : LA VISITE DES CATACOMBES, UNE CONSECRATION ?

Nous avons pu envisager le rôle d'expert, voire de consultant, que Faujas peut occuper quand il s'agit du monde minéral. Ses nombreuses visites des catacombes et le développement de son réseau au cours de ce déplacement lui permettent d'organiser, en tant que guide et non plus en tant qu'invité, une visite des catacombes souterraines de Paris. Il nous dit avoir « engagé » des personnes de sa connaissance pour faire « le voyage souterrain », c'est-à-dire une excursion dans les carrières souterraines que Faujas connaît maintenant assez bien. Il nous précise également qu'il se rend à l'Observatoire avec « l'intendant des bâtiments » monsieur Guillemot, qui est en charge de tous ces chantiers.

Orchestrée le dimanche quinze avril 1783²³⁷ pour le jour de Pâques, cette journée réunit un grand nombre d'influents personnes du réseau de Faujas, ainsi que quelques autres toutes aussi connues dans le milieu des sciences. La compagnie compte cinq femmes, dont la comtesse de Sabran et la marquise de Bondi, et huit hommes dont le comte de Cassini, adjoint à l'académie et fils du directeur de l'observatoire, Cours de Gibelin qui est l'auteur du *Monde primitif* (ouvrage primé), censeur royal et proche de d'Alembert, monsieur Guillemot, ainsi que Faujas et 20 domestiques. Soit une excursion d'environ trente-trois personnes avec notre minéralogiste pour guide. Faujas prend la curieuse précaution de noter scrupuleusement tous les membres de cette compagnie souterraine, de la même façon qu'il organise son plan comptable à l'arrivée à Paris²³⁸. Plus que l'invitation de quelques amis curieux, c'est vraisemblablement une présentation de son réseau que Faujas fait dans ce passage. On constate par ailleurs que certaines de ces sont personnes très bien installées dans le monde académique. Notre minéralogiste, qui pense certainement à briguer une place de correspondant à l'académie²³⁹, se sert de cette présentation des catacombes pour se montrer à un certain nombre de gens d'influence. Cette acte peut parfaitement coïncider avec les quelques visites chez Condorcet, son rapprochement avec Chaulnes, et sa relation avec Buffon.

²³⁷ *Ibid.*, pages n°112 et 113.

²³⁸ *Ibid.*, page n°112.

²³⁹ Dans une lettre du trois octobre 1781 (L451), Buffon parle déjà à Faujas d'éventuelles opportunités d'évolutions à l'académie : « A l'égard de la correspondance avec l'Académie, je pense, monsieur, que vous êtes du petit nombre des hommes auxquels on devrait non seulement l'accorder, mais même l'offrir. J'en parlerai sur ce ton ; mais M. Andanson pourra vous dire que le nombre des correspondants est limité, et qu'il faut attendre qu'il vaque des places par mort, et je suis persuadé qu'il pourra vous faire inscrire comme expectant, parce que vos ouvrages sont bien connus de l'Académie. »

Dans ce monde où les relations académiques et nobiliaires sont au cœur de toute ascension sociale, un seul « sponsor » ne peut pas forcément suffire, et cela même quand on est le protégé d'un grand maître. Ainsi, faire parler de soi de façon positive ne peut qu'apporter de l'eau au moulin d'une réputation en construction.

Finement organisée, la visite commence dans l'appartement des Cassini qui dirigent l'Observatoire depuis plusieurs générations. Ensuite, tout ce beau monde fraîchement armé de bougies est invité à descendre les cent quatre-vingt marches sinueuses menant aux carrières souterraines de l'Observatoire.

Du réseau de sociabilité naît des rencontres et parfois des amitiés. Faujas, même si nous l'avons parfois quelque peu déshumanisé en le montrant en scientifique froid ou en voyageur calculateur, n'en reste pas moins un homme, et un homme fragile. L'éloignement de sa ville et son état de santé souvent détestable le font parfois plonger dans une mélancolie que peu de remèdes arrivent à soigner.

Il réussit, pour limiter les maux engendrés par cet éloignement, à nouer ou à garder des liens avec le Dauphiné. Par la correspondance d'abord, avec des récurrences flagrantes pour des correspondants favoris avec ceux qui devaient être ses plus proches amis. A l'intérieur même de la capitale, il réussit également à conserver ce lien social régional et nous fait part dès qu'il le peut de l'origine dauphinoise des protagonistes qu'il rencontre ou côtoie. On ne peut douter de la passion de Faujas pour le Dauphiné naturel et géologique qui est un tremplin vers l'Histoire naturelle et un de ses objets d'étude. Mais il semblerait également que le Dauphiné soit un lieu de rapprochement social. Le Dauphiné dans Paris, voilà ce que Faujas, Dolomieu et quelques autres compères, reforment à quelques occasions.

Parfois enfin, Faujas entre dans l'intimité de ses relations. Il entend ou écoute puis note dans son journal des morceaux de vies amoureuses ou familiales qui passent quelques centaines d'années après, du domaine privé au domaine public. De grandes affaires aux petits moments d'intimité, le témoignage d'un Faujas plus humain nous fait entrer alors dans les cœurs des autres.

I : L'ENTRETIEN DES LIENS REGIONAUX

Dans cette société urbaine essentiellement multirégionale mais également internationale, on note quelques moments où le besoin de rapprochement avec ceux qui partagent des entités géographiques proches se fait sentir. Que ce soit par les échanges épistolaires ou par les fréquentations parisiennes, le dauphinois est toujours marqué et reconnu dans les lignes qu'écrit Faujas.

A : UNE CORRESPONDANCE FOURNIE VERS MONTELIMAR

Faujas entretient une correspondance assez fournie durant la première partie de son voyage, mais à partir du neuf janvier il n'y a plus aucune mention de cette dernière. C'est au mois d'août que la correspondance est le plus abondante avec plusieurs lettres par jour, et au moins 33 % du courrier à un rapport avec sa ville natale. On peut noter tout d'abord une forte correspondance avec une certaine madame de Lacoste et avec le père Receveur qui est dit cordelier, et qui tient régulièrement Faujas au courant des dernières nouvelles de sa ville, nouvelles qui ne sont en général pas très réjouissantes.

On peut noter la lettre avec monsieur Boisset²⁴⁰ qui s'avère certainement être de sa famille car il porte le même nom que sa mère, mais également de sa cousine Solange Boisset avec qui il fait son second mariage²⁴¹. C'est une des seules lettres que Faujas destine à sa famille, mise à part une lettre à son frère qui est dit militaire²⁴², une autre à une branche des Faujas résidant à Annonay²⁴³, et une dernière à sa fille à qui Faujas fait parvenir un bijou en forme de croix en or²⁴⁴.

Faujas destine également quelques colis à sa ville natale. Il doit certainement s'adresser à lui-même des colis pour les avoir en rentrant de Paris (avec notamment des livres et des instruments de sciences). Le cinq décembre, il montre également qu'il n'a pas rompu ses liens avec ses parents et envoie cinq Louis à sa mère, dit-il « pour des commissions », ce paquet

²⁴⁰ *Ibid.*, page n°74, tableau n°7.

²⁴¹ Justin Brun-Durand, *Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme : contenant des notices sur toutes les personnes de ce département qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs travaux, avec l'indication de leurs ouvrages et de leurs portraits*, Grenoble, H. Falque et F. Perrin, 1900 – 1901, Tome I, page 311 à 315.

²⁴² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°86 – tableau n°6.

²⁴³ *Ibid.*, page n°20 – tableau n°6.

²⁴⁴ *Ibid.*, page n°88 – tableau n°6.

était sûrement accompagné d'une note précisant les dites commissions, car aucune autre lettre à sa mère n'est répertoriée. Une autre grande absente de ce relevé des correspondances est sa femme Marguerite Richon-Desmarest à qui il n'envoie apparemment aucune lettre.

B : L'IMPORTANCE DE LA FAMILLE DE LACOSTE

Il est possible que cette famille de Lacoste ait un lien avec le Baron Antoine-Clément de Lacoste (1773-1809), natif de Romans en Dauphiné, qui fut un militaire reconnu durant les guerres révolutionnaires et du premier Empire²⁴⁵ ; Faujas utilisant à quelques reprises « de Lacoste » en parlant de la dame ou du chevalier.

Du point de vue épistolaire, on peut d'ores et déjà noter que 17,39% de la correspondance de Faujas est avec la famille de Lacoste. Madame de Lacoste semble être assez importante pour Faujas car c'est à elle qu'il écrit le plus de « longues lettres ». De surcroît, il lui achète également un dictionnaire d'anglais le trois septembre. Cette correspondance reste quelque peu inégalitaire et se termine abruptement le quatre septembre avec une dernière lettre « de huit pages »²⁴⁶ expédiée par Faujas à cette date, contenant peut-être le dictionnaire acheté la veille. Puis, on n'a plus aucune mention de contact entre les deux Montiliens. Peut-être que les affaires de « calomnies » dont Faujas fait l'objet en son pays ont eu raison de la confiance de madame de Lacoste.

De plus, le chevalier de Lacoste représente une des fréquentations privilégiées de Faujas avec un taux de 1,89% : les deux hommes se voient en effet huit fois au cours de ses déplacements et les rencontres durent dans le temps. Faujas expédie également deux lettres au chevalier, mais sans mention de réponse. En tous cas, il ne cache pas son attachement pour cette famille. En effet, lors d'une journée passée avec le chevalier :

« Dinné avec le chevalier de Lacoste qui m'a mené chez son avoué et m'a parlé toute la journée des affaires de son frère qu'il est occupé à poursuivre ici, il a été charmé que je m'édifiaie moi-même de démarches qu'il avait faites jusqu'à ce jour, j'ai consenti avec plaisir par attachement pour lui

²⁴⁵ Michaud, *op. cit.*, tome XXII, page 377.

²⁴⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°26 – tableau n°6.

à m'ennuyer toute cette journée.»²⁴⁷

Une amitié pour le chevalier de Lacoste qui semble pousser Faujas à mettre de côté sa chère curiosité et son besoin de bouger. L'aspect intime de ce journal est ici assez clair car on peut se demander s'il aurait osé indisposer un ami en écrivant que sa compagnie l'eut fort ennuyé. D'autre part, il semble également que Lacoste estime le jugement de son compatriote Montilien et paraît heureux que Faujas prenne les mêmes partis que lui. Cette relation entre les deux hommes est apparemment dans une optique de protecteur-protégé qui place cette fois le minéralogiste dans une position de protecteur. Conséquemment, il fait jouer de ses relations avec le duc de Chaulnes pour obtenir l'hébergement du chevalier de Lacoste à Chaulnes (près d'Amiens) dans le château du duc, pour lui permettre d'effectuer une retraite au calme, et exprime aussi un réel intérêt pour le bonheur de son ami: « je désire de tout mon cœur qu'il soit heureux et je m'applaudirais d'avoir contribué à sa félicité. »²⁴⁸ C'est bien une véritable marque d'amitié que Faujas exprime dans ce passage où cette prétendue bienveillance qu'exprime souvent Freycinet dans sa biographie transparait de la plume du savant.

Ce rapprochement avec des membres de la communauté de son ex-sénéchaussée ne transparait pas uniquement au niveau épistolaire et n'est pas cantonné à une famille. Nombreux sont les « compatriotes » que Faujas rencontre dans son voyage et qu'il n'hésite pas à décrire comme dauphinois.

C : LES RAPPROCHEMENTS DAUPHINOIS

Outre le marquis de Condorcet dont les racines dauphinoises remontent à environ deux siècles, Faujas de Saint-Fond ne rate jamais une occasion de parler d'un « compatriote ». Tout ce qui est en rapport avec sa patrie natale est directement cité dans les descriptions des personnages. Durant sa vie parisienne, Faujas côtoie, nous dit-il, neuf Dauphinois dont certains avec qui il partage de forts liens d'amitié comme Dolomieu ou le chevalier de Lacoste.

Dolomieu représente le plus bel exemple de ces rapprochements dauphinois que Faujas semble parfois rechercher. On trouve même des pratiques de rassemblements

²⁴⁷ *Ibid.*, page n°17.

²⁴⁸ *Ibid.*, page n°91-92.

régionaux en plein cœur de la capitale comme le vingt six décembre : « Allé chez Dolomieu, [...] nous avons dinnés ensemble avec son frère le capitaine de cavalerie allé ensuite à l'Opéra où nous avons trouvé deux de nos compatriotes. »²⁴⁹ Ou le treize janvier où Faujas rencontre le comte de Lapoipe : « cousin du chevalier Dolomieu et aimant comme lui l'Histoire naturelle, j'ai été enchanté de faire connaissance avec ce jeune compatriote. »²⁵⁰. Puis six jours plus tard, le dix-neuf janvier, les quatre dauphinois accompagnés du duc de Chaulnes assistent à des expériences de physique-chimie chez Charles.

La famille de Dolomieu est assez présente dans ce mémoire et représente pour Faujas une double satisfaction. Tout d'abord, ce sont tous les trois des Dauphinois bien qu'assez éloignés géographiquement (environ 125km entre Dolomieu et Montélimar). On constate dans cette sociabilité parisienne largement cosmopolite un goût certain pour leur pays qu'ils peuvent alors reformer en petit comité. De plus, les trois hommes sont épris d'histoire naturelle et de science, ce qui a bien entendu pour effet de ravir Faujas. Ce dernier met, relation son compatriote avec un marchand dauphinois qui vend de la minéralogie venant de l'Oisans.

Un autre dauphinois avec qui Faujas passe du temps est un abbé du nom de Charbonier qui est dit spécialiste du grec et des lettres. Montilien tout comme Faujas, il loge chez le comte de Turpin que Faujas rencontre le onze octobre, et qui s'avère être lui aussi naturaliste et dauphinois²⁵¹.

Les rassemblements régionaux semblent faire partie d'un aspect de la sociabilité des grandes capitales qui permettent à des gens de province de retrouver un certains nombre de repères communs, et parfois de trouver le gîte, comme c'est le cas de Charbonier. Le réseau de sociabilité du « monde » reste certes une condition *sine qua non* dans les perspectives d'ascension professionnelle, et ces réseaux régionaux paraissent plus proches des réunions de plaisir et d'entente.

²⁴⁹ *Ibid.*, page n°89.

²⁵⁰ *Ibid.*, page n°96.

²⁵¹ *Ibid.*, page n°55.

II : MAUX DU CORPS ET DU CŒUR

Faujas de Saint-Fond, malgré le tableau presque divinisé que dresse Freycinet dans sa biographie, reste un homme de chair et de sang, doué d'émotions et qui malgré son regard scientifique du monde n'échappe pas à la mélancolie et à la souffrance.

A : DES DOULEURS PHYSIQUES PERMANENTES

Notre scientifique dauphinois est un homme malade. Il souffre d'une maladie chronique²⁵² qu'il nomme « maux de nerfs » et qui semble lui causer des douleurs assez intenses, particulièrement dans les jambes. Faujas répertorie cinq crises dont certaines paraissent assez violentes, et dit être plus de huit fois malade. Tous ces maux lui causent apparemment beaucoup de désagréments : le réveillant la nuit, l'empêchant de sortir de chez lui comme du vingt-cinq au vingt-sept où il note seulement « malade »²⁵³, ou l'obligeant à rentrer. On apprend aussi qu'elles sont réactives aux changements de température²⁵⁴. C'est ce genre de maladies que l'abbé Bertholon²⁵⁵, dans les mêmes années, disait guérir grâce à son électrothérapie. Mais Faujas semble n'en avoir cure et ne cite pas une seule fois le savant montpelliérain faisant pourtant l'objet d'un article élogieux dans le *Journal des savants*²⁵⁶.

Le remède à ces maladies, Faujas le tient d'une connaissance du Duc de Chaulnes, le docteur Sehwediar « célèbre médecin » aux dires du Dauphinois, dont on ne sait s'il était anglais ou allemand :

« prendre pendant trois semaines des bains dans l'eau tiède, c'est-à-dire que l'on ne sente aucune frictions en entrant dans l'eau, y rester une demi heure, et m'y faire froter dans l'eau même avec une flanelle pour bien ouvrir les pores de la peau, que lorsque je serai sorti du bain et que je serai sec, il faut me faire encore froter avec une flanelle imprégnée de fulmigation

²⁵² « Dont je suis très souvent affecté »

²⁵³ *Ibid.*, page n°101.

²⁵⁴ *Ibid.*, page n°46 « le froid subit m'a donné des maux de nerf j'ai été malade le reste de la journée le thermomètre est descendu subitement du 14°. degré au 8^m. au dessous de 0. »

²⁵⁵ Pierre Bertholon de Saint-Lazard (abbé), *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1780, Université de Paris Sud 11, C2D-13(Gallica).

²⁵⁶ Macquer, « De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie », in *Journal des savants*, mai 1781, pp. 291-294.

Le bain sert à faciliter une application cutanée, comme pour imprégner les nerfs malades de Faujas avec un nouveau fluide visant certainement à réguler ses flux nerveux qui, dans ces années 1780, représentent une période de forte présence de théories sur les fluides vitaux. Il recommande de la « palma christi », ou huile de ricin en français²⁵⁸, qui est assez puissante dans de nombreux domaines mais également dangereuse quand elle est hautement concentrée. Dans le cas présent, une préparation à base de cette huile peut s'avérer être un bon décontractant musculaire. Nous ne bénéficions pas dans ce texte des résultats d'un traitement dont on se sait s'il a été suivi ou non. On sait seulement que Faujas le treize janvier ne peut aller dîner avec ses « compatriotes » car ses douleurs l'obligent à aller prendre un « bain de jambe », peut-être en application du traitement. Faujas semble être un homme assez fragile. Buffon, en août 1783²⁵⁹, dit s'« alarmer de l'indisposition de celui qu'il nomme dorénavant « mon cher ami », comme si Faujas était souvent malade.

Un autre mal physique ronge le minéralogiste, en plus de ses douleurs chroniques Faujas, à cause d'impatience et de malchance, rajoute du mal au mal. Le soir du cinq mars, Faujas accompagne son ami le duc de Chaulnes à la Comédie Française, apparemment à contre cœur. Arrivé au lieu dit, le sort le frappa au ventre :

« étant sorti de voiture
et y ayant oublié quelque chose, j'ai voulu y rentrer
et n'ayant pas la patience d'attendre qu'un domestique
baisse le marche pied, j'ai mis le pied dans la voiture
en m'acrochant à la portière, le pied m'ayant glissé
je me suis laissé tomber avec effort et de toute
ma personne sur le tranchant de la voiture et
sur le marche pied qui étoit en fer, j'ai perdu la
respiration et presque connaissance et j'ai éprouvé
une violente douleur au foy ou le pilore, et je
crois que si la douleur continue je serai obligé de me
faire saigner. »²⁶⁰

²⁵⁷ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°39.

²⁵⁸ Appelée aussi *castor oil*.

²⁵⁹ Correspondance de Buffon, édition électronique, Lettre L521.

²⁶⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°109.

Cet épisode, tragique et pathétique à la fois, oblige Faujas à rester au lit le lendemain à cause de la douleur générée par un choc que l'on peut imaginer assez violent. L'on peut aussi imaginer la frustration d'un homme qui se blesse lors d'une sortie qu'il ne voulait pas faire. En tout cas, on peut constater que même pour traiter les douleurs, le traitement par saignée est envisagé comme pour faire sortir les mauvais fluides pour qu'ils se renouvellent.

Il n'y a pas que le corps de Faujas qui est porté à la douleur durant les mois qu'il passe à Paris. Son cœur est également mis à l'épreuve par une personne chère. Parfois, les revers de l'éloignement vont plus loin que le simple mal du pays et quand on n'est que spectateur d'événements douloureux.

B : MELANCOLIE ET CALOMNIE, LE POIDS DE L'ÉLOIGNEMENT

Par son correspondant le père Receveur, Faujas apprend qu'il est l'objet d'attaques de la part d'une montilienne qu'il dit connaître depuis douze ans. Cette femme est nommée en marge madame Cheynet et est mariée à un membre de la future constituante. Cette note nous montre également que Faujas a certainement dû reprendre ce journal et y annoter des informations après coup. Le minéralogiste doit, loin du lieu de l'affaire, encaisser les coups de ses adversaires et celui de l'éloignement qui l'empêche de répondre.

Cette affaire dont il dit ne pas vouloir parler l'a sans aucun doute particulièrement touché. Il nous fait part assez précisément de ses sentiments, ce qu'il n'a pourtant pas vraiment l'habitude de faire de façon aussi équivoque :

« [cette lettre] m'a donné un chagrin très sensible, [...] j'avoue que mon cœur a éprouvé un moment d'amertume et que mes yeux se sont mouillés de larmes, [...] j'ai vu dis-je avec une mortelle douleur que cette ancienne amie m'a peut être dans un moment de dépit suscité ces calomnies, [...] cette femme m'a donné de plus grand chagrin... »²⁶¹

²⁶¹ *Ibid.*, page n°48.

Tout ce chagrin, nous dit Faujas, est le fait d'une certaine naïveté qu'il juge n'être que « sensiblerie ».

L'autre objet intéressant de ce passage concerne les quelques informations que Faujas égraine quand il tente de se défendre sur le papier : « Je n'ai jamais eu l'intention de nuire au moindre de mes concitoyens, j'ai au contraire [...] taché de leur rendre service, [...] jamais dans l'intention d'être payé de retour »²⁶². Peut être que ces actes furent réalisés quand il était administrateur et que cette amie de douze ans ait eu connaissance de plusieurs services qu'aurait rendus Faujas. Un amie qui devait être très proche de ce dernier car il nous précise avoir fait des sacrifices pour cette dame : « j'ai fait des choses que moi seul connoit et qui ont arrêté mon ambition et ma fortune. » Une confidente, peut-être même une maîtresse, que Faujas aurait caché et que ces biographes n'ont pas déniché. De plus, sachant que Faujas brûlait apparemment sa correspondance durant ce voyage²⁶³, il est fort possible que le contenu de cette lettre ait disparue.

Cette affaire réapparaît brusquement le vingt-huit décembre quand Faujas reprend brièvement les tenants, mais encore une fois sans préciser sur quoi porte cette affaire. Cela lui provoque par ailleurs une vive crise de malaise : « une langueur affreuse d'un soulèvement de cœur qui m'eut rendu très malade s'il en duré encore quelques minutes ... »²⁶⁴ Là, les maux du corps et du cœur se rencontrent, et ces « calomnies odieuses » semblent affliger au savant beaucoup de souffrances.

Ce sont les seuls passages de tout le journal où Faujas est aussi triste. Parfois il nous dit éprouver de la mélancolie à cause du temps où d'une baisse d'énergie, mais en aucune façon il n'a paru aussi touché, choqué et en même temps en colère que dans ces passages précis. Cela nous permet de sortir de l'image du savant froid et calculateur comme il a pu l'être à certains moments dans les cabinets ou chez mademoiselle Dupuis. C'est un homme désespérément humain qui couche sa tristesse et sa frustration sur le papier d'une façon presque touchante et tragique. Peut-être que ses talents d'ancien poète lui permettent de rajouter une once de théâtralité, mais le sentiment et le verbe restent néanmoins liés dans une symbiose mélancolique.

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ Le 11 août 1782, page n°10 : « brûlé des billets dans la matinée. »

²⁶⁴ *Ibid.*, page n°89

Les relations de Faujas furent pour lui un moyen de dissiper tous les tracas. Lors de ses réflexions douloureuses sur ses problèmes à Montélimar, Faujas nous dit que c'est grâce à des visites, qui, dit-il, ont fait « diversion », que son chagrin put se dissiper en attendant les grandes expériences de Lavoisier qui ont semblé remplir totalement l'esprit d'autres informations bien plus intéressantes. Les lettres de madame de Lacoste qui le tirent de sa mélancolie le soir du dix-huit août²⁶⁵, et les sorties et l'Opéra ont également été d'un grand secours.

La capitale est un endroit en mouvement où les humeurs peuvent vite être dissipées. Tous les maux dont souffre Faujas sont en général bien temporaires et ses relations avec le « monde » lui permettent de sortir des périodes de douleurs et de tristesse.

Par ses relations et conversations, Faujas lui aussi entre dans l'intimité des autres. Il entend et parfois note des moments assez peu réjouissants des vies de ses connaissances.

III : DANS L'INTIMITE DES AUTRES

La vie parisienne de Barthélemy Faujas n'est bien entendu pas faite uniquement de science et de calculs carriéristes. Parfois, en égards aux conversations, il lui arrive d'entrer pour quelques temps dans l'intimité des ses connaissances. Dans les quelques cas où l'envie lui prit de noter ses événements dans son journal, c'est nous - lecteurs - trois cents dix-neuf ans après, qui entrons dans l'intimité des ces personnes.

A : L'AFFAIRE DE CABRIS

Fréquentant l'entourage de madame Guillemot, Faujas a l'occasion de rencontrer une femme issue de la haute noblesse provençale dont le nom est toujours connu aujourd'hui. Le soir du deux septembre 1782, notre bourgeois montilien est invité à dîner chez celle qu'il nomme « l'intendante des bâtiments du roi ». Parmi les convives se trouve la marquise de Cabris. Cette dame, nous dit Faujas, est la fille du Marquis de Mirabeau, c'est-à-dire Victor Riquetti quatrième du marquis de Mirabeau, physiocrate, misanthrope et surtout auteur du célèbre *Ami des Hommes* paru en 1756. Louise de Mirabeau, marquise de Cabris, mariée (pour l'argent) en 1770 à l'âge de dix-sept ans, est une jeune femme de seulement vingt-huit

²⁶⁵ *Ibid.*, page n°15.

ans qui plait à notre Faujas qui ne tarit pas d'éloges à son sujet : « cette femme est d'une belle figure de haute taille, je lui ai trouvé beaucoup d'esprit. »²⁶⁶ Il s'étend un peu plus sur sa description le neuf décembre où il nous dit qu'il la trouve :

« aimable
et beaucoup d'esprit, elle est grande et bien faite
et d'une belle figure et quoi qu'elle soit jeune en
core, les peines et les inquiétudes l'on vieillit , elle
se conduit avec fermeté et son courage me plait
infiniment. »²⁶⁷

Cette description rejoint l'appréciation de Guy Chaussinant-Nogaret qui nous parle d'une femme « d'une vive intelligence »²⁶⁸. Cette marquise, bien que belle est vive d'esprit, semble être une femme tourmentée. Elle a été secouée par un procès de famille intenté avec sa mère et Gabriel, contre Victor pour des affaires d'argent, puis rejetée par Gabriel qui change subitement de discours en 1780²⁶⁹. La marquise est, nous dit Faujas, dans une position très inconfortable prise entre une tyrannique famille l'ayant mariée de force avec un homme dit « impuissant, d'une hérédité malsaine, et d'un esprit dérangé »²⁷⁰.

D'après Faujas, la marquise se serait éprise du chevalier de Briançon qui l'accompagne lors d'un dîner chez Lacroix :

« il est clair qu'il y a de la galanterie
dans son aventure et que le chevalier de Briançon
est son chevalier dans toute la force que terme , mais
cette pauvre femme ayant un mari fou et des
parents qui la maltraitoit, et ayant trouvé un homme
qui s'intéressoit à son sort il est naturel quelle s'y
soit attaché. »²⁷¹

Une façon assez romantique de décrire les relations amoureuses de cette sulfureuse Provençale qui, quelques années plus tôt, avait créé un véritable scandale : en 1770, l'année

²⁶⁶ *Ibid.*, page n°25.

²⁶⁷ *Ibid.*, page n°83.

²⁶⁸ Guy Chaussinant-Nogaret, *Mirabeau*, Paris, Seuil, 1992.

²⁶⁹ Louis de Loménie, *Les Mirabeau : nouvelles études sur la société française au XVIIIe siècle*, Tome II, Paris, E. Dentu, 1879, [Ressource électronique] Grenoble : SICD2, 2008, page 576 et 577.

²⁷⁰ Guy Chaussinant-Nogaret, *op. cit.*, page 49.

²⁷¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°83.

de son mariage, la jeune marquise de Cabris rencontre pour la première fois un frère qu'elle n'a jamais connu. Gabriel, son frère qui ne sait pas encore qu'il deviendra un des tribuns de la Révolution, a alors vingt et un ans. Entre le frère et la sœur le coup de foudre est apparemment immédiat, et leur idylle est une des raisons de son emprisonnement au château d'If en 1774.

En tout cas, cette situation d'adultère entre la marquise et le chevalier ne dérange pas du tout Faujas, qui dîne avec eux le soir du premier janvier. Ce sera par ailleurs leur dernière rencontre. Il est à noter que, dans l'intégralité du journal, Faujas ne s'offusque jamais des pratiques sexuelles de ses connaissances, même de ceux qui collectionnent les véroles.

B : UN FAUJAS CONFIDENT

La marquise n'est pas la seule personne dont on peut suivre les péripéties amoureuses. Faujas entre dans la confiance des deux amants et nous livre les deux versions de la même affaire de cœur.

Le vingt-quatre octobre²⁷², Faujas rend visite à madame Adanson, qui doit certainement appartenir à la famille du collaborateur de Buffon, pour lui rendre une visite de courtoisie. Apparemment, madame Adanson a pris Faujas comme confident d'une histoire entre elle et un certain monsieur Girard, que Faujas décrit comme « son ancien ami ». Il loue la fermeté et le caractère apparemment bien trempé de cette dame. Après être sorti de chez madame Adanson, Faujas se rend chez l'autre protagoniste de cette affaire, monsieur Girard. Le jugeant d'un caractère apparemment « cynique », Faujas décrit ce Girard comme un homme malheureux malgré ses rentes confortables (50000 livres). Il nous dit clairement que c'est sa « séparation » avec madame Adanson qui l'a mis dans cet état : « Je crois qu'il ne reverra jamais cette femme mais je crois aussi qu'il ne l'oubliera jamais. »²⁷³ Encore une histoire d'amour qui se finit mal et dont Faujas est le spectateur. Il est tout de même curieux que la même journée, il se rende chez les deux partis ; comme pour avoir les deux versions de la rupture. Et on pourrait croire que sa curiosité de scientifique a des répercussions sur sa vie sociale, avec un désir intarissable de savoir, dans tous les domaines possibles.

²⁷² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°60, tableau n°1.

²⁷³ *Ibid.*, page n°61, tableau n°1.

Le duc de Chaulnes prend également Faujas comme confident, lors d'un événement encore assez peu réjouissant, à notre point de vue en tout cas :

« Reçu des visites. M^o. le duc de Chaulnes a appris que
Madame sa mère étoit à toute extrémité d'une
hydropisie de poitrine, il m'en a fait part, je sais
quelle est morte, il hérite par la de 30 mille Livres
de rente de plus. »²⁷⁴

Tout d'abord, rappelons que l'hydropisie est l'accumulation d'un liquide semblable à la lymphe dans une cavité quelconque. *L'Encyclopédie* parle de cette maladie comme d'une complication de l'asthme nommée « asthme humide ». Pour faire simple, il s'agit d'un remplissage de la plèvre par du liquide créant une pression sur le thorax. A la mort de sa mère, Chaulnes va donc voir Faujas pour lui confier cet événement, mais les savants ne semblent pas être prompts aux épanchements.

C'est d'une manière assez sobre que Faujas expose les faits que Chaulnes lui communique. Toutefois, il est assez étrange que l'argent s'invite dans une conversation en somme assez grave comme si cet événement lui permettait d'accéder à de nouvelles entrées d'argent.

²⁷⁴ *Ibid.*, page n°82, tableau n°1.

TROISIEME PARTIE : PARIS, UNE VILLE DE PLAISIRS MONDAINS ET PITTORESQUES

Le travail et les réseaux ne peuvent être les seules composantes d'un voyage, même si la carrière scientifique de Faujas est un des buts premiers. Les sorties, les réunions mondaines et la culture du goût et du plaisir sont des composantes primordiales de la vie parisienne des sociétés savantes. Être un homme du monde, c'est adhérer à une facette de la carrière scientifique. Ainsi Faujas se sert de son éducation artistique et de son goût pour les plaisirs mondains qui lui permettent d'entrer dans le moule. Mais on ne peut pas affirmer que ces actes mondains aient été calculés, et même si Faujas essence les « vrais philosophe », on sent au fil des pages qu'il aime faire partie de ce monde et participer à toutes les activités de plaisir que lui offrent la capitale.

Les visites culturelles et artistiques, le théâtre et l'opéra, répertoriés dans les tableaux trois, cinq et six, représentent, on le voit bien, la majeure partie des sorties de Faujas. Ainsi, tout en entretenant ses liens d'amitié, Faujas visite la capitale et nous donne quelques aperçus de ce que le monde avait à offrir. A travers l'œil puis la plume de notre témoin à charge, on découvre un Paris parfois perdu, parfois conservé. On voit se dessiner une ville joyeuse et huppée qui sait mordre la vie à pleine dent et qui se complaît dans une volupté qui se trouve bien loin du tableau des rues que décrit Arlette Farge²⁷⁵ où des problèmes sociaux économiques que Daniel Roche analyse²⁷⁶.

Paris d'après Barthélemy Faujas de Saint-Fond, c'est un peu la même que celle des guides de voyageurs, des cabinets aux galeries d'art, de la Comédie Française à l'opéra des boulevards, du Vauxhall à la Redoute Chinoise, les loisirs sont présents partout, et presque tout le temps. Abordables ou non, ces lieux que Faujas revoit où parfois découvre ont aussi pour les lecteurs de son journal, un goût de lointain.

²⁷⁵ Arlette Farge, *Vivre dans les rues de Paris au XVIII^e siècle*, Folio Histoire, Gallimard et Julliard 1992 (1^{er} édition 1979).

²⁷⁶ Daniel Roche, *Le peuple de Paris*, Paris, Fayard, 1998 (1^{er} édition 1981).

CHAPITRE VII : DES PEREGRINATIONS ARTISTIQUES

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que les premières années du jeune Barthélemy Faujas étaient consacrées à l'étude de la poésie et des belles lettres. Apparemment doué, si on en croit ses biographes, Faujas se détourne peu à peu des lettres. Pourtant, les arts sont une des composantes très importantes de ses pérégrinations, et participent en même temps à la dimension de loisir de ce journal, mais également à l'intégration dans un monde de « culture cultivée » permettant de se distinguer.

Le monde des arts est alors bien représenté dans les descriptions et les anecdotes mises à la disposition du lecteur. Encore une fois, certains aspects assez intimes ou tout simplement assez rudes nous font penser que ce journal n'avait pas vocation à être publié. Quoi qu'il en soit, l'aspect pluridisciplinaire du savant moderne prend alors un sens tout particulier. Il ne s'agit plus que d'une ouverture sur les autres sciences avec un minéralogiste penché sur la chimie ou un médecin physicien, c'est un homme qui réalise verbalement un clivage entre lettres et sciences, et fait intellectuellement office de lien entre deux mondes qui sont en train de s'éloigner peu à peu, et qui ne sont plus aujourd'hui sur le même rivage. Faujas cultive un autre aspect de sa personnalité dans ce voyage. Cet amour du beau ne se dissocie absolument pas de l'esprit scientifique, mais qui apporte de l'eau au moulin dans le suivi de ces hommes de culture et d'esprit que représentent les scientifiques de l'époque moderne.

L'art se retrouve également dans les multiples facettes de ce voyage. A travers ses rencontres, Faujas cultive son goût des arts et converse parfois avec les grands artistes de ce temps, comme Greuze ou Houdon. La science rencontre aussi la sculpture et l'architecture, et là le travail de passeur est sur le devant de la scène. Enfin, les loisirs artistiques parisiens qui proposent une diversité étonnante de spectacles amènent parfois notre pérégrin à des moments de contemplations, allant dans le cas d'une jeune cantatrice jusqu'à une admiration proche de la vénération.

I : RENCONTRES AVEC LE MONDE DES ARTS

Au cours de ses nombreuses rencontres, Faujas de Saint-Fond croise et parfois converse avec un certain nombre d'artistes reconnus. Dans les galeries ou dans les lieux de sociabilité, la rencontre avec l'art est souvent créatrice de beaucoup de joie pour le montilien. On voit aussi que cette sociabilité artistique donne lieu à de bonnes surprises comme des dons ou des rencontres plutôt étonnante avec soi-même.

A : LES RELATIONS AVEC LE MONDE DES ARTS

Faujas, en digne représentant de l'intellectuel cultivé et curieux, entretient quelques liens avec un monde des arts auquel il aurait pu être l'un des membres. Il rencontre quelques noms assez intéressants de ce monde, et semble assez à l'aise avec eux. Il est vrai, comme il nous le dit dans les premières pages de son journal, que les mélanges l'amuse et les « gens de lettres », bien, qu'ils soient distingués par une étiquette différente que celle des savants, restent en général assez intéressants aux yeux de Faujas. Souvent, il ponctue une description par « gens d'esprit » pour souligner qu'il n'a pas à faire à un inculte.

Des artistes de métier, Faujas en croise quelques-uns, comme Jean-Antoine Houdon, qui est un des grands sculpteurs dit réalistes de ce siècle. Il est alors auteur d'un grand nombre de portraits de philosophes et d'hommes des lumières comme Diderot, Voltaire ou encore Buffon. Il est également, comme de nombreuses connaissances de Faujas, un membre de la loge des Neuf Sœurs qui soutient activement les colonies américaines, et est très lié à Franklin, lui aussi maçon²⁷⁷.

Faujas a également l'occasion de converser avec un autre grand artiste membre de la loge des Neuf Sœurs. Il s'agit du peintre Jean-Baptiste Greuze, auteur lui aussi d'un portrait de Franklin en 1777. C'est avec ce même homme que Faujas a cette longue conversation sur les « fille publiques » lors d'une soirée au Vauxhall. Il semblerait que les deux hommes se connaissent déjà. En effet, Faujas souligne qu'il connaissait de nombreuses personnes ce soir-là et que c'est le peintre qui fit la démarche de venir lui parler de ses œuvres :

²⁷⁷ Valérie Roger, « Du portrait malgré lui à la grâce intemporelle du visage », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [En ligne], Articles et études, mis en ligne le 13 juin 2008, <http://crcv.revues.org/3323>

« j'y ai vu plusieurs personnes de ma connaissance
M^o. Greuse c'est aproché de moi, pour me parler d'un
tableau qu'il est à la veille de terminer et dont le sujet
est un curé qui fait la manche à une jeune demoiselle... »²⁷⁸

Ce tableau peut nous faire penser à l'œuvre intitulé *Charité Romaine*²⁷⁹, mais il est daté de 1765. Pourtant le sujet s'en rapproche fort. On voit parfaitement le vieil homme assis à terre et demandant la charité à une jeune fille qui lui tend son sein. Toutefois c'est une représentation de la scène où le vieil homme ne prend pas le sein et semble faire la leçon à la jeune fille. L'œuvre dont nous parle Faujas n'a peut être jamais été achevée ou est-elle perdue, sachant que dans les années 1780, le peintre est soumis à une virulente critique²⁸⁰.

Bien entendu, la peinture n'est pas seule à s'inviter dans les rencontres et soirées de Faujas. La poésie et les belles lettres sont également présentes et la lecture de vers lui procure toujours beaucoup de plaisir. Le vers est à cette période une condition *sine qua non* de l'urbanité et de la culture des salons²⁸¹. Faujas, grâce à sa formation, est à même de pratiquer cette discipline, mais il ne nous donne jamais l'occasion d'apprécier ses productions et ce concentre plus généralement sur les vers des autres.

Il nous parle de son « compatriote » Charbonier, qui est décrit comme doué pour les vers²⁸², chez qui il emmène un certain Pecagli qui les apprécie. Faujas fait ici acte d'entremetteur poétique et réunit des hommes ayant les mêmes passions. On peut imaginer que ces trois hommes aient pu s'entendre et converser autour de notions communes, et pourquoi pas ne faire eux-mêmes quelques rimes. Chez madame de Guillemot, à la Rochette, des lectures de vers animent également les soirées, et madame Démaret vient chez Faujas le quinze janvier²⁸³ pour lui donner des vers qu'elle a écrit à son attention. Ce goût pour les vers est égrainé dans tout le journal, et à chaque fois Faujas nous en donne le commentaire. Il est aussi possible que les mauvais écrivains aient été tout simplement oubliés, mais sur la petite dizaine de personnages qui sont dit pratiquants, le constat est à chaque fois identique.

²⁷⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°105, tableau n°1 – ligne 188.

²⁷⁹ Jean-Baptist Greuze, *Charité Romaine*, vèrs 1767, huile sur toile (64,7 x 80,7), Conservée au J. Paul Getty Museum (Los Angeles), cote : 99.PA.24.

²⁸⁰ Louis Hauteceur, *Greuze*, Paris, Félix Alcan, 1913, pages 81 à 83.

²⁸¹ Antoine Lilti, *op. cit.*, page 300.

²⁸² Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°19 : « J'ai passé la soirée avec mon compatriote M^o. l'abbé Charbonier qui fait fort joliment les vers... »

²⁸³ *Ibid.*, page n°97, tableau n°1.

Les vers et la poésie sont en général alloués au cadre privé mais également présents au théâtre. La peinture est elle exposée dans des galeries semi-privées à l'intérieur de hauts lieux de prestige.

B : GALERIES ET EXPOSITIONS PUBLIQUES

Les expositions d'œuvres sont présentes dans ce journal sous deux formes. D'abord, des galeries presque publiques sont intégrées à de grandes structures, appartement à la couronne. Comme la galerie du Palais Royal, occupée et rénovée par la famille d'Orléans que Faujas visite le sept août, dès son arrivée à Paris :

« allé visiter la belle et immense
Galerie de tableaux du palais royal que je connoissois
déjà et où j'ai vu les chef d'œuvres de Raphaël et de Michel-Ange
des Carrache, et du Titien des Tintoret Rubens le Sueur des
Lebrun je ne pouvais plus m'arracher de ce lieu magique
Où j'ai resté plus de quatre heures et ou j'ai à peine eu le
temps d'étudier quatre ou cinq tableaux. »²⁸⁴

L'amour que Faujas exprime pour l'art pictural est ici palpable. On peut presque l'imaginer, immobile, fixant ces œuvres pendant des longues minutes, voire une bonne heure. Passer quatre heures pour quatre ou cinq tableaux, comme il le dit, prouve qu'il a du passer un temps incollable à décortiquer chaque détails, chaque coup de pinceau, et mettre en ébullition toutes les connaissances artistiques et allégoriques qu'il a pu apprendre pendant sa formation de poète. Et même s'il nous dit déjà connaître cette galerie, l'émerveillement est au rendez-vous, et il décrit par ailleurs dans son journal toute la passion qu'il peut avoir pour ce lieu.

Dans ces galeries entre état et domaine privé, Faujas, lors de sa visite à la Rochette parcourt le dix-huit novembre le château de Fontainebleau qui est, nous dit-il, dans un très mauvais état²⁸⁵ :

« J'ai fait le voyage de Fontainebleau avec madame
Guillemot nous avons vu dans le plus grand délai
le château, j'ai observé dans la galerie des cerfs

²⁸⁴ *Ibid.*, page n°8, tableau n°3.

²⁸⁵ Voir supra, page 61.

des bois placés du temps de Henri IV qui sont d'une grosseur énorme il y en a même avec des [?]dents singuliers. Ce château est en général fort négligé la galerie peinte sous François Premier est en fort mauvais état. »²⁸⁶

Notons une petite touche de fébrilité quand Faujas nous expose son envie de visiter cet ancien lieu de prestige. Cependant, il semble que ce soit de la déception qui anime la plume de Faujas plus que l'émerveillement ressenti lors de la visite du Palais Royal. Il est d'abord choqué par les statues de la galerie des cerfs dont les bois sont disproportionnés, d'après le regard du naturaliste. Il nous dit également que la célèbre galerie de François I^{er} a elle aussi mal vieilli. Fontainebleau, ce symbole de l'hégémonie du grand Valois, semble être dans les années 1780 un lieu laissé à l'abandon. Ce qui n'est bien entendu pas le cas des galeries de Versailles que Faujas visite lors de son invitation à la cour le dix-sept avril 1783.

L'autre élément intéressant dans les visites de galeries de peintures est quand les visiteurs se rendent directement dans les ateliers où les artistes exposent leurs œuvres. C'est le cas le onze octobre²⁸⁷, date où Faujas, accompagné comme à son habitude du duc de Chaulnes, va à la bibliothèque du Roi pour visiter la galerie qu'entretient le sculpteur Houdon. C'est la première rencontre des deux hommes, qui apparemment tendent à s'apprécier. Pour ce qui est de la galerie, Faujas observe et commente. Il s'arrête plus particulièrement sur la *Diane* de marbre, qui d'après Faujas, vient d'être terminée. La célèbre statue de *Voltaire assis* (dont une copie en bronze trône aujourd'hui à la Comédie Française²⁸⁸) ; la *Frileuse*²⁸⁹, que Faujas décrit parfaitement bien ; et enfin la *Diane chasseresse* en bronze. Il voit également d'autres œuvres en buste comme ceux de Buffon, Franklin ou Voltaire. Ces bustes, nous rappellent Valérie Roger et Georges Giacometti (pour le cas des Voltaire), sont souvent faits en plusieurs exemplaires et destinés à la vente²⁹⁰.

²⁸⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°73, tableau n°3.

²⁸⁷ *Ibid.*, page n°54, tableau n°3 – ligne 18.

²⁸⁸ L'originale est conservée au State Hermitage Museum de Saint-Pétersbourg.

²⁸⁹ Jean-Antoine Houdon, *La Frileuse*, 1783, Marbre, 1,450m x 0,570m x 0,640m, Musée Fabre - Montpellier Agglomération (1828, 828.5.1).

²⁹⁰ Georges Giacometti, *Jean-Antoine Houdon et son époque*, Jouve et C^{ie}, Paris 1919, Tome II, page 349 et Valérie Roger, « Du portrait malgré lui à la grâce intemporelle du visage », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [En ligne], Articles et études, mis en ligne le 13 juin 2008, <http://crcv.revues.org/3323>

C : LE DON, PROCEDE DE DIFFUSION DES BIENS CULTURELS

La production artistique n'est pas une donnée figée et les œuvres semblent circuler au gré du bon vouloir des artistes et des possesseurs de biens artistiques. Elle est peut-être une façon de prouver une certaine sympathie pour un proche, ou de montrer sa magnanimité et de faire acte à une plus petite échelle de cette pratique du « don fastueux » que décrit Jean Starobinski²⁹¹.

Cet acte de dons de biens culturels et artistiques est présent à plusieurs reprises dans ce journal. Outre les dons de pièces d'Histoire naturelle entre Dolomieu et Faujas qui peuvent s'inscrire dans des pratiques scientifiques plus proches du don/contre-don entre professionnels, on peut noter la date du quinze janvier 1783 où Faujas nous dit recevoir des vers de la part de madame Démaret. On peut alors supposer que ces vers aient été lus en public par Faujas, où il a pu à son tour les transmettre et par là même participer à leur diffusion.

Le don d'œuvres d'art qui reste étonnant et le plus énigmatique se déroule le onze octobre lors du dîner organisé après la visite de l'atelier de Houdon. Faujas nous dit que le célèbre sculpteur lui fait cadeau de deux de ses œuvres, un Saint-Bruno et un buste de Benjamin Franklin. Aujourd'hui, on retrouve deux de ces bustes de Franklin : l'exemplaire en marbre est conservé à Philadelphie (cote : 1996-162-1), un second en terre cuite au Louvre (cote : R.F. 349), et un troisième en plâtre dans une galerie d'art privée nommée Athenæum à Boston. Il est fort possible que cet artiste, ayant des œuvres en plusieurs exemplaires et parfois dans des matériaux moins nobles, en fit cadeau à ses connaissances. En tout cas, Faujas peut à partir de cette date se vanter de posséder des œuvres d'un artiste couru par des gens aussi prestigieux que l'impératrice Catherine II.

Ici, on se pose la question du don/diffusion : un artiste d'une telle renommée ne devrait pas avoir impérativement besoin de diffuser ses œuvres pour acquérir plus de notoriété. Mais il est possible aussi que Houdon, faisant commerce de ses œuvres, ait pu voir en Faujas et en sa fortune un marché potentiel et une introduction dans le sud du Dauphiné.

²⁹¹ Jean Starobinski, *Largesse*, Paris, Gallimard, Art et artistes, 2007, pages 11 à 32.

II : L'ART ET LA SCIENCE

On l'a vu précédemment, Faujas est un homme curieux qui sait utiliser ses talents de minéralogiste dans d'autres domaines que l'histoire naturelle. Ainsi, à l'instar de son compatriote Dolomieu, il met parfois ses compétences au service de l'art.

A : REGARDS SUR LES MARBRES

Le marbre est un des grands matériaux nobles des constructions et de l'art. C'est un minéral qui a pour don de passionner bon nombre de minéralogistes. On peut notamment citer les controverses que le compatriote de Faujas, Dolomieu, en 1780, créa à Rome lorsqu'il prouva grâce à la méthode scientifique que l'Apollon du Belvédère était bien une statue romaine et non une grecque : en comparant les strates de différents marbres, il remit en cause toutes les théories des antiquaires et notamment celle de Visconti qui plaçait les marbres grecs comme l'excellence absolue²⁹². Ainsi la vision du beau et le regard scientifique s'entrechoquent et créent de nouvelles notions culturelles.

L'analyse des marbres semble également être une préoccupation de Faujas se trouvant entre l'art et la science. Lors de la visite de la maison du comte d'Arcey, Faujas repère directement les différents marbres qui composent les statues et les colonnes. On sait alors que le comte détient quelques marbres antiques, c'est-à-dire des marbres grecs que *l'Encyclopédie Méthodique* qualifie de « inconnus aujourd'hui »²⁹³. Les colonnes sont faites dans différents marbres dont un marbre africain aussi appelé *Marmor Luculleum*²⁹⁴, qui est caractérisé grâce à sa dominante noire et ses teintes rouge et chair, parfois agrémenté de vert. Les statues sont décrites comme étant en marbre blanc, un matériau dur et immaculé s'il vient de la carrière de Carrare à Gène, comme les marbres de Versailles²⁹⁵.

C'est presque une double satisfaction pour le minéralogiste qui sait lier son goût pour le beau en décrivant les statues et en donnant un avis sur ces œuvres, tout en analysant les matériaux dont il peut reconnaître la provenance grâce à sa maîtrise des roches. Le marbre et

²⁹² Francis Haskell, François Penny, *Pour l'amour de l'antique, Le statuaire gréco-romain et le gout européen*, Paris, Hachette, 1988 (1^{er} ed. Yale 1981), page 176.

²⁹³ Jacques Lacombe, *Encyclopédie méthodique. Arts et métiers mécaniques*, Paris, Panckoucke, 1785, Tome IV, page 397.

²⁹⁴ De belles photos des ces marbres sont disponibles sur le site internet de la Universita dei Marmorari di Roma : <http://www.universitadeimarmorari.it/campionario.html>

²⁹⁵ Jacques Lacombe, *op. cit.*, page 400.

les ouvrages réalisés avec cette noble roche représentent donc un pont indéniable entre l'art et la science. Et pour nous lecteur, se poser des questions sur la composition de ces pièces richement ornées de marbres différents nous permet de nous plonger dans ces lieux où les couleurs s'entrelaçaient au bon vouloir de la pierre : le blanc, le rose, le noir et toutes les variantes internes aux marbres devaient certainement éblouir le visiteur.

Ce goût pour les matériaux minéraux ne s'exprime pas uniquement dans la sculpture et dans la construction de pièces artistiques comme les colonnes. Faujas utilise également son regard pour juger et commenter les bâtiments qu'il visite.

B : REGARDS SUR LA COMPOSITION DES BATIMENTS

Tel un touriste, Faujas se livre à la visite d'un certain nombre de bâtiments prestigieux ou en construction. Là encore, le regard de l'amateur d'architecture croise celui du spécialiste des matériaux. Le vingt-trois août, Faujas se rend dans une maison en construction. Il nous informe que cette demeure est commandée par monsieur d'Estienne, un chevalier de Saint-Louis. Apparemment, cet édifice éveille l'intérêt de Faujas car « le tout Paris [y] accourt »²⁹⁶ et en parle comme d'une construction révolutionnaire : une maison couverte par une terrasse suspendue. D'après le tout Paris, cette terrasse est faite de planches simplement vernies. Bien entendu, Faujas ne croit pas à cette version qui lui paraît fantaisiste.

Effectivement, il est fort possible qu'une simple structure de bois n'ait pas la capacité de supporter le poids d'une terrasse, qui de surcroît est recouverte de jardinières et dont le centre est un bassin de deux pieds. Faujas décortique alors littéralement toute cette partie du bâtiment de façon très précise et réalise une véritable analyse qu'un ingénieur en génie civil pourrait faire de nos jours. Grâce aux informations de Faujas, on peut facilement se représenter cette terrasse. Pour faire simple, la terrasse est soutenue par de grosses poutres ayant pour attaches des murs porteurs. On y fixe un plancher encastrable et on recouvre le tout de mortier pour donner un effet lisse. L'effet de ce plafond vient certainement de la mode italienne qui préférait les plafonds lisses aux poutres apparentes.

L'architecture plus ancienne passionne aussi notre amateur. Lors de son séjour à la Rochette, il a l'occasion de visiter avec madame Guillemot l'abbaye de Notre-Dame du Lys

²⁹⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°19.

qui fut construite par Blanche de Castille entre 1244 et 1253, et dont il ne reste aujourd'hui que quelques ruines. Il admire d'abord l'architecture très simple du lieu, et se penche ensuite sur des aspects plus concrets de la construction :

« mais lorsqu'on y entre l'on
est surpris de sa belle simplicité, de la solidité de
sa construction, et de la belle pierre employé pour
les piliers et dans les voûtes, une espèce d'estrade d'un bon
genre conduit par 21. degrés dans le clocher, cette partie
de l'église ainsi élevée a infiniment de majesté
et un air théâtral qui m'a beaucoup plu. »²⁹⁷

« Simple » et « solide » semblent les maître-mots d'un homme qui paraît multiplier les compétences. Cela fait bien entendu écho à son expérience acquise lors de ses travaux sur les mortiers à base de pouzzolane²⁹⁸ qu'il a publiés en 1780, soit deux ans seulement avant les faits.

C : LA FORTERESSE DES CATACOMBES

Œuvre architecturale et curiosité minéralogique, la construction effectuée dans les catacombes est à même d'éveiller une certaine curiosité, autant chez Faujas que chez le lecteur. La forteresse se trouve au Nord-est des carrières²⁹⁹. Elle est une reproduction du Fort-Mahon, ville principale de l'île de Minorque aux Baléares. Décure, l'ouvrier qui réalisa cet ouvrage, est un ancien soldat qui a servi sous Louis XV et qui fut vraisemblablement prisonnier dans ce fort³⁰⁰. Cette reproduction a pris à ce seul homme dix ans de travail comme l'atteste l'inscription que Faujas retranscrite dans son journal. Voilà ce qu'il pouvait voir en 1782, armé de sa chandelle et de son thermomètre.

²⁹⁷ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°70.

²⁹⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Mémoire sur la manière de reconnoitre les différents types de pouzzolane et de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau. Pour servir de suite et de supplément aux recherches sur la pouzzolane*, Amsterdam-Paris, Nyon, 1780, BMG 5289 et Vh 4040(12) BN.

²⁹⁹ Voir la carte en annexe III.

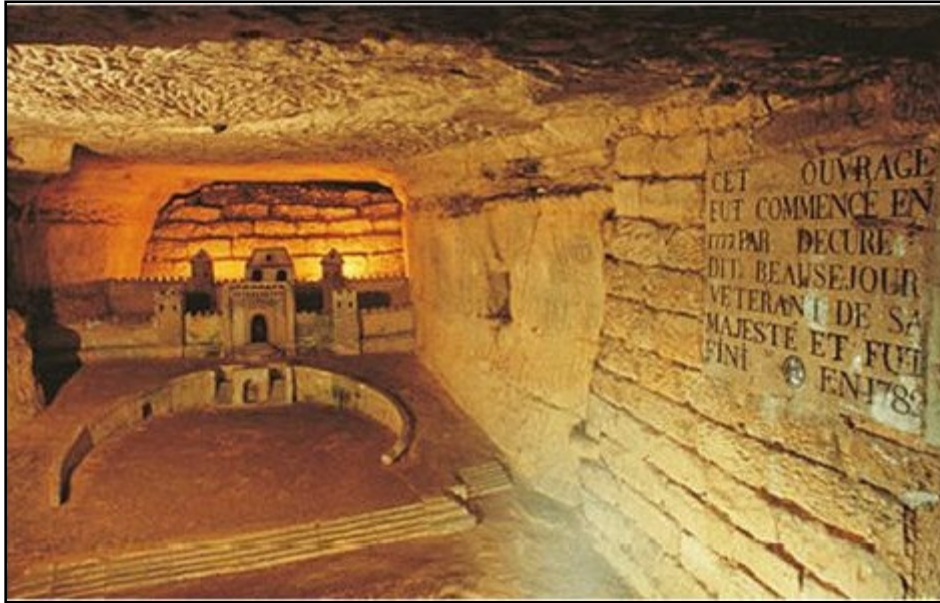


Figure n°5

Faujas se lance alors dans une très longue description de ce bâtiment qui le passionne au plus haut point. Les lampes, les portes, les galeries et les jardins, tout est passé au crible et on peut presque se représenter ce lieu que notre guide qualifie de « pittoresque ». Décure prit même la peine de construire « la maison du gouverneur » qui est agrémentée de fleurs et de parterre végétal. Les lumières sont apparemment bien gérées et Faujas dit que ce travail est assez bien fait « pour faire illusion ».

En plein milieu d'une visite entre la curiosité scientifique et l'expertise minéralogique, une escapade artistique vient en quelque sorte perturber les pérégrinations souterraines de Faujas et de ses compagnons. La description du fort est étonnement longue et court sur près de deux pages. Cela peut, quand on sait que Faujas ne s'étend que sur ce qui lui semble important, prouver la surprise et le plaisir que cette œuvre architecturale miniature a pu lui procurer, puisqu'il ne tarit pas d'éloge sur l'œuvre et son auteur.

D'autre part, il parle de la grotte en elle-même qui est faite de murs en ruines datant certainement des anciens ossuaires. Il réalise que ces galeries sont debout depuis des siècles et s'en étonne :

« L'on
a de la peine à concevoir lorsqu'on voit l'effet
de désordre de ce persuader que l'on est assez de
ressources lorsqu'il est dirigé par une main si habile.
Pour retirer ces parties culbutées, retirer

ces énormes masses, percer des voies sûres et commodes
aux milieu de ces décombres effrayants et soutenir
le ciel de ces carrières ruinées par des murs d'une
épaisseur énorme et par des voutes construites avec
une solidité inébranlable et avec toute l'adresse
imaginable... »³⁰¹

Il parle, sans aucun doute, des murs que l'on peut voir sur la figure 5 qui remontent aux anciennes carrières médiévales où Décure réalisa seul cet ouvrage étonnant et aujourd'hui classé « monument historique ».

III : THEATRE, OPERA ET SPECTACLE

De la Comédie Française à l'Opéra des boulevards en passant par les places et les foires, la capitale regorge d'objets de distraction qui peuvent séduire allègrement le pérégrin. Les *Almanachs du Voyageur* de Thiéry ne manquent par de rappeler l'intérêt pour des lieux de prestige ou tout simplement de détente.

A : DES CRITIQUES PERMANENTES POUR DES LOISIRS VARIES

Le divertissement et les lieux de loisirs et de détente peuvent à première vue être d'une étonnante variété. Il ne se passe presque aucun soir où notre pérégrin n'a pas une ou plusieurs occasions de se divertir. On peut d'ailleurs observer les tableaux cinq et six qui témoignent de cette grande diversité de représentations : le théâtre bien entendu, l'opéra, mais également des cirques, le concert spirituel, des cabarets comme chez Nicolet où se joue des représentations plus décalées comme des numéros de force (comme le trente et un décembre³⁰² où Faujas voit un homme sur le dos porter quatorze personnes perchées sur une table, ou encore le huit janvier où le même homme porte dix-huit personnes³⁰³). Il semble également particulièrement apprécier la danse et loue les ballets et les pantomimes auxquels il assiste souvent.

³⁰¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *Journal de Paris, op. cit.*, page n°31.

³⁰² *Ibid.*, page n°93.

³⁰³ *Ibid.*, page n°95.

Faujas assiste également à une sorte de numéro de cirque dans le faubourg Saint-Denis, organisé par une troupe dont le responsable se nomme Astley³⁰⁴. La scène est organisée comme une arène montée pour accueillir des numéros équestres. Faujas est emporté par ces numéros de voltige, et surtout par ceux du fils Astley âgé de vingt et un ans, et qui réalise des prouesses d'équilibre. Tantôt debout sur sa monture, tantôt les pieds à terre, couché d'un côté, ramassant des objets de l'autre, c'est un véritable numéro de cirque que notre savant admire dans les gradins amovibles du faubourg.

Notons également que Faujas fait une observation assez utile pour se rendre compte du public qui peut se permettre d'assister à ces spectacles : « il y avoit plus huit mille spectateurs³⁰⁵ parmi lesquels un très grand nombre de jolies femmes et comme il en coutoit trois livres aux premiers elles étoient en général très bien composées. »³⁰⁶ Outre le commentaire sur les femmes, qui en somme devient une habitude chez Faujas, notons que nous avons ici le prix de la place qui est fixé à trois livres. Cela semble satisfaire le savant mondain qui loue la bonne tenue des spectateurs obtenue grâce à ce prix plutôt élevé, et nous montre par là même une certaine dose de mépris voire de répulsion envers les basses classes de la société parisienne. On sent également cet aspect du mondain détaché en quelque sorte d'un monde réel qui se trouve en opposition avec « le monde » des gens civilisés.

Mais il ne rate également jamais une occasion de faire partager ses points de vues sur les nombreuses pièces et opéras auxquels il assiste. Presque toutes les représentations auxquelles il est présent sont passées au crible. Cela nous permet également d'avoir un avis contemporain sur des représentations qui parfois ne plaisent pas. Il ne se gêne d'ailleurs jamais pour exprimer son mécontentement, parfois de façon assez sèche, et ce même quand il s'agit de grands noms de l'Opéra comme Sacchini qu'il décrit comme « un des plus grands musiciens de l'Italie. »³⁰⁷ Il se plaint alors du « poème détestable » pourtant accompagné par une musique « magique ». Au théâtre, c'est la même chose et il ne se gêne pas pour parler d'une représentation de Tibère, le deux septembre, comme d'une « pièce médiocre », et du Roi Lear de Ducis comme d'une « pièce de mauvais goût ».

Mais bien que les pièces vont et viennent, que l'humeur du spectateur joue parfois sur la critique, il existe dans ce journal une seule constante artistique. A l'opéra, Faujas de Saint-

³⁰⁴ *Ibid.*, pages n°12-13-14, tableau n°5 - le 15/08/1782.

³⁰⁵ A titre de comparaison, le stade Lesdiguières de Grenoble compte 8500 places assises.

³⁰⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°12

³⁰⁷ *Ibid.*, page n°108.

Fond succombe sous les charmes et l'art d'une cantatrice qui est dans ces années, en phase de devenir la reine des scènes parisiennes.

B : MADEMOISELLE SAINT-HUBERTY, OBJET D'UNE ADMIRATION PASSIONNÉE

Cette cantatrice strasbourgeoise s'appelant réellement Anne-Antoinette-Cécile Clavel est à l'âge de vingt-six ans une des femmes d'opéra les plus en vogue de cette époque. Elle se trouve être la protégée de Louis XVI qui la fait passer au rang de première cantatrice. Sur les dix-huit opéras auxquels Faujas assiste, huit sont joués par cette dame. Notons également qu'elle apparaît dans ce journal en jouant avec les plus grands noms de l'opéra parisien de l'époque, tels que Gluck, Piccinni ou Sacchini³⁰⁸. Le montilien lui voue une véritable admiration qui va presque jusqu'à la fascination. La première apparition de la cantatrice vedette est datée du vingt-six octobre 1782 : Faujas reste cette fois assez bref quand il parle du « plaisir inexprimable »³⁰⁹ que lui procure la prestation.

Néanmoins, au fil du texte, il ajoute quelques détails sur le ressenti des prestations comme pour *l'Iphigénie en Tauride* de Gluck sur un texte de Nicolas François Guillard et dont la première représentation remonte à presque un an :

« Ma^{elle} St Huberti qui joue le premier rôle m'a fait un plaisir extrême, plus je la vois jouer plus elle me charme elle a une intelligence et un esprit dans son jeu qui fait qu'elle est toujours en scène et dans la nature, c'est mon actrice favorite, je présume quelle doit avoir beaucoup d'esprit et toutes les connaissances de son art. »³¹⁰

On ressent déjà toute l'émotion de Faujas que le talent de cette femme a su - nous dit-il - dissiper la mélancolie dont il était sujet jusqu'alors. Faujas ne manque pas à la représentation suivante de louer encore le talent de la cantatrice qui joue cette fois un opéra de Piccinni intitulé *l'Atis* : « Mademoiselle St Huberti a joué avec toute l'intelligence et a chanté avec toute l'expression et tout le goût imaginable. Cette aimable artiste devient de jour en jour

³⁰⁸ Edmond de Goncourt, *Les actrices du XVIIIe siècle : Madame Saint-Huberty, D'après sa correspondance et ses papiers de famille*, Paris, Académie Goncourt, Flammarion et Fasquelle, 1885, pages 41 à 44.

³⁰⁹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°62.

³¹⁰ *Ibid.*, page n°83.

plus célèbre... »³¹¹ Un homme subjugué d'abord par son art qu'il décrit comme presque ultime : « je ne crois pas qu'il soit possible de porter plus loin l'intelligence et l'art du chant. »³¹² Et cette observation semble être partagée par la majorité du public, et Faujas nous fait part des réactions de la salle lors du dernier opéra du journal, le quatorze mars 1783, où il nous décrit une salle presque en liesse devant la jeune femme.

Cet aspect presque étrange de Faujas est, il faut le reconnaître, parfois assez amusant car terriblement humain, mais d'un côté plus réjouissant que lors de ses périodes de mélancolie. Il en vient même à utiliser un vocabulaire amoureux lorsqu'il parle de cette favorite : « M^{elle} St Huberti a fait ma conquête ». Nous allons avec ce registre un peu plus loin que le simple amour de l'art et du chant. C'est aussi le personnage qui semble faire un certain effet à monsieur de Saint-Fond qui succombe peut être au jeu d'une séduction fictive instaurée par la représentation et la vibration du chant³¹³.

³¹¹ *Ibid.*, page n°97.

³¹² *Ibid.*, page n°108.

³¹³ Jean Starobinski, *L'invention de la liberté*, *op. cit.*, page 84.

Jour et nuit, de cabinets en galeries, lorsque Faujas n'est pas à l'écriture ou à l'expérience, c'est dans la société mondaine de Paris qu'il nous fait entrer. Après quelques centaines d'années d'attentes, ces témoignages nous ouvrent les portes de tout un aspect de la capitale des Lumières. Loin des rues boueuses, des quais et des tavernes, Faujas vogue dans un autre monde réel pour lui et peut-être informel pour les autres. On se déplace en voiture en évitant la réalité d'une vie précaire pour se fondre dans un univers voluptueux où la réputation est la première des monnaies.

S'il y a une récurrence dans ces expressions mondaines des sorties de Faujas de Saint-Fond, c'est bien un témoignage de grands épanchements de richesses, que ce soit dans les soirées privées où l'on n'entre qu'au compte-goutte, et qui regroupent tout ce qui peut représenter le beau et le plaisir, et qui font également du costume ou des relations, un gage de reconnaissance. Ou encore dans les salles de ventes où le désir de victoire fait voler en éclat les bourses des plus riches, désireux de ravir à leurs rivaux d'un jour une pièce atypique. Les gens du monde expriment dans une explosion de richesse l'extravagance d'une vie privilégiée. Faujas, pris dans le flot de toutes ces réunions, tient place d'observateur en écrivant dans son journal tout ce qu'il y voit, et fait encore une fois office de passeur. Il vogue entre deux eaux, parfois heureux de faire partie de ce monde qui lui prouve son intérêt et son statut, et parfois désappointé par des débordements qu'il juge déraisonnés. Peut-être que le mondain fait parfois place au scientifique, ou bien est-ce le scientifique qui a du mal à s'écraser devant des scènes jugées contraires à ses principes.

Faujas explore pendant quelques mois ces aspects de la vie mondaine qui le mènent à la fin de son voyage, dans le centre du Royaume de France, où il pourra observer comment le pouvoir arrange même l'Évangile au goût du siècle.

I : LA NUIT, UN MOMENT DE PLAISIR

Quand vient le soir, les savants comme les mondains abandonnent tracas et travaux pour jouir de l'aisance d'une vie souvent privilégiée. Ce journal de voyage nous fait voguer dans ce bain de voluptés et de plaisirs que représente la soirée parisienne des mondains de la fin du XVIII^e siècle.

A : UNE SOIREE BIEN AMBIGÜE

Marie Joseph Louis d'Albert d'Ailly, septième duc de Chaulnes, est ce que l'on pourrait appeler un homme qui sait recevoir. Loin de nous l'idée de penser qu'il s'agisse d'un salon, le duc propose souvent des moments de détente ou de travail où on se réunit autour d'une table. Sur les quarante-trois moments où Faujas et le duc se côtoient, trente sont en rapport avec un repas, soit 69,7% de ces moments. Outre les simples dîners et ceux accompagnés de naturalistes ou de savants, Faujas est invité à une soirée bien plus mondaine dont l'ambiguïté des termes de la description ne peut être passée sous silence.

Le onze août 1782³¹⁴, Faujas nous explique brièvement comment se déroule sa soirée dans sa nouvelle maison située rue de Richelieu, en plein cœur du quartier savant de Paris, à quelque pas du Louvre, du Jardin des Tuileries et du Palais Royal :

« Dinné chez M^e. le duc de Chaulnes dans sa maison rue de Richelieu avec des savants, des gens de beaucoup d'esprit et des filles³¹⁵ ce mélange m'a bien amusé.

[...]

Après le dinné nous sommes allés à la foire de Saint Lorent faubourg Saint Denis ou tout Paris ce porte ...»³¹⁶

Une soirée bien différente des autres car ces quelques lignes qui dénotent une certaine impersonnalité peuvent nous montrer deux choses. Tout d'abord, nous pouvons observer que Faujas ne parle de personne en particulier, mis à part Chaulnes. Il fait également une distinction entre deux types d'hommes : avec d'un côté des savants tout comme lui, et de l'autre, des « gens d'esprit ». Le cultivé, ou l'homme de lettres, se détache dans cette soirée

³¹⁴ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°11, tableau n°1 – carte.

³¹⁵ Souligné dans le manuscrit.

du savant, du scientifique. La pratique d'une sociabilité mondaine, autour d'un repas lie ces deux nouvelles « classes ». D'autre part, une troisième entité est présente dans cette soirée. Faujas cite et souligne ces « filles », présentes et apparemment amusantes. Nous savons bien que l'espace mondain est un lieu où les mères pouvaient emmener leurs filles souvent dans un but de stratégie matrimoniale. Ici, l'impersonnalité de la situation nous amène à nous demander si ces filles sont des « filles de » ou si elles sont des « filles » au sens où l'entend parfois Faujas, c'est-à-dire des filles publiques. Chaulnes dit lors, de la même soirée, qu'il n'aime plus que les « catins », auraient peut être pu réunir ces mondains avec des filles de joie. Sans tomber dans la caricature de la littérature libertine, l'hypothèse de soirée de ce type est envisageable mais il n'y a bien entendu encore rien de certain.

B : LES GRANDES VEILLEES PRIVEES

Bien entendu le duc de Chaulnes n'est pas le seul à proposer des soirées mondaines. Faujas qui semble être assez bien intégré dans le monde est invité lors de quelques grandes soirées mondaines. Les vingt-neuf et trente mars 1783³¹⁷, deux fêtes fastueuses sont organisées par des connaissances de Faujas.

« Assisté à une fête publique qu'on donnait chez Monsieur de Lablancherie et à laquelle j'avois été invité, car on n'y entroit qu'avec des billets. »

Faujas peut alors, grâce à ce réseau qu'il a travaillé durant près de six mois, être invité à une soirée totalement privée et apparemment bien réglementée. Notre observateur nous fait part de ses impressions sur les invités qui semblent convenir aux canons d'une mondanité que Faujas apprécie :

« Les huit pièces qui composent la maison étoient pleines des plus charmantes personnes en habits élégants [...] et il y'avoit un grand nombre de femmes distinguées par leur rang et leur charmantes figures. »

³¹⁷ *Ibid.*, page n°111, tableau n°1.

Ici, aucune mention sur les origines intellectuelles des convives. Faujas ne regarde que leurs tenues et leur rang, et il nous affuble de son habituel commentaire sur les présences féminines qui là encore semblent lui convenir.

Cette fête semble également très fastueuse, et on nous décrit son organisation en huit salles dont une « bien éclairée » où Lablancherie y expose des tableaux et y fait jouer de la musique. Mais malgré cela, Faujas dit partir de cette belle réception dès onze heures, peut être pour mieux préparer celle du lendemain.

La seconde fête est organisée par la comtesse de Sabran qui semble, au regard des informations de ce journal, être assez proche de Faujas. Il s'agit cette fois de représentations théâtrales organisées et jouées par la comtesse elle-même :

« J'ai été prié chez Madame la comtesse de Sabran à une fête fort extraordinaire. C'étoit la comédie du Misanthrope de Molière qui devoit être joué avec les courtisanes de la cour de Louis 14. »

Une soirée mondaine avec des représentations théâtrales classiques où la sociabilité et le plaisir mondain devaient être au rendez-vous. Mais bien que cette soirée décrite par Faujas puisse paraître assez classique de *prime* abord, c'est le statut de notre savant qui est ici quelque peu amusant. Faujas commence par nous décrire une partie des acteurs du Misanthrope, dont madame de Sabran et d'autres nobles. Mais il nous précise qu'une autre pièce devait se jouer aux alentours de minuit : « Il devoit y avoir aussi une petite pièce, mais comme les costumes qui devoient être magnifiques et recherchés jusqu'au scrupule [...] il fut convenu d'abord qu'on ne jouoit qu'à minuit. Secondement que les dames et messieurs qui jouoient [...] viendroient en habits de livrée et dans le plus extrême négligé. »

On a donc un thème vestimentaire imposé pour les acteurs de la première pièce organisée par la comtesse. Mais Faujas nous dit une ligne plus bas : « J'arivois donc à minuit dans un grand négligé »³¹⁸. Donc si on recoupe ces informations, à savoir : le fait pour les acteurs d'arriver costumés et le fait que Faujas arrive également costumé, il ne nous reste plus qu'à en conclure que Faujas fait office d'acteur de cette pièce de théâtre jouée devant une « grande abondance » de personnes.

³¹⁸ *Ibid.*, page n°112,

Notre Faujas mondain enfile alors pour une soirée un costume d'acteur et monte sur des planches parisiennes devant ce monde qu'il fréquente et dont il voudrait tirer profit. Invité privilégié ou acteur de théâtre, c'est dans cette mondanité où le jeu l'art et le plaisir se mêlent que notre savant montilien, à la fin de son voyage, vit et navigue avec une belle et apparente aisance.

Bien sur, ces deux moments ne sont que des exemples. On a vu que madame Guillemot entremettait savants et lettrés. Franklin, également, organise soirée et dîners où huîtres et Champagne sont au menu. Le plaisir des mondanités où la bouche est au centre des attentions, que ce soit pour la conversation, les vers ou encore la gastronomie.

II : L'EXTRAVAGANCE DES RICHESSES

Dans le monde où gravite Faujas, l'argent est une variable qui ne rentre pas en compte dans les préoccupations de certains. L'extrême richesse n'est que rarement un embarras et on a vu avec les quelques fêtes précédentes, mais également avec les prix des machines scientifiques, que les moyens des gens du monde ne sont que peu limités.

A : UN CERTAIN DEGOUT POUR L'EXCES

Faujas est un homme que l'on sait relativement aisé et qui, grâce à Buffon, touche des rentes assez confortables. Mais, à quelques reprises, il s'offusque contre une certaine frénésie acheteuse qui anime les ventes du duc D'Aumont, lui aussi pair de France³¹⁹. Faujas qui pourtant semblait être habitué aux richesses paraît absolument dégoûté par le déferlement d'argent qu'il juge dépensé à mauvais escient. Pourtant, cela paraissait avoir bien commencé et à sa première visite, le treize décembre, Faujas partait avec une impression plutôt bonne :

« allé avec des savants à la vente de M^e. le
duc d'Aumont que je suis dans l'intention de suivre
car il y a des choses admirables. J'y ai trouvé la
plus nombreuse compagnie et une multitude de

³¹⁹ Christophe Levantal, *Ducs et pairs et duchés-pairies laïques à l'époque moderne, op. cit*, page 269.

Et il nous dit même plus bas qu’il s’est procuré le livre de vente où il doit y annoter les prix et des commentaires.

Le jeu de la vente aux enchères prend vite et Faujas assiste à un déferlement de largesses dont il ne semble pas apprécier le spectacle. Il nous dit le même jour : « C’est là où j’ai appris jusqu’à quel point les fantaisies portent certains hommes »³²¹, et il nous montre des objets venus de Chine que lui juge absolument horribles se vendre à des prix fous. Il assiste aux ventes jusqu’au vingt et un décembre, et chaque jour le constat et le même : le dix-sept, il nous dit avoir vu « des porcelaines de Chine à des prix extravagants »³²² ; le dix-neuf où pour décrire l’effervescence de la salle il nous dit que « tout y étoit au feu »³²³ et que l’on vendait d’ « horribles » pièces chinoises pour plus de cinquante Louis ; et enfin, le vingt, où il ponctue sa visite par « même concours, même folie dans les prix »³²⁴. Pour voir combien se vendaient ses divers objets, regroupons les informations que Faujas glane dans son journal.

Date	Types d’articles	Prix
13 décembre 1782	« Petites et vilaines figures chinoises »	2000lt
17 décembre 1782	Deux éperviers en porcelaine de Chine	2000lt
17 décembre 1782	Un vase porphyre vert de six pouces de diamètre sur environ neuf de hauteur	9000lt
19 décembre 1782	Deux petites tables de porphyre ont été vendues	24000lt
19 décembre 1782	« magots de la Chine les plus horribles »	50 à 60 Louis
21 décembre 1782	Trépied dessiné par « monsieur Pari »	12000lt

On peut donc observer très facilement à quel point ces objets que Faujas juge sans intérêt sont vendus cher, et amène l’observateur à un certain dégoût pour les excès de richesse. Lors de sa dernière visite aux ventes, il conclut de façon assez équivoque en cette décrivant cette dernière comme d’un endroit presque un peu à part où : « les objets de luxe ont

³²⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°85, tableau n°3 – carte.

³²¹ *Ibid.*

³²² *Ibid.* page n°86, tableau n°3.

³²³ *Ibid.* page n°86, tableau n°3.

³²⁴ *Ibid.* page n°87, tableau n°3.

été vendus à des prix exorbitants. »³²⁵ Peut-être est-ce simplement cela qui provoquait l'émoi de notre observateur : une débauche de luxe et une grande frénésie pour l'inutile.

Mais ces ventes ont parfois pour finalité d'être incluses aux cabinets de ceux ayant les moyens, et de figurer parfois dans ceux qui font de leur maison un véritable musée.

B : LABLANCHERIE, D'ARCEY ET LEURS MAISONS MUSEES

Nous avons pu apercevoir, avec les commentaires de Faujas sur les marbres, que certains parisiens entretenaient des maisons si belles et si fastueuses qu'elles faisaient plus penser à des musées qu'à de réelles habitations.

La première maison que Faujas visite à deux reprises est celle du comte d'Arcy qui apparemment est encore en construction. Notre amateur d'art commence ces visites avec une joie qu'il ne cache que peu : « C'est incontestablement la plus curieuse et la plus étonnante maison de Paris, aussi belle pour les tableaux, l'antique et les jardins que les palais de Rome. »³²⁶ Faujas se présente lui-même comme presque euphorique et dit avant même de commencer sa description que cette première visite est encore confuse dans son esprit tant cette maison lui a plu. D'autant plus que l'abbé de Saint-Non et lui sont parmi les premiers visiteurs de cette maison « enchantée », grâce à l'abbé qui connaît bien l'architecte. C'est le comte et son architecte monsieur Renard qui organisent la visite.

Ils commencent par le jardin qui fait vraisemblablement entre quatre et cinq hectares et qui renferme, nous dit Faujas, environ 400 statues, vases et marbres (antiques ou copies). On peut alors d'ores et déjà imaginer la surcharge de ce jardin ponctué d'innombrables décorations. La maison de plein pied comporte huit pièces, elles aussi décorées avec des pièces rares dont des tableaux de maître et des statues à l'antique, plus une salle à manger. Il y a apparemment un autre étage de huit pièces qui compte lui aussi des tableaux, et renferme également une bibliothèque et un cabinet d'estampes et de dessins. De nombreuses statues sont décrites par Faujas ainsi que des tables, vases, décorations, moulures, etc.

Cette maison qui enchante tout particulièrement le montilien, ainsi que le duc de Chaulnes qui désire réaliser une seconde visite³²⁷, est en quelque sorte un véritable musée et

³²⁵ *Ibid.* page n°87, tableau n°3.

³²⁶ *Ibid.* page n°9, tableau n°3 – le 09/08/1782.

³²⁷ *Ibid.* page n°14 et 15, tableau n°3 - 17/08/1782.

on ne doute pas qu'après la fin des travaux elle devienne un lieu assez prisé d'un Paris toujours friand de belles curiosités. Pourtant, dans le guide de voyage de Jean-Vincent Thiéry, dans ses descriptions et conseils pour les visiteurs à Paris, il n'est pas fait mention de cette maison, dans aucun des numéros de notre période, ni dans ceux de 1784 et 85. Il est alors possible que ce comte n'ait pas voulu ouvrir sa maison aux visiteurs et l'ait réservé à un cercle de privilégiés.

Contrairement à ce modèle, Faujas visite une autre maison qui est reconvertie en véritable musée. Il s'agit de la maison de monsieur de La Blancherie chez qui Faujas est invité à la grande fête privée dont nous avons parlé. Pahin de la Blancherie est notamment connu comme l'instigateur du journal *La Nouvelle République des Lettres* publiée de 1777 à 1811³²⁸. Faujas assiste apparemment aux premières expositions organisées par ce personnage. Le Salon de la Correspondance est un lieu d'exposition d'œuvres anciennes qui sortent des cabinets pour être exposées. Pahin de La Blancherie bénéficie d'un réseau de sociabilité très vaste grâce à son périodique, à sa correspondance et à son appartenance maçonnique comme membre des Neuf Sœurs³²⁹. Il réussit donc à regrouper un grand nombre de pièces pour les centraliser lors de ses expositions.

La première visite chez de La Blancherie date du deux février³³⁰. Faujas, dans le corps du texte, parle bien de « musée » comptant huit pièces, mais une indication en marge parle elle de la « maison » de La Blancherie. Maison apparemment assez fréquentée qui semble renfermer des pièces de tous les domaines. Point amusant de cette visite, La Blancherie détient un portrait qui a pour effet d'étonner Faujas : « j'ai été fort étonné d'y trouver mon portrait peint par Henrius qui se trouvoit là à mon insu ». C'est une véritable rencontre fortuite avec lui-même que le minéralogiste réalise lors de cette visite.

Faujas retourne chez La Blancherie le treize mars³³¹ et visite les pièces contenant des « tableaux de vertu » et où, nous dit-il, le public était abondant. Une collection portée à la vue d'un public apparemment enthousiaste si l'on en croit le commentaire de Faujas trouvant cette collection tout à fait à son goût : « je n'ai rien vu de beau comme cette collection. » Il y retourne d'ailleurs une troisième fois pour observer ces tableaux, puis lors de la soirée privée, il fait encore un commentaire sur ces derniers qui ont vraiment du lui plaire.

³²⁸ Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Époque, Champ Vallon, 2008, pages 321 à 328.

³²⁹ *Ibid.*, page 232.

³³⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°94, tableau n°3.

³³¹ *Ibid.*, page n°109, tableau n°3.

Ces deux exemples d'ouverture de collection à un public plus où moins restreint se trouvent parfaitement dans la droite ligne du mouvement de démocratisation de l'art et des curiosités, grâce à l'ouverture des cabinets se transformant peu à peu en musées. Mais si chez d'Arcy le constat de visite privé sur le modèle des cabinets est peut-être du à l'état d'avancement des travaux, chez Lablancherie la recommandation est nécessaire pour entrer. *La Nouvelle République des Lettres* stipule dès 1779 que : « On refusera quiconque ne sera pas connu ou amené par un savant, un artiste ou un amateur connu, ou qui ne sera pas porteur d'une lettre de leur part. »³³² Faujas stipule connaître La Blancherie quand il nous dit qu'il ne l'a pas vu depuis quatre ans, mais il peut aussi être introduit par le duc de Chaulnes avec qui il se rend à une exposition. En tout cas, on peut observer qu'il est de toute façon bien intégré dans ce milieu de sociabilité mondaine, et que son goût pour les arts n'est pas inconnu du monde, d'autant plus qu'encore une fois, il est assez bien vu pour avoir son billet d'entrée pour la somptueuse fête de Pahin de La Blancherie.

III : L'EPISODE VERSAILLAIS

Lors du dernier jour de son séjour, Faujas nous fait part d'une visite assez exceptionnelle pour lui. C'est au centre du pouvoir, à Versailles que Barthélemy Faujas de Saint-Fond, minéralogiste dauphinois dont la carrière est en train de se lancer, est convié par des hommes proches du pouvoir et emplis de la courtoisie mondaine propre à la demeure du roi. C'est proche du sommet que notre pérégrin termine un voyage de près de neuf mois dans la capitale des sciences et de arts.

A : UN HOMME ATTENDU

Le seize avril, lors de la visite des catacombes organisée par Faujas, madame de Sabran, son amie présumée, l'informe qu'il est invité par l'évêque de Laon à venir le trouver chez lui, à Versailles. L'évêque en place à cette époque se nomme Louis Hector Honoré Maxime de Sabran, et est le quatre-vingt-septième évêque de Laon depuis 1778³³³.

³³²Charlotte Guichard, *op. cit.*, page 323.

³³³Robert Wyard (dom), *Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon*, Dacheux-Williot et Hourdequin, Saint-Quentin, 1858, page 29.

L'ecclésiastique, on le voit bien, est de la même famille³³⁴ que la comtesse, et elle a sûrement du jouer un rôle non négligeable dans cette rencontre.

Faujas se rend donc à Versailles le lendemain accompagné par le marquis de Chabrillon. Il est reçu par l'Évêque de Laon qui le conduit chez Jules de Polignac. Le duc de polignac est encore à cette période un homme puissant et très proche du pouvoir. Il est nommé premier écuyer grâce à sa femme qui est une des favorites de la reine³³⁵, et est apparemment doté une place de choix au château : « il a la faveur d'avoir dans l'un de ses cabinets une porte qui communique avec les appartemens de Monsieur. »³³⁶ Avec une personne de ce statut, Faujas peut espérer se faire ouvrir des portes ; d'autant plus la reine ne refuserait rien à madame de Polignac qui-elle-rend facilement services à ses amis³³⁷. Le savant dit rester près d'une heure à bavarder chez ce duc qui, dit-il, attendait impatiemment Faujas :

« M^o. le duc Jugles
de Polignac qui m'attendoit et qui m'a reçu de la
manière la plus aimable la plus distinguée, en me
disant qu'il y'avoit long-tems qu'il desiroit faire connaissance
avec moi, j'ai resté plus d'une heure, et il m'a
engagé à aller le voir et lui écrire. »

Faujas est à Versailles un homme attendu qui est en quelque sorte démarché par Sabran et Polignac et qui semble connaître un certain nombre de personnes à la cour, qu'il croise le jour même lorsqu'il visite la galerie du palais³³⁸.

A treize heures, il retourne voir l'évêque de Laon pour dîner avant une cérémonie religieuse. Les hommes avec qui il festoie sont tous assez influents et en contact directe avec la reine et le roi. L'évêque de Laon est aumônier du roi, vice général du diocèse de Chartre, nommé évêque de Nancy en 1774, puis de Laon en 1777, il est grand aumônier de la reine depuis 1780³³⁹. Jean-Armand de Roquelaure est évêque de Senlis et aumônier du roi (premier

³³⁴ François Alexandre Aubert de La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse*, Badier, Paris, 1786, suppléments tome III, pages 552 et 553.

³³⁵ Evelyne Lever, *Louis XVI*, Paris, Fayard, 1985, page 283.

³³⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°114, tableau n°1.

³³⁷ Pierre de Nolhac, *Versailles et la cour de France, La Reine Marie-Antoinette*, Paris, Conard, 1929, page 46.

³³⁸ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°114 : « je suis allé faire un tour dans la galerie ou j'ai trouvé plusieurs personnes de ma connaissance. »

³³⁹ François Alexandre Aubert de La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse, op. cit.*, page 553.

aumônier d'après Faujas), il est membre de l'Académie Française depuis 1771³⁴⁰. Sont présents également un autre aumônier de la reine, un vicaire et monsieur de Vintimille.

Après le repas, les ecclésiastiques se changent et les convives se rendent à la cérémonie du lavement des pieds.

B : UNE CEREMONIE PROCHE DU SOMMET

La cérémonie du lavement des pieds, ou *pedilavium*³⁴¹, est une cérémonie pratiquée le jeudi saint et qui rappelle le moment où le Christ lava les pieds des apôtres avant le dernier repas : « Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. »³⁴²

A quinze heures, l'évêque de Laon guide Faujas vers la salle où se déroule la cérémonie. Il est placé à « l'une des meilleures places » nous dit-il, à seulement quelques mètres de la reine, ce qui semble l'émoustiller fortement : « j'étois même très près de la Reine n'y ayant qu'un rang de tabouret qui m'en sépara »³⁴³, assez proche pour assister correctement à tout le déroulement de la cérémonie. Ce jour, là Marie-Antoinette était vêtue d'une robe violette et couverte de diamants, ce qui peut paraître étrange au vu de la teneur symbolique de la scène biblique.

Pour commencer, un prêche est prononcé par l'abbé Asseline dont le discours déplut profondément à Faujas qui ne rate pas l'occasion pour en dire quelques mots : « trivial, sans onction, sans chaleur, et sans force »³⁴⁴. Puis, l'archevêque de Paris récita des prières.

Secondement, la reine dut se lever et s'approcher d'une table où étaient assis douze enfants. On leur attache le pied avec un tissu relié au cou pour leur tenir la jambe droite. Là encore, on est bien loin de Jésus s'agenouillant aux pieds des apôtres. De l'eau est versée sur les pieds des bambins et la reine n'a plus qu'à les sécher et à y déposer un baiser. Les enfants

³⁴⁰ Fiche des immortels : <http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=240>

³⁴¹ Angelo di Bernardino [dir], *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, Cerf, 1990, Tome II, pages 1416 et 1417.

³⁴² Evangile selon Jean, Chapitre 13-5.

³⁴³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°115.

³⁴⁴ *Ibid.*

retournent ensuite à leur place. Faujas parle ici d'une cérémonie « attendrissante » et loue cette reine qu'il semble admirer : « j'eus le plaisir de lui voir remplir toute cette longue cérémonie, avec une décence et une grâce qui m'enchantait. »³⁴⁵ Déjà, lors de la pièce de théâtre où étaient vantées les vertus de Necker, il avait dit de Marie-Antoinette : « cette Reine a du jugement et de la sensibilité et quelle fera certainement le bien lorsqu'on ne lui cachera pas la vérité. »³⁴⁶ En fin de compte, elle ne lave pas vraiment les pieds de ces enfants. Ce n'est qu'une représentation symbolique de cette scène. On ne sait pas d'où viennent les petits, mais il est probable que ce soient des enfants de courtisans proches de la couronne.

Enfin, la maison de la reine puis de grandes dames passent devant l'assemblée et présentent des plateaux de nourriture devant Marie-Antoinette. On symbolise la cène en portant du vin et de la nourriture à la reine représentant le Christ. Cette nourriture, nous dit Faujas, est destinée aux pauvres. Après treize passages, toute l'assemblée se rend à ténèbres pour prier.

Cette cérémonie, adaptation du moment fort de la bible, est remaniée pour convenir aux usages du temps. Même dans ce cadre culturel, la culture mondaine est très présente. Marie-Antoinette est vêtue et parée à merveille, si on en croit Faujas : les diamants sont en effet bien loin de la représentation habituelle du Christ.

Ensuite, la cruche d'or remplace le simple baquet, donc l'eau lavée par la reine est en contact avec ce métal noble. Aussi, elle ne se mouille pas les mains car elle ne fait que sécher les pieds de ces enfants et n'entre en contact avec eux que par le baiser (si d'aventure elle les touchait vraiment). Elle ne se baisse jamais, les bambins sont assis sur une table et on leur lève les pieds pour qu'ils soient à portée avec le tissu. Enfin, la reine fait passer devant elle sa propre maisonnée, c'est-à-dire ses favorites, puis les grandes du royaume (Madame, la comtesse d'Artois etc.) : elles se rendent d'une révérence et la reine récupère les plateaux, cette fois-ci en bois ou en osier.

D'un côté l'or, de l'autre des matériaux bien moins nobles, tout est très bien ritualisé d'abord pour montrer en quelque sorte une sainte reine qui - pendant un temps - est presque *Christus*. Puis les grandes dames lui remettent leurs biens comme une soumission que la reine reçoit avec une cérémoniale humilité.

³⁴⁵ *Ibid*

³⁴⁶ *Ibid.*, page n°47.

Le désir de la découverte comme formatrice de l'esprit est une composante de la vie des intellectuels du XVIII^e siècle. L'Italie tient dans ce domaine une place prépondérante grâce à la réunion de nombreux atouts : « Je sais que l'Italie moderne n'offre aux curieux que les débris de cette Italie si fameuse autrefois ; mais ces débris sont toujours dignes de nos regards. Les antiquités en tout genre, les chefs-d'œuvre des beaux arts s'y trouvent encore rassemblés en foule, & c'est une nation savante & spirituelle qui les possède ; en un mot, on ne se lasse jamais de voir & de considérer les merveilles que Rome renferme dans son sein. »³⁴⁷ L'évasion dans un espace et dans le temps est une des structures du voyage.

L'Italie renferme des rêves pour ceux qui cherchent culte, culture et science. En effet, c'est dans les années 1780 que la dialectique du voyage en Italie se modifie peu à peu. On voit alors apparaître des voyages plus proches de l'observation de la nature, que ce soit en termes naturalistes ou littéraires, et le développement de l'archéologie³⁴⁸. Se développe également une forme différente du voyage qui se dessine tout en s'écrivant, et qui plonge le lecteur dans un rêve lointain.

Le voyageur, par sa présence ou sa production, détient également un statut qui semble compter dans l'imaginaire de Faujas. Autour d'un repas ou lors de soirées et de visites, les relations de Faujas ont souvent un lien avec l'extérieur, et ses nombreuses connaissances anglaises et américaines, à Paris pour cause de négociations, en sont un bon exemple. Ainsi, de l'aventure aux voyageurs mondains, celui qui se déplace est reconnu et présenté par notre témoin.

Le goût de l'exotisme passe également par une adaptation de l'espace urbain aux modes du temps. Dans la sphère privée, certains comme le duc de Chaulnes cultivent leur goût de lointain dans leur collection. En ville, ce sont des lieux spécialement construits pour le beau monde qui font office de passeports pour de nouveaux horizons. A la foire Saint-Martin ou à la foire Saint-Laurent, les lieux de jeux et de détente plongent les contemporains dans des décors au goût d'ailleurs.

³⁴⁷ Louis de Jaucourt, *op. cit.*, page 477

³⁴⁸ Gilles Bertrand, *Bibliographie des études sur le voyage en Italie*, Cahier du CRHIPA n°2, CRHIPA, 2000, page 58.

I : LE VOYAGEUR ET L'ETRANGER

Pour Faujas qui n'a pas encore effectué ses nombreux voyages dont Buffon est l'instigateur, le voyageur représente un trait caractéristique qu'il se plaît à citer dans ses descriptions. On connaît alors un certain nombre de voyageurs que croise le montilien au cours de son séjour, leur destination, leur provenance, et parfois pourquoi ils sont partis et qu'en ont-ils ramenés.

A : LA RECONNAISSANCE DU VOYAGEUR

Le voyageur, dans le journal de Faujas est un point fondateur dans la reconnaissance des personnes. A cette époque, Faujas n'a pas encore quitté la France et voit peut être le voyageur comme un « explorateur » au sens des dictionnaires : celui qui éclaire le monde par ses découvertes³⁴⁹. On compte dans ce texte une douzaine de voyageurs qui a parcouru à peu près tous les recoins du monde connu. On note tout de même un fort engouement pour l'Italie qui est une des destinations les plus importantes dans la formation des gens du monde. Notons que lorsque Faujas visite la galerie des étudiants du Louvre, c'est pour leur départ en Italie qu'ils concourent³⁵⁰ :

« Allé à 11 heures au Louvre voir l'académie de peinture
qui étoit ouverte, c'étoit le jour de l'exposition des tableaux des
élèves de peintures ~~qui étoit ouverte~~ et d'architecture qui devoient
être nommés pour le voyage à Rome. »³⁵¹

Plusieurs type de voyageurs sont décrits et Faujas rencontre tout autant des naturalistes pérégrins, comme Dolomieu revenant de Sicile ou Besson qui a vu l'Italie, la Hollande et L'Allemagne que des militaires, comme monsieur Dandiffret officier dans le régiment de Chartre en partance pour l'Amérique ; ou le colonel Hamilton, fin linguiste d'après Faujas et qui était administrateur en Inde : « Je n'ai jamais vu un anglais avoir un aussi excellent accent français on l'aurait pris pour un parisien, et parlant l'arabe, le persan. »³⁵² L'ami de Faujas, le duc de Chaulnes est également voyageur et a visité l'Égypte. D'autres de ces voyageurs sont

³⁴⁹ Marie-Noël Bourguet, « L'explorateur », in *L'Homme des Lumières, op. cit.*, pages 286 et 287.

³⁵⁰ Sophie Descat, *Le Voyage de Pierre-Louis Moreau, journal intime d'un architecte (1754 – 1757)*, Bordeaux, P.U. Bordeaux, 2004, pages 7 à 14.

³⁵¹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°21, tableau n°3 – le 25/08/1782.

³⁵² *Ibid.*, page n°108, tableau n°1 – le 01/03/1783.

cités dans ce texte. Au nombre de seulement douze, ces voyageurs avérés que Faujas croise ont visité presque tous les lieux du monde connu : l'Europe du Nord, l'Amérique, l'Orient et l'Asie sont représentés. Mais il y a tout de même une prédominance de trois espaces, l'Italie, l'Amérique et l'Angleterre qui sont au centre des préoccupations de Faujas.

L'Italie, et plus particulièrement la Sicile, est le premier sujet de discussions que semble aborder Faujas avec Dolomieu lors de leur première rencontre à Paris le 28 octobre 1782 : « Sorti à huit heures pour aller voir le chevalier de Dolomieu, j'ai eu le plus grand plaisir à le voir et il a été grandement question de son voyage en Sicile qu'il a fait avec tout le fruit possible. »³⁵³ Les deux hommes passent ensemble près de quatre heures et on pourrait presque sentir l'excitation de Faujas pour un voyage qu'il désire certainement réaliser lui-même. Nous avons vu que le montilien rend visite à Dolomieu le lendemain même de la réception d'une lettre. Il se précipite en quelque sorte chez son ami pour écouter le récit de ces aventures. Besson aussi est un voyageur qui a, comme Dolomieu, ramené un certain nombre de pièces minéralogiques d'Italie et dont Faujas raffole.

Ce goût de Faujas pour l'Italie tient alors certainement du fait de sa concentration en volcans et de l'abondance des produits de l'activité volcanique. Il est fort intéressant dans ce cadre de voir que le voyage Italien et le voyageur en Italie sont vus du point de vue scientifique et que la minéralogie qui passionne ces protagonistes est un des arguments promoteurs du voyage. Ce n'est pas l'émulation créée par l'antique ou la formation culturelle au sens classique, c'est bien le goût de la pierre qui émule le désir du lieu.

On retrouve ce schéma du voyageur scientifique avec l'espagnol Layart qui, lui, voyage en Allemagne, en Hongrie et en Suède, et qui est dit fin connaisseur. D'autres s'apparentent peut-être aussi au schéma de l'amateur-collecteur, suivant les instructions de John Coakley Lettsom³⁵⁴.

B : LES ANGLO-SAXONS AU CŒUR DE L'EPOPEE PARISIENNE

Durant tout son séjour, Faujas liait des amitiés avec des voyageurs français partis découvrir l'étranger. Mais Paris attire aussi un certain nombre de voyageurs avec qui Faujas

³⁵³ *Ibid.*, page n°77, tableau n°1.

³⁵⁴ Céline Damian, « Le voyage au service de la science. Du voyage à l'expédition naturaliste », in Gilles Bertrand [dir.] *Voyages et représentations réciproques (XVI^e – XIX^e siècle)*, Les cahiers du CRHIPA – n°15, Grenoble CRHIPA 2009, pages 303 à 310.

passé relativement beaucoup de temps. Ce sont les anglo-saxons qui sont les plus présents dans ce journal. On compte bien quelques italiens et une poignée d'allemands (présumés dans le cas de Swédiar), mais ce n'est rien à côté du temps passé en compagnie d'anglais et d'américains. Bien entendu, c'est le contexte international qui réunit tous ces hommes à Paris et plus particulièrement à l'Hôtel d'York. Depuis avril 1782, les britanniques reconnaissent officiellement l'existence des États-Unis et les négociations sont sur le point de commencer sérieusement³⁵⁵. Faujas côtoie un grand nombre des personnes ayant des liens avec les négociations en cours. Son acolyte Benjamin Vaughan, avec qui il partage de nombreux moments, est un de ces hommes. Il est décrit comme ambassadeur et fait partie, avec Whiteford, de l'équipe de Richard Oswald, en fonction jusqu'en avril 1783. Benjamin Vaughan³⁵⁶ est un proche de Franklin qu'il connut à Londres quand il étudiait la physique dans les années 1776-1779. Dans les années de négociation, Vaughan - devenu secrétaire de lord Shelburne - devient son émissaire³⁵⁷. Il croise également madame Jay, femme de John Jay, président du congrès et négociateur de paix du côté américain.

Ces voyageurs parisiens, tout comme Faujas, sont pris dans cette ville et dans cette sociabilité qui le temps d'un dîner, supprime le contexte international. Malgré tout, les vieilles amitiés persistent à travers la guerre. C'est ainsi que le trente et un octobre³⁵⁸, Faujas et un des petits fils de Franklin dînent ensemble et passent le reste de la journée avec Vaughan, pouvant pourtant être catalogué de l'autre côté des négociations.

Enfin, il est en contact avec le grand homme de cette période, Benjamin Franklin, père fondateur, négociateur, savant reconnu et académicien de premier ordre. Celui qui est appelé « honorable vieillard » à cette période revêt une importance considérable dans la vie diplomatique et scientifique de Paris. En plus des négociations qui prennent officiellement fin le trois septembre 1783, Franklin est un des principaux commissionnaires que Louis XVI nomme pour mettre à bas les théories de l'agitateur magnétique. A Passy, c'est l'américain : Faujas nous dit le quatre novembre faire un étrange repas : « j'ai déjeuné à l'anglaise avec lui, c'est-à-dire avec du beurre, du thé et du café, des huîtres et du vin de Champagne... »³⁵⁹ Les huîtres et le Champagne sont alors des mets chics qui sont dégustés par la bonne société aisée.

³⁵⁵ Bernard Cottret, *La Révolution américaine, La quête du bonheur 1763 – 1787*, Pour l'Histoire, Perrin 2003, page 268.

³⁵⁶ Benjamin Vaughan (1751 – 1835), est le fil d'un planteur aisé de la Jamaïque, il étudie d'abord la médecine, puis la physique de Franklin.

³⁵⁷ Claude Fohlen, *Benjamin Franklin, L'américain des Lumières*, Biographies Payot, Payot & Rivage, 2000, page 29.

³⁵⁸ *Ibid.*, page n°67, tableau n°1.

³⁵⁹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°67, tableau n°1.

On voit l'adaptation des modes parisiennes aux traditions anglo-saxonnes avec le thé et le café mis en relation avec l'huître et le champagne.

II : LES RECITS DE VOYAGE

Les voyages, comme c'est le cas de ce texte, engendrent parfois un récit intime ou encore scientifique. Le récit de voyage peut-être de différentes formes : écrite, de vive voix ou par des intermédiaires. L'histoire, quand elle est bien racontée, est faite pour passionner le lecteur ou l'auditeur, mais peut également l'informer sur un lieu, des personnes ou des pratiques. De l'aventure à la science, il n'existe pas qu'un seul voyage, mais des expériences.

A : L'AVENTURE AU MENU

Parfois, l'aventure s'invite dans le confort d'un dîner mondain. Entre les discussions savantes et les jeux de vers, des anecdotes se glissent dans les interstices et passionnent assez l'auditoire pour que notre observateur nous les transmette à travers ce journal. Bien connus ou passés sous silence, ces récits oraux nous rappellent que le voyage est, à cette époque, un acte qui entraîne un danger réel et parfois mortel.

Une aventure peu réjouissante est racontée à Faujas le soir du huit octobre 1782³⁶⁰ par monsieur de Saint-Germain qui vécut des moments difficiles dans le désert Egyptien : revenant d'une mission en Inde, sa caravane est attaquée par des bédouins. Huit survécurent à l'attaque et furent laissés nus en plein désert. Saint-Germain accompagné, dit Faujas, d'un « arabe mendiant » prirent le parti de rejoindre le Caire pour trouver des secours, laissant sur place les six autres survivants dont le frère de Saint-Germain. Les deux hommes marchèrent trois jours et quatre nuits, apparemment sans eau, ni vivre, ni linge pour se couvrir la tête. On a bien entendu du mal à croire qu'ils aient pu survivre à une telle épreuve, Faujas nous parlant même de moments de vertiges, d'évanouissements, et que Saint-Germain ressentait encore de forts maux de gorges et de bouche dus aux puissantes inflammations causées par le dessèchement. Arrivé au Caire, il alla voir l'équivalent du bailli et fit dépêcher une mission de sauvetage. Malheureusement à son arrivée, le désert avait emporté ses compagnons, et son

³⁶⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, pages n°51, 52 et 53, tableau n°1.

frère ainsi que son valet avaient disparu. Une enquête fut ouverte, mais en vain. Faujas, à juste titre, écrit que le récit de cette malheureuse aventure l'a fait « frissonner ».

Une seconde histoire, cette fois bien plus romanesque, est contée le neuf novembre 1782. Faujas est en retraite à la Rochette chez madame Guillemot, et dîne avec le sieur Noverre. Il raconte alors l'histoire du comte de Lauraguais dont Paul Fromageau consacre une biographie dans la revue des études historiques de 1914. Ce savant et écrivain est lors d'un duel avec le marquis de la Villette emprisonné à l'abbaye le vingt août 1766. Le vingt-trois septembre, après un mois de détention, le comte pensait obtenir sa remise en liberté mais il n'en fut rien. On le transféra à Dijon sous la responsabilité de l'inspecteur Buhot qui écrit dans son rapport : « Il ne s'attendait point à cela du tout. Il s'est comme trouvé malade à cette annonce. »³⁶¹

Le comte est alors emmené à Dijon et est incarcéré dans ce lieu apparemment assez ouvert, ce qui lui permet de s'échapper apparemment avec son valet. Là, la version biographique et celle de Noverre divergent car Fromageon nous dit que le comte partit pour la Suisse, et Noverre nous dit le rejoindre à Stuttgart. Le comte s'était alors épris d'une jeune cantatrice venant de cette ville et il est possible qu'il ait gagné l'Allemagne avant de rentrer à Paris prier le roi d'alléger sa peine. Une aventure contée par Noverre qui court de Paris à Dijon, de Dijon en Suisse, puis à Stuttgart, pour enfin revenir à Paris.

B : DES RELATIONS PITTORESQUES

Entre 1781 et 1786 sont publiés les cinq luxueux volumes du *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, à l'initiative de Jean-Benjamin de la Borde, premier valet de chambre de Louis XV et de l'abbé de Saint-Non³⁶². C'est un ouvrage considérable qui regroupe 417 estampes et 125 vignettes, tire son succès à cette forte présence d'images qui permettait aux lecteurs, même si le texte n'était pas de bonne qualité, de se transporter dans un autre lieu³⁶³. Il est également bien différent du voyage naturaliste qui s'occupe plus de répertorier les

³⁶¹ Paul Fromageot, « Les Fantaisies littéraires, galantes, politiques et autres d'un grand seigneur. Le Comte de Lauraguais (1733 – 1824) », in *Revue des études historiques*, n°80, 1914, pages 14 à 56.

³⁶² Hélène Tuzet, « Une querelle littéraire en 1785 l'abbé de Saint-Non et ses collaborateurs », in Jean-Marie Carré et M Bataillon [dir.] *Revue de littérature comparée*, Boivin, Paris 1947, n°21, page 429.

³⁶³ *Ibid.*, page 428.

caractères physiques des lieux dans un « style austère et précis »³⁶⁴, plutôt que de s'intéresser aux paysages.

Le pittoresque apparaît alors comme une entreprise préromantique, une charnière, un passage entre deux époques, des Lumières au Romantisme. Faujas de Saint-Fond fait en quelque sorte partie de ce mouvement en voguant souvent entre ses deux amours, les sciences et les arts. Dans ses relations également, il est pris dans ce courant littéraire. Il est en contact avec l'abbé de Saint-Non avec qui il dîne plusieurs fois, et qui le fait entrer dans la maison du comte d'Arcy grâce à sa relation avec l'architecte Renard. Cet homme que Faujas croise également à plusieurs reprises est un des collaborateurs de Saint-Non qui l'avait recruté pour l'expédition à Naples et en Sicile, et qui était à l'époque pensionnaire du Roi à l'Académie de France à Rome. Dans le quatrième tome de l'ouvrage, Saint-Non cite le nom de Dolomieu comme collaborateur pour la partie de la Sicile méridionale que les dessinateurs de Saint-Non ne purent visiter. Faujas est donc en relation avec trois collaborateurs de ce qui fut à l'époque un véritable succès de librairie.

Mais l'abbé n'est pas le seul en lice dans ce domaine. Une autre connaissance de Faujas, le peintre Houël, publie la même année un autre livre de ce genre, le *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari*³⁶⁵, qui contient 264 planches gravées de quatorze sur 9 pouces. Le peintre réalise un ouvrage plus proche du journal de voyage où il nous donne les dates et les événements, en nous donnant l'occasion de voir ce qu'il voyait grâce aux planches qui ponctuent les visites. Faujas, à son niveau, réalise la même démarche lorsqu'il recopie la plaque de pierre noire qu'il observe longuement à Lyon³⁶⁶. Il rencontre Houël chez Dolomieu le dix neuf décembre. C'est presque une véritable réunion sicilienne que Dolomieu organise avec Houël (les deux hommes sont en Sicile à peu près au même moment). Est également présent le gouverneur de Messine.

Dans le cadre de cette bataille littéraire, Henri Swinburne, dont l'ouvrage traduit par Jean-Benjamin de la Borde et annoté par Vivant Denon, ne paraîtra en France qu'en 1785 ; ces derniers étant alors devenu rivaux officiels de Saint-Non³⁶⁷. Faujas rencontre à Paris la femme

³⁶⁴ *Ibid.*, page 436.

³⁶⁵ Jean-Pierre-Louis-Laurent, Houël, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari : où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore, des principaux phénomènes que la nature y offre, du costume des habitants, et de quelques usages*, IV volumes, Paris, Monsieur, 1782 à 1787 (Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, Resac K-717 [Gallica])

³⁶⁶ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°6.

³⁶⁷ Henry Swinburne, *Voyage de Henri Swinburne dans les Deux Siciles, en 1777, 1778, 1779 et 1780*. trad. de l'anglais par un voyageur français [Benjamin de Laborde] ; [avec des notes de Denon et le texte de son Voyage en Sicile], V volumes, Paris, Didot l'aîné, 1785-1787.

de Swinbune qu'il voit deux fois, et avec qui il réalise une visite des catacombes accompagné d'anglaises.

III : L'EXOTISME PARISIEN

Le désir d'exotisme et de nouveaux horizons n'est pas toujours l'objet d'un grand voyage. Ce goût pour l'exotisme, les parisiens à la mode le cultivent dans des lieux de détente et de démonstration de soi, mais aussi par leurs collections et leurs relations. L'espace de la capitale, selon le moment où l'on est et avec qui on vit, peut se transformer en véritable ville exotique où l'on peut goûter au désir d'horizon.

A : LE CABINET DU DUC DE CHAULNES

Dans le numéro de l'Almanach du Voyageur Parisien de 1783, on peut remarquer que le cabinet du duc de Chaulnes apparaît dans plusieurs catégories : sciences, tableaux, médailles, mais également dans la catégorie estampes et dessins. Thiéry précise que ce cabinet contient de nombreux objets venant de Chine. L'Extrême Orient semble représenté pour les mondains, et notamment pour ceux qui fréquentent les ventes aux enchères du duc d'Aumont, une passion qui peut leur coûter très cher³⁶⁸. Le désir d'apporter de l'exotisme chez soi participerait presque à cette pratique du voyage en chambre grâce aux lectures et à la construction d'un environnement qui devient un morceau de lointain à l'intérieur de la maison. Le duc de Chaulnes détient, si l'on en croit le guide de voyage, le seul cabinet chinois assez vaste pour que la mention de cette collection y soit présente : « estampes dessins & curiosité chinoises. »³⁶⁹

Faujas a l'occasion de visiter ce cabinet qui se situerait, d'après le guide, rue d'Enfer. Cette information montre également que le duc de Chaulnes devait être un homme très riche qui détenait au moins quatre logements parisiens : un au Palais Royal, un rue de Bondi, un rue de Richelieu, et un rue d'Enfer. Quoi qu'il en soit, notre témoin à charge visite et décrit ce cabinet assez exhaustivement pour que l'on s'y arrête.

³⁶⁸ Voir *supra*, page 116.

³⁶⁹ Thiéry, *Almanach du Voyageur parisien, op. cit.*, 1783, page 122.

« Dinné chez M^e. le duc de Chaulnes, dans son nouveau logement rue de Bondi sur les boulevards, j'ai été enchanté de son cabinet composé d'un grand nombre de pièces ; c'est le plus riche cabinet en objets chinois, tous les arts de luxe et d'agrément de ce vaste empire s'y trouve réunies et en grande quantité, meubles chinois de toute espèce, ajustements des plus riches, miroirs, instruments de musique en un mot tout ce que la Chine a de plus rare est réuni dans cette belle collection. »³⁷⁰

Le duc apparaît alors comme un amoureux de l'exotisme et du lointain. Outre ses compétences de chimiste, Chaulnes est aussi un voyageur qui avait publié en 1777 un mémoire sur les monuments de Sakkarah dans lequel il disait des hiéroglyphes qu'ils représenteraient « autant de livres sur les sciences et les arts dans ces tems reculés, & peut-être même de l'histoire de siècles qui les ont précédés. »³⁷¹ De l'Égypte, dont le récit de voyage se fait attendre, à la Chine, le duc est un homme d'exotisme et de mondanité qui semble aimer les objets de luxe venant de terres lointaines. Objets d'autant plus luxueux que les échanges commerciaux entre l'Europe et l'Asie étaient encore relativement défavorable pour les biens occidentaux qui n'intéressaient que guère les Chinois. On devait alors les payer en argent ce qui avait pour effet de faire exploser le prix des marchandises³⁷².

B : LE VAUXHALL ET LA REDOUTE CHINOISE

De l'antiquité à l'Extrême-Orient, l'évasion est un thème mondain où les privilégiés pouvaient, le temps d'une soirée, sortir de Paris pour entrer dans des décors enchanteurs. La détente et les belles tenues sont de mises et l'évasion contrôlée est le fer de lance de ces lieux.

Le Vauxhall (ou Waux-Hall) est une sorte de cabaret où les mondains se réunissent alors pour prendre du plaisir et se détendre. Il existe deux types de Vauxhall : un pour l'hiver et un autre pour l'été. Faujas fréquente celui d'hiver du quinze janvier 1782 au neuf février 1783, qui tient lieu et place dans l'enceinte de la foire Saint-Germain. Lors de sa première

³⁷⁰ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°9, tableau n°3 - le 08/08/1782.

³⁷¹ Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly duc de Caulnes, *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, auprès de Saccara...*, Clousier, Paris 1777, page 3 et 4 (Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, O3A-354 [Gallica]).

³⁷² François Gipoulou, *La Méditerranée asiatique, Ville portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-Est, XVI^e au XXI^e siècle*, CNRS, 2009, page 169.

visite, il nous donne quelques descriptions du lieu mais reste assez peu précis, comme quelqu'un qui connaît déjà un lieu :

« je suis allé au Wauxal qui
 étoit très agréable et décoré d'une multitude de jolie
 personnes, je fus enchanté de la manière dont les
 jeunes enfants dansoient il y avoit de ces enfants qui n'avoient
 que 8 ans qui dansoient avec tout la dignité et toutes les grâces
 inimaginables »³⁷³

Les spectacles d'enfant dansant en suivant les instructions d'un maître de danse sont monnaie courante dans ce lieu. Le guide de voyage de poche intitulé almanach du *Voyageur à Paris*, dans son édition de 1783, décrit parfaitement bien cette salle d'exception dans un article assez long pour son format³⁷⁴.

La salle du Vauxhall, nous dit Thiéry, est une création de l'architecte Le Noir qui est auteur de la salle de l'Opéra. La salle d'hiver est composée en deux étages, dans un style totalement antique³⁷⁵.

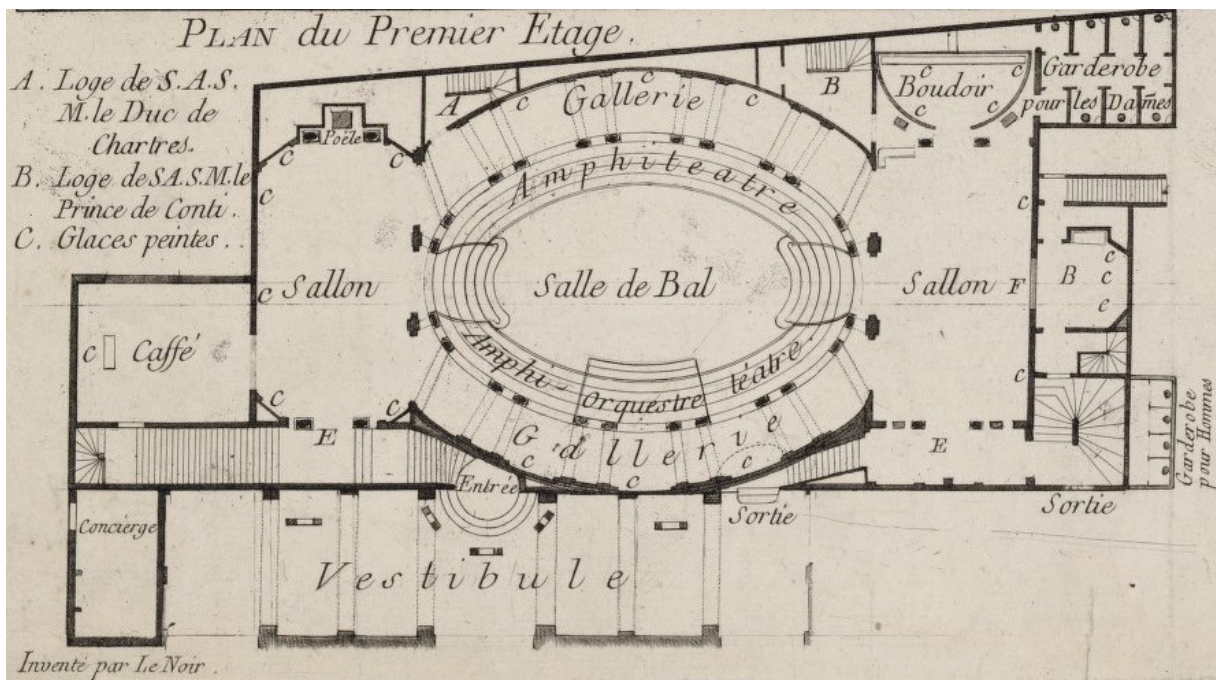


Figure n°6

³⁷³ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°85, tableau n°5 – carte

³⁷⁴ Thiéry, *op. cit.*, pages 440 à 442.

³⁷⁵ Une gravure de la salle est présente en annexe IV-b.

On peut voir, sur ce plan du rez-de-chaussée, cette salle ovale en contrebas de quelques marches où l'on pouvait s'asseoir pour regarder les danses et l'orchestre. Tout le bâtiment est réalisé dans le thème d'un jardin antique avec tout autour de la « Salle de Bal » vingt-quatre colonnes (représentées sur le plan grâce à des rectangles noirs) ornées de reliefs fleuris. On voit également à côté du salon de gauche un café qui d'après le guide est décoré « à la Turc ».

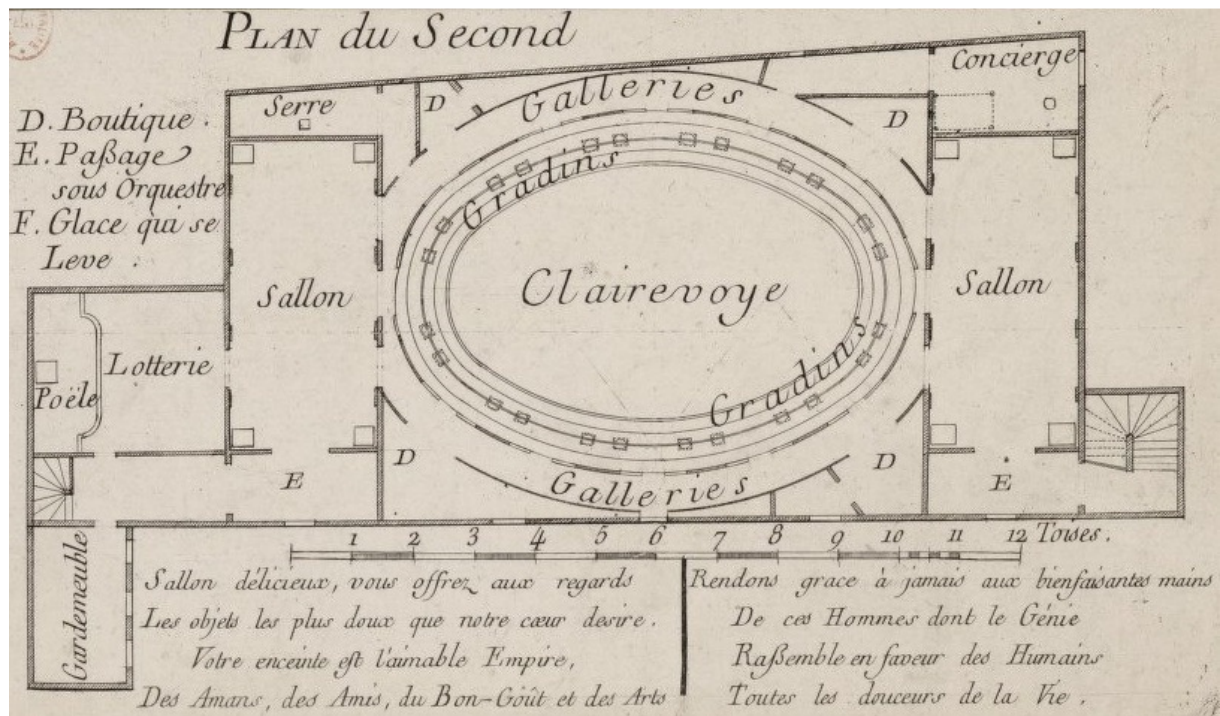


Figure n°7

A l'étage, une grande mezzanine permet de se placer en hauteur pour observer la salle de bal, et à gauche et à droite se trouvent des salons décorés comme des jardins.

Le Vauxhall est donc un lieu de détente et de goût, qui semble, grâce aux descriptions et à la gravure, être d'un luxe incroyable où toute la passion pour l'antique et pour l'exotisme des contemporains explose. Faujas, pour sa part, semble bien aimer cet endroit car il y passe tout de même huit soirées en seulement un mois et demi. De plus, cette salle remet légèrement en cause les présomptions du savant sur le prix des loisirs qui d'après lui trierait le public, comme il l'avait fait remarqué à propos du cirque d'Astley. Le Vauxhall, bien qu'il nous renvoie l'image d'une mondanité cultivée et courtoise, reste un loisir relativement peu onéreux si l'on en croit l'*Almanach* qui annonce un prix d'entrée à une livre et seize sols.

L'autre maison de détente et de jeu que Faujas visite est appelée « Redoute Chinoise ». Située foire Saint-Laurent et ouverte depuis le vingt-huit juin 1781, ce lieu est presque semblable au Vauxhall. Les amusements d'intérieur et d'extérieur sont à la disposition du public pour la somme de trente sols. La Redoute Chinoise fut construite et décorée par les architectes Mellan et Moech. Ce lieu contient un café souterrain, un restaurant, des jeux, une salle de bal et des jardins³⁷⁶. La grande particularité de ce lieu, qui en somme ressemble à s'y méprendre au Vauxhall déjà bien installé à Paris, tient sa particularité du thème de sa décoration.

Faujas de Saint-Fond, lors de sa première visite le quinze août 1782, accompagné presque comme d'habitude par le duc de Chaulnes, nous décrit le lieu en ces termes :

« Ensuite de chez Arteley nous allâmes voir la redoute chinoise
manière de vauxal dont l'architecture, les jardins les
bosquets, les pavillons, les différents jeux, la décoration, les statues
vont absolument dans le costume chinois ; l'on a copié
ce que Chambert architecte anglais, qui avoit voyagé
en chine a publié et gravé sur les monuments de cette opéra. »³⁷⁷

On ne peut douter une seconde que l'initiative de cette visite vienne du duc, qui comme on le sait maintenant est réellement passionné par la Chine. De l'antique, nous passons donc à l'Extrême-Orient. D'une foire à l'autre, les parisiens pouvaient changer d'espace et de temps. Un lieu qui inspira également la poésie de Nicolas Bulidon qui en quelques vers décrit ce lieu fort exotique :

« Plantes, Chemins, Architecture,
Sculpture , ... , ici t'out est Chinois ,
Oui, tout .. hors les jolis minois,
Dont Pékin feroit fa parure ;
Dont les Lettrés prendroient des loix ;
& dont les Mandarins, je crois,
Dévotement feroient capture. »³⁷⁸

³⁷⁶ Jacques-Antoine Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours*, Paris, chez Guillaume, 1829, Tome 8, page 409.

³⁷⁷ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°14, tableau n°3 – carte

³⁷⁸ Nicolas Bulidon, *La Redoute chinoise, poème éphémère...*, non daté, Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art (YE-16023 [Gallica]), page 10.

Ce poème continue ensuite dans un registre plus galant, mais ce sont bien les décors de cette Redoute Chinoise qui font office d'arrière plan. On remarque également que le visiteur a la chance d'avoir la Chine sans la Chine. Tout l'inerte est ici asiatique, mais le public, les « jolis minois », sont partie intégrante de la mondanité parisienne, avec ses codes et ses mœurs. La bonne société transportée à Pékin, voilà ce que propose cet endroit atypique qui paraît, aux dires de Faujas, largement fréquenté. Et par ailleurs, le savant s'en plaint lors de cette visite, et ce même que le lieu lui plaise³⁷⁹.

L'exotisme, une denrée sociable et mondaine, est offert pour quelques pièces à la bonne société parisienne qui se retrouve pour jouer ou discuter dans un décor enchanteur. On s'évade à deux pas, on voyage sans se déplacer.

³⁷⁹ Barthélemy Faujas de Saint-Fond, *op. cit.*, page n°14 : « C'est une chose très variée et très singulière et agréable à voir, mais il y a une trop grande affluence de monde ».

CONCLUSION

Ces neuf mois de vie intime et publique relatés dans ce court journal nous ont permis d'entrevoir comment se déroulaient quelques scènes concrètes de la vie savante et mondaine dans ces années de transition que représentent aujourd'hui la décennie 1780. Barthélemy Faujas de Saint-Fond, bien loin d'être un contestataire, goûte à une vie privilégiée du point de vue culturel, relationnel et savant, et nous a montré à quel point le savant moderne ne peut être cantonné à un domaine précis.

Faujas est un savant dynamique. Toujours en quête de nouveaux objets, il parcourt la capitale souvent accompagné, et témoigne des progrès de la science du XVIII^e siècle ainsi que de cette pluridisciplinarité qui qualifie les savants d'alors. Les différents aspects de ces savants modernes tiennent alors à une indescriptible envie de découvrir et de cultiver leurs esprits. Dans les démonstrations, ils apprennent des concepts, des modes opératoires, dans l'optique de réaliser eux-mêmes leurs propres expérimentations. Des démonstrations plus ou moins bien faites et où Faujas ne rate jamais l'occasion de donner un avis personnel, parfois très dur. Dans les cabinets, les objets de sciences se montrent, se touchent, et s'échangent. La communauté scientifique, la « République des sciences », se fait passer des objets de savoir et cela contribue alors à la construction des idées. Ce travail de découverte s'accompagne également d'un travail de recherche personnelle puis de rédaction dans une optique de publicité de la science, mais également dans un but de reconnaissance auprès des pairs.

Faujas détient cette reconnaissance scientifique, dans son domaine particulier qu'est la minéralogie, et nous avons pu voir que Buffon lui accordait une grande confiance. Ce dernier a certainement contribué à son statut de minéralogiste reconnu qui, dans ce voyage, n'est approché que par des savants. Que ce soit sur terre ou dans les profondeurs des carrières de Paris, l'aspect physique des lieux rencontrés est toujours une préoccupation primordiale dans l'imaginaire scientifique du montilien. Dans un monde où il faut savoir cultiver l'art de voguer entre différentes eaux, les curiosités parisiennes attirent de toutes parts, et notre savant ne fait pas exception. Mais cette curiosité s'accompagne également d'une forte inaccessibilité tant la science coûte cher. Pour percer, il faut avoir les moyens de s'adapter au prix d'un marché des sciences, qui, bien que relativement concurrentiel, reste d'un coût non négligeable.

Le voyage est aussi un moment de rencontres où les obligations courtoises d'une sociabilité bien réglée sont indispensables pour celui qui désire obtenir des postes clefs ou une place dans la prestigieuse Académie des Sciences de Paris. Pour Faujas, cultiver un réseau de sociabilité à une période où sa carrière prend un réel tournant est une denrée indispensable. Grâce à Buffon, son protecteur, il obtient un poste d'adjoint au Jardin du Roi accompagné d'une rente de 6000 francs, et obtient également sa première mission à l'étranger. Grâce aux Guillemot et à d'Angevillier, il devient en 1785 l'inspecteur général des mines de charbon pour les pompes à feu avec 4000 francs supplémentaires.

Dans ce flot de rencontres, nous avons pu voir les véritables amis de Faujas, tels que Dolomieu, dauphinois et minéralogiste tout comme Faujas ; le duc de Chaulnes, qui le loge et l'accompagne presque dans toutes ses aventures ; Vaughan, l'embrasseur britannique ami de l'illustre Franklin. Des rencontres souvent fortuites, parfois utiles, et qui dans de rares moments nous font entrer dans une amusante intimité. Des problèmes de cœurs aux maladies chroniques de Faujas, ce journal nous fait sortir dans de rares moments des descriptions et des anecdotes savantes pour nous plonger dans une recherche de relations intimes ou recherche de proximité régionale, et dans un aspect de l'écriture du moi qui change radicalement de registre.

Enfin, Paris fait également figure de ville de plaisir où la recherche du beau et de l'agréable n'est pas séparable d'une pratique mondaine répandue. Faujas, fort d'une éducation artistique prodiguée dans les premières années de sa formation, reste toujours proche du monde des arts. Grâce à son réseau, on l'a vu croiser des artistes importants comme Greuze ou Houdon. Par ses visites, il nous a fait voyager dans les galeries et les expositions qui deviennent de plus en plus publiques. On assiste à travers ses yeux à l'ouverture de cabinets à une plus large société. Bien entendu, ce ne sont toujours pas de véritables musées, mais le modèle en est proche.

La nuit parisienne est aussi un moment où le mondain et l'agréable se mêlent dans de grandes soirées dans lesquelles la table et la conversation sont les maîtres mots. Faujas, en homme du monde, se fait recommander par ses connaissances et obtient parfois le privilège de figurer parmi les acteurs principaux des veillées mondaines.

Le plaisir parisien prend parfois la marque du lointain dans une recherche de nouveaux horizons presque constante. Des voyages pittoresques de l'abbé de Saint-Non aux descriptions physiques du compatriote Dolomieu, Faujas - encore cantonné au Royaume de France - fait alors office d'un voyageur statique qui lit des récits, et les écoute durant des dîners. Une faim

d'aventure que ce voyage calculé ne peut combler est quelque peu compensée par les anecdotes et les récits des voyageurs que Faujas côtoie tout au long de son séjour. La capitale regorge toutefois de lieux enchanteurs où les curieux peuvent satisfaire leur goût pour l'exotisme dans des établissements mondains où le luxe et la volupté sont à portée de bourse.

Un scientifique, un amateur d'art, un mondain, Faujas revêt les atours d'un homme du monde presque classique de cette fin du siècle des Lumières. Paris, ville peinte de façon presque idyllique par notre observateur, témoigne de cette ambiance privilégiée dont cette caste pouvait apprécier les divers attraits. Barthélemy Faujas de Saint-Fond, dans ce Journal de Paris, fait office de témoin direct de cette vie dans le « tout Paris » des années 1782-1783, car il a su voguer dans les eaux tumultueuses d'une ville active sur tous les plans. Qu'ils soient scientifiques, culturels ou humains, Faujas nous a donné de nombreuses clefs de compréhension d'un monde qui – on a pu la voir – reste relativement fermé sur des membres connus et intégrés.

Bien entendu, d'autres pistes s'ouvrent aujourd'hui et la vie scientifique de Faujas ne s'arrête pas à ce simple intermède parisien. Ses nombreux voyages à l'étranger et en terre française sont aussi l'occasion de recréer les modèles analysés dans notre propos. Sa capacité à avoir traversé les régimes politiques qui pourront à l'avenir nous renseigner sur cette période de transition autant politique qu'artistique. De nombreux témoignages sont à recueillir. De nombreux textes, manuscrits et imprimés, restent en suspens. Un réseau est à élargir. Bref, ceci n'est que le prémice d'un travail de fond qui, en se servant des témoignages de notre témoin montilien, pourra à l'avenir nous amener à nous interroger sur ce monde de savants qui traversa ce qui pour beaucoup reste une rupture, pour d'autre une transition : la Révolution.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Figure n°1 : François-Nicolas Martinet, *Vue latérale du Vaisseau*, estampe, chez Martinet rue Saint-Jacques, BNF département Estampes et photographie, RESERVE QB-370 (6)-FT 4 56
- Figure n°2 : Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « *Le Dessinateur* », Neuchâtel, 1774, Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 3..... 59
- Figure n°3 : Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « *La Musicienne* », Neuchâtel, 1774 Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 1..... 60
- Figure n°4 : Eudiomètre de Volta, prise dans FIGUIER Louis, *Les merveilles de l'industrie*, Furne Jouvet, Paris, 1873-1877, tome III, page 19, figure n°13, Bibliothèque nationale de France [Gallica]..... 62
- Figure n° 5 : Photo récente du Fort Mahon, prise dans « Mahon à fort Mahon » *Encyclopédie des catacombes*, page 13, <http://www.minimal.explographies.com/> 119
- Figure n° 6 : Rez-de-chaussée du Vauxhall d'Hiver de Paris, LENOIR Simon Nicolas (1726-1810), “Vue du Vauxhal de la foire. S.t Germain”, chez Le Rouge, Rue des Grands Augustins, Paris, 1772, in HENNIN Michel, *Estampes relatives à l'Histoire de France*, tome 108, Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, RESERVEFOL-QB-201(108) [Gallica]. 145
- Figure n°7 : Étage du Vauxhall d'Hiver de Paris, Ibidem, 146

TABLE DU TOME I

Remerciements	4
Introduction : De la foudre à la vie.....	5
Sciences culturelles, Sciences sociales.....	5
Faujas de Saint-Fond : parcours d'un autodidacte	7
Ecriture et Témoignages.....	8
Partie PREMIÈRE : Faujas, un scientifique en quête d'objets	12
Chapitre PREMIER : le <i>Voyage de Paris</i> , témoignage d'un esprit scientifique en ébullition	13
I : L'art de la démonstration.....	14
a : Petits savants et charlatans	14
b : Le prestige du grand homme.....	16
c : Le cours académique, une forme de démonstration	18
II : L'intérêt pour l'inerte	19
a : Les cabinets de Minéralogie.....	20
b : Les cabinets de Physique	21
c : Les cabinets d'Histoire Naturelle	22
III : La diversité du travail scientifique.....	24
a : Aspects pluridisciplinaires et savant moderne	24
b : Le travail en chambre.....	25
c : L'écriture et la publication au centre du travail.....	27
Chapitre II : Faujas de Saint-Fond, minéralogiste curieux.....	29
I : Le goût de la pierre.....	30
a : Des escapades dans le monde souterrain.....	30
b : Le grès de Paris : formes, couleurs, cristallisation.....	32

c : L'expertise de l'aqueduc d'Arcueil	33
II : Faujas, maître des roches et des volcans	35
a : Le correcteur de Buffon	35
b : Pouzzolane et nouvelles pierres	37
III : Une curiosité qui va au-delà du minéral	39
a : Mademoiselle Dupuis, une bien étrange hermaphrodite	39
b : Manufactures et lieux de production concrets, témoignage de vies normales	41
c : De petits crapauds objets d'une grande attention	44
Chapitre III : Le mécanicien et le marchand	47
I : Les instruments de science, objets de convoitise	48
a : Le prix de la science	48
b : Des marchands en concurrence	50
c : Le savant marchand, vente et troc des objets de science.....	52
II : Innovation et artisanat	54
a : L'objet volant non identifié de monsieur Blanchard.....	54
b : L'énergie de la chaleur.....	57
c : L'automate, une machine artistique	58
III : Le temps de l'électricité.....	61
a : Les machines électriques, de réels centres d'intérêts.	61
b : Une suprématie anglaise ?.....	63
c : La Physique, une science couteuse.....	64
Deuxième partie : Une sociabilité de réseau dans un espace maîtrisé	67
Chapitre IV : Simple déplacement ou véritable voyage ?	69
I : Circulations franciliennes	70
a : Une certaine récurrence spatiale.....	70
b : L'aventure extra-muros	71
II : Un déplacement professionnel	73

a : Un déplacement calculé.....	73
b : Lyon, ville de passage	75
c : A la recherche du comte de Buffon.....	76
III : Paris, un espace de rencontre	77
a : L’art de la visite, sociabilité et ascension.....	77
b : Le logement un acte de sociabilité	79
Chapitre V : L’entretien d’un réseau de connaissances.....	82
I : Les plus présents et le plus important.....	83
a : Le poids indéniable du duc de Chaulnes	83
b : Dolomieu, compatriote et confrère	84
c : Une relation rêvée, « l’ami » du comte de Buffon ?	86
II : Le rapport à la femme	88
a : Madame de Guillemot, véritable amie ou tremplin professionnel ?	88
b : Les influentes et les savantes	89
c : « Dames » et « filles »	91
III : Faujas, un centre d’intérêts ?	93
a : Visite et cabinet personnel	93
b : La visite des catacombes, une consécration ?	95
Chapitre VI : La recherche de relations intimes	97
I : L’entretien des liens régionaux	98
a : Une correspondance fournie vers Montélimar	98
b : L’importance de la famille de Lacoste.....	99
c : Les rapprochements dauphinois	100
II : Maux du corps et du cœur	102
a : Des douleurs physiques permanentes.....	102
b : Mélancolie et calomnie, le poids de l’éloignement.....	104
III : Dans l’intimité des autres.....	106

a : L'affaire de Cabris.....	106
b : Un Faujas confident	108
Troisième partie : Paris, une ville de plaisirs mondains et pittoresques	110
Chapitre VII : Des pérégrinations artistiques	111
I : Rencontres avec le monde des arts	112
a : Les relations avec le monde des arts	112
b : Galeries et expositions publiques.....	114
c : Le don, procédé de diffusion des biens culturels	116
II : L'art et la science	117
a : Regards sur les marbres.....	117
b : Regards sur la composition des bâtiments	118
c : La forteresse des catacombes	119
III : Théâtre, Opéra et spectacle	121
a : Des critiques permanentes pour des loisirs variés.....	121
b : Mademoiselle Saint-Huberty, objet d'une admiration passionnée	123
Chapitre VIII : Un Paris, riche et mondain.....	125
I : La nuit, un moment de plaisir.....	126
a : Une soirée bien ambiguë	126
b : Les grandes veillées privées.....	127
II : L'extravagance des richesses	129
a : Un certain dégoût pour l'excès.....	129
b : Lablancherie, d'Arcey et leurs maisons musées	131
III : L'épisode versaillais	133
a : Un homme attendu	133
b : Une cérémonie proche du sommet.....	135
Chapitre IX : Goût du lointain, désir d'horizon.....	137
I : Le voyageur et l'étranger.....	138

a : La reconnaissance du voyageur.....	138
b : Les anglo-saxons au cœur de l'épopée parisienne	139
II : Les récits de Voyage	141
a : L'aventure au menu.....	141
b : Des relations pittoresques	142
III : L'exotisme parisien.....	144
a : Le cabinet du duc de Chaulnes.....	144
b : Le Vauxhall et la Redoute Chinoise.....	145
Conclusion	150
Table des Illustrations.....	153
Table du tome I.....	154